

L'île du Grand Âge

*Repenser l'accompagnement en EMS à partir du témoignage de
trois résidentes*

« Une petite souris, j'ai dit mais... n'ayez pas peur, mais non mais elle tourne, elle tourne, venez voir, mais oui, une toute petite souris ! J'avais peur, j'avais peur ! Il me dit, mais non, il faut pas avoir peur. J'veus ai expliqué, on est en train de désinfecter à côté, refaire les salles, les planchers et tout. Mais taisez-vous, qu'est-ce qu'i m'a pas dit celui-ci ! J'ai dit pas d'histoire, fosse commune, fosse commune, t'as compris ? Voilà que l'docteur qui me soigne, il était très gentil, il vient avec le chirurgien, i m'dit qu'est-ce qui s'est passé, j'ai expliqué : t'aurais pas dû dire ça ; parce que ça fait peur aux gens... j'l'ai bien regardé j'ai dit : tant pis, si j'meurs, j'meurs, si j'meurs pas on verra... J'aurais préféré mourir qu'être comme ça ! Ah oui j'veus assure ! »

Travail de bachelor réalisé par Delia Higginson et Quentin Sottocasa,
Orientation animation socioculturelle, PT 11
Sous la direction de M. Francis Loser

Genève, mai 2017

Les opinions émises dans ce travail n'engagent que les auteurs.

Résumé

À l'heure actuelle il est fréquent d'entendre les politiques publiques parler de lutte contre l'isolement et l'exclusion sociale des personnes âgées, alors que dans nos sociétés les représentations de la vieillesse sont balotées entre une vision pessimiste, appréhendée sous le mode du déclin et celle optimiste qui défend la possibilité d'une vieillesse en santé. La partie conceptuelle de la présente recherche vise à situer le contexte sociétal et civilisationnel dans lequel s'opère le retranchement de cette catégorie de la population, afin de mettre en exergue l'impact de ces représentations sur la socialisation des aînés en situation d'hébergement.

En se focalisant sur un projet d'animation qui s'inscrit dans la lignée de ces politiques publiques, par une approche ethnographique qui combine une série d'observations participantes et une série d'entretiens semi-dirigés, notre recherche a mis en évidence un regard critique sur l'accompagnement délivré à la personne en EMS. Au travers d'une analyse approfondie des témoignages de trois résidentes, il interroge les professionnels de l'animation dans ce domaine sur trois points liés à leur pratique : la prise en compte de l'actorialité des résidents, la collectivisation de la question du sens de l'action, la nécessité d'espaces de contre-don pour perpétuer le rapport de réciprocité avec les autres membres de la société.

Avertissement

Dans ce texte le genre masculin est employé, mais il englobe également le genre féminin. Nous avons choisi cette option au lieu d'une écriture épiciène, ceci afin d'alléger le texte et faciliter sa lecture.

Les citations d'auteurs ainsi que les références bibliographiques sont conformes aux normes APA (American Psychological Association).

La mise en forme textuelle reflète les critères d'une esthétique subjective partagée par les deux auteurs selon lesquels l'accent est porté sur l'évocation suggestive des titres et leur forme, au détriment d'une structure numérotée. Ainsi le lecteur trouvera-t-il une organisation formelle spécifique à chaque partie. Nous avons choisi de garder cette spécificité qui, à nos yeux, constitue un repère significatif, celui d'une construction ancrée dans un temps déterminé de l'expérimentation structurelle de la narration.

Remerciements

Nos remerciements vont tout d'abord à Mesdames Laine, Acryl et Soie pour les précieux témoignages qu'elles nous ont transmis. Nous remercions aussi l'équipe d'animation de l'EMS et l'instigatrice du projet Léa Herquel, qui par leur disponibilité nous ont donné l'accès au terrain. Enfin, nous tenons à remercier notre directeur de recherche, Francis Loser, pour son précieux soutien à la démarche que nous avons entreprise.

Je remercie Gordon, Lena, Zoé et Tristan pour leur affection et leur confiance sans faille qui m'ont accompagnées tout au long de ce processus ; je remercie Granny Ann et Elisabeth pour les mardis midis, grâce à elles j'ai pu libérer un temps précieux pour mener cette recherche à bout ; merci à Valérie pour sa disponibilité et son aide à l'informatique ; je remercie enfin Quentin, qui a été d'accord d'emprunter les détours au risque parfois de se perdre, de sa patience, sa persévérance et sa permanence, qui ont irrigué l'effort de collaboration tout au long de cette audacieuse pérégrination.

Delia Higginson

Merci à toi Delia de m'avoir permis de pousser la recherche en dehors des voies balisées et ainsi dépasser ma peur de l'inconnu pour m'avancer à tes côtés sur les chemins de la pensée réflexive. « Le point de départ de tout processus de pensée est quelque chose qui est en train de se faire, quelque chose qui, en l'état, est incomplet ou inachevé. Son sens, sa signification, réside au sens propre dans ce qu'il va advenir, dans la manière dont il va évoluer. » (Dewey, 2011, p.131)

Quentin Sottocasa

Table des matières

En introduction

- *...du sensible au sensé* 4

1. Méthodologie

- *...itinérance d'une problématique*..... 7
- *...feed-back sur la méthodologie*..... 10
- *...vers une éthique de la rédaction* 15

2. Décryptage des données

- Trois anamnèses du monde sensible** 21
- Mme Laine..... 22
- Mme Acryl..... 29
- Mme Soie..... 37

3. Cadre Théorique

- L'île du Grand Âge**..... 43
- Part. I : Du rapport aux êtres mourants dans nos sociétés 44
- Part. II : Du rapport aux êtres vieillissants dans nos sociétés..... 46
- Part. III : Du rapport à son propre être vieillissant 48
- Part. IV : Du rapport à l'institution..... 50

4. Analyse des données

- De l'accompagnement des personnes en EMS**..... 53
- Premier éclaircissement..... 54
- Deuxième éclaircissement 57
- Troisième éclaircissement 60

5. Éléments de conclusion

- *...nouvelles pistes* 66
- Apprentissages..... 68

Bibliographie 71

Annexes

- À-propos théoriques 75
- Dossiers de terrain 84
- Recueil des impressions..... 94

...du sensible au sensé

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est bon d'avertir le lecteur de quelques particularités que comporte ce document. En effet, il est possible que la démarche exploratoire que nous avons choisi d'adopter bouleverse certaines de ses attentes, notamment celle d'y retrouver les repères usuels d'un procédé de recherche classique. Notre volonté de mener une réflexion approfondie sur la manière d'aborder la recherche, de mettre à l'épreuve son sens et les postulats surgissant tout au long de l'expérience, a quelque peu impacté sur l'organisation de la présente restitution. Nous souhaitons attirer l'attention du lecteur sur le fait que notre prospection ne s'est pas limitée à une problématique sociale, mais s'est également étendue aux questions de méthode et de mise en forme de l'écrit. Ainsi le lecteur, en lisant, devra-t-il être conscient qu'il est en présence de trois niveaux d'exploration en cours d'évolution, tout au long du document :

- Exploration de la démarche de recherche
- Exploration du sujet de recherche
- Exploration de la forme de l'écrit

Ces trois exercices ont été menés parallèlement et chemin faisant nous avons compris qu'ils se nourrissaient l'un l'autre, l'un de l'autre.

À cette première liberté, celle d'élargir le cadre de l'expérimentation, vient s'ajouter celle d'intégrer à notre travail nos propres exigences. En effet, la posture d'étonnement dans laquelle nous avons abordé la recherche, reflète notre désir de ne pas nous enfermer dans une méthodologie posée a priori, et de nous émanciper de la prédictibilité d'une approche hypothético-déductive. Cependant, c'est en éprouvant d'abord les limites de cette approche, que nous avons pu dans un deuxième temps nous en distancer et opérer nos propres choix. Notre méthodologie s'est donc construite en cours d'investigation, dans une dynamique nécessitant un effort de remaniement constant. Ainsi, d'une première expérience déductive, nous sommes passés à une approche inductive, prenant l'initiative de suspendre provisoirement les investigations théoriques réalisées en amont.

Touchés dans notre sensibilité par les marques d'humanité que recelaient les données de terrain, nous avons suspendu le travail en cours pour questionner l'implication éthique du chercheur dans la restitution des données. Au terme de cette réflexion est né une nouvelle façon d'appréhender l'*Autre* qui va établir notre posture : au lieu de prédéfinir une problématique à laquelle, selon les experts, les personnes âgées seraient confrontées, nous allons puiser au sein des données ce qui, du point de vue des intéressés, pose problème. Si bien que nous allons en premier lieu privilégier l'expertise du vécu, pour la soumettre à un éclairage scientifique que dans un deuxième temps.

La part sensible des chercheurs a donc joué le rôle de détecteur, de point d'amorce pour aller approfondir le sens donné au vécu. Là où il y a convergence dans l'*être touché* est intercepté comme le lieu d'une commune humanité, c'est le signal qui nous indique la présence d'un élément sur lequel nous devons nous arrêter pour l'éclaircir. S'impose alors à nous, un retour à la théorie pour y répercuter la nouvelle donnée et, si d'éventualité la nécessité s'en faisait ressentir, de mobiliser d'autres auteurs que ceux précédemment consultés. Ce retour systématique à la pensée théorique, fait partie des exigences que nous nous sommes posées et définit notre ligne de conduite : un travail en quête de précision et de nuance qui s'inscrit dans une dynamique qui part du sensible pour aller toujours vers le sensé.

Suivant la trame exploratoire, l'écriture a cherché, elle aussi, à se régénérer en se défaisant du carcan des formes conventionnelles. S'invitant parfois au dialogue, parfois à la poésie, elle va démultiplier les espaces de citations et jouer des points de vues dans un mouvement de mise en perspective du contenu par la forme.

Cette attention portée à l'articulation entre la forme de l'écrit et son sens, se fonde sur notre volonté de traduire la dynamique de débat que nous avons mise en œuvre tout au long du processus et qui s'est matérialisée par un temps consacré à l'échange d'idée entre chercheurs. À l'image de ces espace-temps mobilisés lors de nos rendez-vous de travail, des espaces-texte ont été créés en vue d'incorporer nos sensibilités subjectives ; intitulés « *voix off* » ils permettent une épaisseur, celle que requiert notre approche qualitative. Ces espaces peuvent se lire comme une sorte d'invitation aux réflexions silencieuses, au jeu de débat intérieur, là où se heurtent à la conscience les aprioris et les questionnements.

En s'autorisant les modulations en cours de rédaction, l'écrit se joint au processus d'expérimentation entamé sur les autres plans, dans un entrelacé qui va chercher à tisser progressivement sa propre cohérence. Ainsi le lecteur ne sera pas surpris de voir des citations tirées des données de terrain se greffer à la partie théorique, ou de subtiles épigraphes venir orner l'entête d'un texte scientifique.

Par ces différents moyens nous ne cherchons pas à produire des effets, mais plutôt à faire dialoguer la vivacité d'un témoignage avec la complexité d'un approfondissement théorique et réflexif, ainsi que d'inviter à notre table la sensibilité du lecteur.

Feuille de route

Le présent rapport de recherche se subdivise en cinq parties distinctes, numérotées de 1 à 5 en suivant la trame de la table des matières. La première partie s'ouvre sur trois textes qui questionnent la méthodologie de recherche :

- Le premier texte, « *...itinérance d'une problématique* », rend compte du bouleversement de la problématique de départ au contact du terrain et explique comment nous avons été amenés à opérer un glissement épistémologique. Ce chapitre se termine par la formulation d'une nouvelle problématique.
- Le deuxième texte, « *...feed-back sur la méthodologie de recherche* », revient sur l'enquête de terrain et expose les options d'investigations, les méthodes de récolte de données ainsi que les limites rencontrées lors de cette étape du processus de recherche.
- Le troisième texte, « *...vers une éthique de la rédaction* », fait part de l'évolution du questionnement éthique autour de la restitution de l'analyse. Cette réflexion conduira à l'élaboration d'une grille pour le décryptage des données et permettra d'établir un cadre éthique pour aborder l'analyse.

La deuxième partie, « trois anamnèses du monde sensible », est un décryptage des données en vue de l'analyse. Nous y brosons le portrait de trois résidentes d'un EMS, sur la base de données factuelles et sensibles. La nécessité de se définir autrement qu'au travers du prisme de la vieillesse s'y révèle comme étant un des enjeux notoires de cette catégorie de la population. De cette occurrence est né le désir d'aller interroger les auteurs autour de la vieillesse et du vieillissement, thématique qui composera la trame de la partie suivante.

La troisième partie, « l'île du Grand Âge » constitue le cadre théorique de la recherche. Il questionne le rapport social et individuel à la mort et au vieillissement dans nos sociétés et se termine par un éclairage sur l'institution de l'EMS comme lieu de fin de vie.

La quatrième partie, « de l'accompagnement des personnes en EMS », propose un approfondissement sur trois problématiques retenues par le décryptage des données effectué en amont. Cette réflexion se pose en relation avec les valeurs de la profession d'animation socioculturelle des chercheurs.

La cinquième partie est une conclusion en deux volets : le premier donne des pistes pour l'animation en réponse aux problématiques induites par le terrain ; le second porte sur les apprentissages effectués au cours de l'expérience de recherche.

...itinérance d'une problématique

Genèse de l'expérience

Notre point de départ s'ancre dans le désir partagé de mener une enquête sur une intervention sociale utilisant l'expression artistique comme catalyseur de liens sociaux.

Mus par l'attrait d'un moyen d'action plutôt que par une problématique sociale, nos premières prospections se sont orientées vers le Land Art, une forme d'expression que nous avons expérimentée ensemble dans le cadre d'un camp d'été destiné aux enfants. Très vite nous nous sommes butés à la réalité d'un médium peu utilisé dans le domaine du travail social, et autour duquel témoignages et littérature allaient nous faire cruellement défaut. C'est alors que nous avons pris connaissance du projet « les Pâquis s'rhabillent ». (LPSR)¹

Celui-ci naît dans l'esprit d'une animatrice socioculturelle, Léa Herquel, alors qu'elle est en poste à la maison de quartier des Pâquis : « Il y a deux ans, aux Bains des Pâquis, j'ai vu deux platanes dont les troncs étaient emballés par des tricots. Ça m'a émue. À l'époque, je travaillais à la Maison de quartier et je venais d'avoir mon entretien d'embauche à l'EMS. J'en ai parlé comme programme d'intégration pour les personnes âgées. » (Léa Herquel, citée par la Tribune de Genève, 19.06.14.)

Problématique de départ

Nous avons donc choisi de porter notre attention sur la population des résidents de l'EMS, avec comme postulat de départ celui de leur isolement social : les personnes âgées vivant en institution se trouvent confrontées à une dégradation de leurs relations sociales qui les conduit vers l'isolement. Notre hypothèse était alors que la médiation proposée par le projet LPSR, permettrait à la fois de développer leur réseau de relation extérieur à l'institution, de renouer des liens entre elles, ainsi que de raviver un sentiment d'appartenance à un groupe. Les espaces de rencontre-tricot offriraient ainsi la possibilité pour l'animateur d'agir en prévention de l'isolement des personnes âgées en situation d'hébergement.

Posture de départ

Notre première volonté méthodologique était celle d'endosser une posture interprétative, soit de donner du sens au vécu des acteurs touchés par la problématique. Celle-ci était alors formulée à partir d'une hypothèse de carence de lien social des personnes âgées vivant en institution, carence désignée comme « solitude » ou « isolement relationnel ». Cette première articulation, parce qu'elle préconçoit le manque, nous orienta malgré nous dans une perspective palliative : comprendre le phénomène, le vérifier, pour pouvoir y remédier. Cette approche, fondée sur une vision idéalisée de notre vocation professionnelle, allait, au contact de la progression de nos raisonnements, subir plusieurs remaniements et ainsi transformer notre compréhension de l'agir professionnel de l'animation. En effet, examiner la cause du problème n'entre en aucun cas dans la sociologie interactionniste que nous souhaitions poursuivre. « L'analyse phénoménologique de la vie quotidienne, ou plutôt l'expérience subjective de la vie de tous les jours, s'abstient de toute hypothèse causale ou génétique, tout comme d'assertions relatives au statut ontologique des phénomènes analysés. » (Berger & Luckmann, 1996, p.33).

¹ Pour la présentation du projet LPSR se référer à l'article de la Tribune de Genève -Annexe IV, p.84
www.pressreader.com/switzerland/tribune-de-geneve/.../282514361610695

Par conséquent, pour adopter une posture interactionniste, il nous a fallu nous dépouiller de l'oripeau solutionniste, soit de lâcher l'idée de vouloir donner une réponse.

Ce décalage entre la projection vers une solution possible et une attention à ce qui est déjà là, n'est parvenu à notre conscience qu'après le détour par un certain nombre de questionnements éthiques. C'est en interrogeant notre rapport à autrui dans le cadre de la recherche, en le remettant inlassablement en discussion à travers le prisme des anthropologues, sociologues ou philosophes abordés, que s'étaya peu à peu notre réflexion autour d'un « savoir être » dans la relation professionnelle.

Glissement épistémologique

Au seuil de l'analyse, au moment où entre en jeu l'interprétation du chercheur, les résistances se sont fait ressentir, quand à apposer une situation d'isolement social sur les personnes rencontrées, sans chercher à comprendre comment elles se définissent et comment elles vivent leur vieillissement. Un retour aux données empiriques s'est alors avéré nécessaire. Nous l'avons effectué en nous replongeant, à travers photographies et témoignages, dans le souvenir des rencontres-tricot. L'effet séducteur des images occasionna une prise de distance avec une hypothèse de départ en creux. « Aux lectures 'dysphoriques' et au 'vocabulaire déceptif' (...) il est proposé de substituer des approches 'appréciatives' et des schèmes d'analyse orientant positivement la recherche. » (Frégné, 2012, p.37) D'une posture dépréciative, nous avons alors cherché à bifurquer vers une posture appréciative. Ce glissement épistémologique a été rendu possible, parce qu'en amont, s'est effectué durant plusieurs mois, un travail de fond assidu :

- Une mise en discussion systématique de notre hypothèse de départ, à travers des auteurs que notre volonté de réponse avait été quérir.
- Un questionnaire éthique lié au devoir de responsabilité face aux données qui nous avaient été livrées et la façon de les restituer.
- Une immersion dans la sociologie via la thématique du lien social dont nous gardons les repères suivants²:
 - Les deux nous de la sociologie classique (Tönnies)
 - L'affect (Elias)
 - La reconnaissance (Ricoeur, Honnet), La réciprocité (Billé, Chabal)
- Une plongée dans les thématiques de l'isolement et de la solitude, dont nous gardons un extrait de la « typologie des espèces de solitudes » de Schurmans³ :
 - Les solitudes de « rejet » et les solitudes de « retrait »
 - Les notions d'agentité et d'actorialité en rapport avec le lien social
- Une incursion dans le concept de Mimésis à travers l'approche anthropologique de Wulf et Gebauer, dont nous retenons deux articles⁴:
 - La nécessité de l'Autre
 - Le don

2 Annexe I : Les repères du Lien social, p.75

3 Annexe II : Les repères de la Solitude, p.78

4 Annexe III : Les repères de la Mimésis, p.82

Impossibilité et reformulation

Certains constats amenés par les lectures théoriques, d'autres par les données de terrain, nous ont mis face à l'impossibilité de répondre à l'hypothèse de départ. En effet, comme le relève Lalive d'Epinay, dans nos sociétés, selon l'univers culturel auquel les personnes sont rattachées, « (...) la vieillesse se trouve définie par l'exclusion du projet de vie que cette société propose (ou impose) aux siens » (Lalive d'Epinay, cité par Caradec, 2001, p.103) À cette exclusion qui s'actualise par une inutilité sociale effective, vient s'ajouter la mise à l'écart des plus vulnérables, regroupés malgré eux au sein de l'EMS, dans une « collectivité aléatoire », que nous désignons ainsi, parce que non choisie par ceux qui la constituent. Cela nous a permis de comprendre que si la solidarité anonyme de l'État prend en compte la nécessité de protéger les personnes âgées, elle ne répond cependant pas à ce besoin de reconnaissance « qui inscrit le Je dans une relation d'amour ou de communauté et qui occasionne le sentiment d'appartenance. » (Morin, 2011, p.63).

Quant aux témoignages que nous avons recueillis, ils ont fait état à plusieurs reprises d'un sentiment de dépossession de soi. Qu'il soit en rapport avec une image de soi réduite aux critères stigmatisant de la vieillesse ou à une forme de destitution du pouvoir d'agir, c'est bien d'un vacillement identitaire dont nous font part les résidentes interviewées. Ainsi il semblerait que les personnes vivant en EMS, parce qu'elles partagent leur lieu de vie et leur quotidien avec des « vieux vieux », se voient associées à cette catégorie « repoussoir » (Caradec, 2001, p.101). C'est comme si elles étaient assignées implicitement à un groupe d'appartenance dans lequel elles ne se reconnaissent pourtant pas. Dans nos sociétés développées, « vieillir n'apparaît (...) plus comme le destin humain inéluctable, mais comme une faute de goût, un manque de respect à l'égard d'autrui. » (Trincas, 1998, p.167).

Nous considérons ce phénomène d'exclusion de la norme sociale comme une des sources majeures de l'isolement des personnes vieillissantes.

Ce changement de posture épistémologique, nous a conduits à reformuler la problématique de départ modifiant comme suit le projet d'analyse :

Si le projet LPSR a pour vocation, du point de vue de l'animatrice, de répondre à une reconnaissance sociale du groupe des personnes âgées, nous chercherons à voir comment trois résidentes de l'EMS Notre-Dame se sont emparées de ces espaces de rencontres pour faire vivre aux yeux des autres leur personnage singulier. Notre intention est de saisir les stratégies mobilisées par ces dernières pour maintenir leur fiction personnelle et leur puissance d'action sur le monde, dans un contexte sociétal qui induit à leur égard une réduction identitaire restreinte aux stigmates de la vieillesse.

....feed-back sur la méthodologie de recherche

Délimitations

Pour enquêter sur la problématique de l'isolement des personnes âgées, nous avons choisi, comme terrain d'investigation, l'espace de rencontre proposé par l'EMS Notre-Dame via l'activité-tricot du projet LPSR.⁵ Plusieurs acteurs, (majoritairement des femmes), ont été impliqués dans ces rencontres, parmi lesquels les professionnels du service de l'animation de l'EMS, les résidents, les associations actives du quartier ainsi qu'un public glané au fil des événements-tricot.

Notre attention s'est concentrée sur trois des résidentes participant à ce projet, avec pour objectif de prioriser le point de vue de leur expérience.

Stratégie

Nous sommes partis sur le terrain réaliser nos premières observations munis d'un journal de bord et d'un stylo. Nous n'avions pas décidé au préalable, ni d'organisation particulière entre nous, ni de répartition des tâches. Notre stratégie était de nous intégrer au groupe par immersions successives. Comme la position d'observateur extérieur à l'activité nous paraissant trop intrusive et inconfortable, nous avons rapidement opté pour l'observation participante, outil de prédilection de l'ethnographie. Notre idée était de nous mêler au groupe pour gagner suffisamment la confiance des tricoteuses, dans le but d'intercepter les échanges les moins dénaturés possible.

Temporalités

Au cours des observations réalisées, renouvelées périodiquement et sur toute la durée du projet LPSR, se sont progressivement forgées les attitudes qui ont contribué à la mise en œuvre de notre méthode de récolte de donnée : trouver la bonne distance relationnelle, prendre des notes sur le vif ou après coup, identifier nos a priori.

La correspondance entre la période du déroulement du projet (juin 2013 à juin 2014) et notre implication sur le terrain, nous a permis d'échelonner nos observations d'un bout à l'autre de l'événement. Cependant une rupture de quatre mois, due au deuxième stage prévu dans notre cursus de formation, déjoua notre objectif primordial, celui de capter en temps réel la progression du projet LPSR.

Structurant le rythme de nos investigations sur le terrain, la temporalité constitua ainsi un des fils de la trame méthodologique de notre recherche.

Ancrage

Lorsque nous nous sommes penchés sur les écrits théoriques concernant les méthodes de recherche, nous avons réalisé que nos tâtonnements d'enquêteurs en herbe s'apparentaient à la recherche qualitative. Ils suivent les fondements de cette dernière à travers l'apprentissage progressif de la rigueur dans la description interprétative des observations, l'attention portée à la complexité du contexte étudié, la sensibilité à déceler chez soi et autrui la subjectivité humaine qui nous relie et nous différencie. En lisant Gallager (Corbière et Larivière, 2014 p.7) nous avons retrouvé l'idée d'un « dispositif de recherche souple, évolutif et itératif » comme nous l'avions nous-même envisagé. Cette malléabilité s'est révélée adéquate pour appréhender un terrain caractérisé par plusieurs paramètres fluctuants : un certain nomadisme, le projet se déplaçant dans divers lieux de rencontre du quartier, une participation aléatoire, la composition des groupes étant variables d'une fois à l'autre, ainsi que des contextes de sociabilité et d'atmosphère contrastés. (Euphorie de la fête, intimité du petit Café).

5 Annexe VII : Schéma des investigations sur le terrain, p.88

Aperçu d'une collecte de données kaléidoscopique

Toujours dans le sillage de l'ethnographie, nous avons opté pour une approche qui combine une dizaine d'observations participantes et trois entretiens semi-directifs.

- À travers l'observation participante, nous avons cherché à repérer les modes d'interactions lors des rencontres-tricot.
- Par les entretiens semi-directifs auprès des résidentes, nous avons comme objectif de situer les circonstances d'arrivée en EMS, de saisir leur perception de la vie en institution ainsi que le sens que recouvrait à leurs yeux l'activité-tricot.⁶

Les données ainsi recueillies allaient constituer le cœur de notre matériau de recherche. À cette collecte viennent s'ajouter toute une série d'observations et d'entretiens secondaires :

- Pour mieux nous représenter la réalité quotidienne de la vie en institution nous avons réalisé une observation supplémentaire dans la cafétéria de l'EMS. Celle-ci visait à capter une atmosphère un temps donné, du contexte de vie des résidents.⁷
- Trois entretiens furent menés auprès de l'animatrice de l'EMS, instigatrice du projet LPSR : les deux premiers pour prendre connaissance des objectifs de l'intervention, de ses valeurs et de sa mise en œuvre ; le troisième, sous forme d'un bilan pour partager nos impressions et prendre congé.
- Une dernière enquête a été effectuée auprès d'un public de non-participants, une fois les tricots exposés dans la rue, lors d'une sortie organisée par l'association Provélo, sur le thème de « l'Art dans l'espace public ».

L'ensemble de ces investigations a été répertorié dans un tableau qui liste les informations contextuelles et méthodologiques de chacune des investigations réalisées.⁸ En s'y référant, le lecteur pourra suivre la chronologie de notre récolte de données.

D'autres sources d'information sont encore venues enrichir notre base de données, telles que les discussions informelles avec les habitants du quartier, la visite de l'expo-photo sur le projet LPSR, ainsi que les articles de journaux parus sur le sujet. Cette variation des sources nous a permis d'élargir les points de vues et ce faisant de trianguler les données ; elle a par ailleurs été renforcée par la configuration en trio de notre groupe de chercheurs, démultipliant les perceptions de part et d'autre, selon l'âge, le genre et l'orientation professionnelle qui nous définissaient : une éducatrice de vingt-quatre ans, un animateur du même âge et une animatrice de quarante-quatre ans, des caractéristiques qui, comme le souligne Martineau, ont nécessairement influencé la manière dont nous avons été perçus par les sujets observés. (Martineau, 2005, p.8)

C'est au vu de l'ensemble de tous ces paramètres, offrant un large spectre de perspectives sur le même objet, que nous avons finalement qualifié notre collecte de données de « kaléidoscopique ».

L'observation sensible en acte

Fidèles à l'image romantique de l'explorateur, nous avons opté pour le journal de bord comme outil principal en situation d'observation. Le recours à la photographie comme moyen complémentaire a été envisagé puis abandonné, emporté par la conviction qu'il constituerait un obstacle à notre immersion dans le groupe étudié.

6 Annexe V : Grille d'entretien, p.85

7 Annexe VIII : Observation à la résidence (Quentin), p.89

8 Annexe VI : Tableau récapitulatif des investigations, pp.86, 87

Chaque chercheur possède son propre journal de bord. C'est une création personnelle et singulière, dans le sens où chacun de nous va être happé par un aspect différent de la même situation et la retranscrire de façon unique. Ainsi, dans nos carnets, nous avons repéré de multiples formes de mémorandums : croquis de situations, descriptions imagées, anecdotes prises sur le vif, et même quelques fragments personnels faisant état de l'émotion du chercheur happé par le trouble d'une situation :

« J'ai subitement l'image de ma grand-mère (alors décédée) derrière les yeux. Une certaine nostalgie se fait alors ressentir à l'intérieur de moi. Certaines expressions que cette personne emploie sont identiques à celles qu'utilisait ma grand-mère, ça me touche. » (Journal de bord, Milena).

Cette diversité qualitative des prises de notes, témoigne de l'implication à la fois sensible et rationnelle du chercheur qui s'engage, malgré lui, dans « un processus au cours duquel s'entremêlent les niveaux émotionnels et cognitifs. » (Loser, 2012, p.13) Si la richesse d'une méthodologie qui donne sa place au « sensible » s'est rapidement trouvée confirmée, les défauts d'un relevé intuitif, sans organisation préétablie, n'allaient se manifester que plus tard. Si bien qu'au moment d'entamer la phase d'analyse, nous nous sommes retrouvés dans l'embarras, ne sachant plus sur quel fil tirer pour faire parler les données. Une systématisation lors de la prise de note, une méthode d'observation discutée en amont, ainsi qu'une répartition des indicateurs auraient probablement allégé le traitement des données.

Les ethnologues affirment que la position épistémologique du chercheur *colore* l'observation. Selon Martineau, nous aurions opté pour une position interprétative, celle dont l'objectif consiste à saisir la signification que les acteurs attribuent à leur pratique. (Martineau, 2004, p.7) Cependant, nous ne saurions affirmer que cette option était consciente alors que nous allions investiguer sur le terrain. Notre attention était alors plutôt sollicitée par cet effort de dédoublement entre présence empathique et distance objective, entre un « être dedans » et un « être dehors ». (Loser, 2012, p.7-9) Si nous nous référons à la typologie de Gold, on peut dire que nous avons oscillé entre la position du « participant observateur » et celle de « l'observateur participant », entre une participation active et une intégration limitée. (Gold 1958, cité par Martineau, 2004, p.8) Certaines fois, le changement de posture a été provoqué malgré nous, échappant ainsi à notre volonté. On assiste alors à l'irruption du réel dans le schéma préétabli du chercheur, dont voici deux illustrations :

L'observatrice démasquée :

« Léa est partie sans me saluer, alors je me dis que cette fois j'ai vraiment su me faire oublier, je suis presque fière à cette idée, mon emplacement un peu à l'écart, à plusieurs enjambées en diagonale de la table, contre le muret du cabanon : c'était un très bon point de vue pour l'observation non-participante que j'avais choisi de réaliser cette fois-ci. (.....) Alors que j'écris tout ça, Léa soudain réapparaît pour me saluer. Elle m'informe du dernier Tricot-Brunch qui s'est déroulé au Temple dimanche passé. » (Dobs.8, p.3)

L'observateur accosté :

« La dame se relève et se dirige vers moi. J'arrête de noter. Elle s'avance lentement et ne me quitte pas des yeux. Elle s'empare de la chaise qui se trouve en face de la mienne, de l'autre côté de la table. Elle s'assoit lentement perpendiculairement à moi. Elle me demande si je fais mes devoirs ? Je lui réponds qu'effectivement. » (Journal de bord, Quentin)

Si notre présence a toujours été explicitée aux participants par l'animatrice, il n'en reste pas moins que le fait de nous laisser séduire par l'activité nous a poussés à jouer sur la frontière entre un statut de pairs et celui de tiers, selon les situations. En considérant notre implication sur la durée intégrale de l'expérience, on observe un glissement très net d'un statut d'observateur vers un statut de participant, ce dernier étant révélé par un sentiment

d'appartenance au groupe communément éprouvé. Cet effet, nous l'attribuons au renforcement des relations vécues à travers l'expérience, et à certaines « ambiances » partagées que l'on pourrait qualifier d'émotionnellement contagieuses. Le fait de n'avoir aucune donnée concernant la fête d'inauguration, qui marque l'apogée du projet LPSR, illustre ce glissement de posture dans une forme de participation totale.

En nous engageant sur les traces d'une science, l'ethnologie, nous étions bien loin d'en imaginer les retombées sur le plan émotionnel, relationnel ou affectif. En effet, au cours de la recherche, nous allions vivre tous trois une rencontre privilégiée avec une des résidentes de l'EMS. Ce qui aurait pu passer pour une coïncidence, parce qu'elle se réitéra pour chacun d'entre nous, engendra une réflexion. Nous avons alors cherché à cerner les différentes « valences affectives » (Elias, 1991, p.164-165) qui ont joué en faveur de ces rapprochements :

- Pour Milena, l'évocation des difficultés successives rencontrées par Mme Laine au cours de son existence, a entraîné l'empathie de la chercheuse.
- Delia a été touchée par la narration des souvenirs d'enfance de Mme Acryl, dont les similitudes avec sa propre histoire familiale ont généré un sentiment d'appartenance commune.
- De son côté, Quentin a été saisi par la manière étincelante dont Mme Soie s'est donnée à voir.

Ainsi, par un jeu de reconnaissances réciproques, se sont tissés les fils d'une relation dont le plaisir à vivre nous a parfois éloignés de notre rôle de chercheurs. Ces rencontres imprévisibles ne sont pas restées sans conséquences, puisque ce sont elles qui ont motivé le choix des personnes que nous allions interviewer.

Les entretiens

C'est donc grâce au travail d'immersion de nos cinq premières observations, que nous avons eu accès aux entretiens avec les résidentes de l'EMS Notre-Dame. Ceux-ci se sont déroulés entre décembre 2013 et janvier 2014 au sein de la résidence. Mme Laine et Mme Acryl nous ont reçus dans leur chambre, alors que Mme Soie nous a invités à la rejoindre dans le fumoir de la cafétéria, nous conviant à visiter sa chambre qu'au terme de l'entretien. Pour accéder à ces interviews, nous avons demandé l'autorisation de l'institution à Léa Herquel. Dans sa réponse positive, le critère déterminant de faisabilité se basait essentiellement sur les capacités langagières et cognitives des trois dames.

Pour préparer ces entretiens, nous avons au préalable rédigé une grille de questions et réparti entre nous les rôles de meneur et de relanceur. Il est arrivé qu'au cours des entretiens ces rôles s'inversent. Ayant choisi de mener des entretiens semi-directifs, nous avons laissé la possibilité aux résidentes de s'attarder sur certaines thématiques. Ainsi pour Mme Laine et Mme Acryl, le cœur du témoignage portait sur les circonstances de l'entrée en maison de retraite, alors que le discours de Mme Soie était davantage centré sur ses relations. Toutefois les trois thématiques principales de notre grille ont été traitées au cours de chaque entretien, même si le passage redirigé vers une autre thématique a, par moment, cassé le fil du discours mettant ainsi à l'épreuve les rôles du meneur et du relanceur.

Pour la captation, l'utilisation d'un enregistreur s'imposa par son évidence. Celui-ci s'est révélé particulièrement utile pour conserver une trace de la part sensible des interviewées : intonations, silences ou vibrations émotionnelles sont autant d'indications qui viennent nuancer le sens des mots. Dans le cas épineux d'un jargon populaire difficile à saisir, la possibilité de démultiplier les réécoutes a été déterminante, divulguant a posteriori des pans entiers de sens qui dans le vif de l'action nous avaient complètement échappé.

Chaque enregistrement a été complété par un compte-rendu rédigé immédiatement à l'issue de l'expérience, relatant les circonstances du déroulement de l'entretien, son contexte, ainsi que les ressentis éprouvés par les chercheurs dans cette situation particulière. Cette option méthodologique s'illustre par les documents intitulés « impressions », et dont le choix du titre souligne notre intention d'inclure à la base de donnée notre propre subjectivité. Nous invitons les lecteurs curieux à prendre connaissance de ces textes situés en annexe.⁹

⁹ Annexe IX, X, XI

...vers une éthique de la rédaction

« L'acte moral est un acte de reliance : reliance avec un autrui, reliance avec une communauté, reliance avec une société et à la limite avec l'espèce humaine. » (Morin, 2004, p.26)

Désigner les groupes, nommer les personnes

À la lecture de notre journal de bord, nous avons été frappés par cette tendance commune à désigner les personnes observées par leurs signes distinctifs (« *la dame au tigre* », « *la femme en chaise* », « *l'homme au rolator* ») ; leur fonctions (« *le bénévole* », « *les animatrices* », « *la stagiaire* ») ; ou encore par des critères généraux (« *les deux personnes âgées* », « *les hommes* ») lorsqu'il s'agissait de qualifier des groupes de personnes. Cette tendance à un étiquetage spontané, couplée à l'exigence de préserver l'anonymat, nous incita à réfléchir et à nous positionner sur la désignation des groupes et des individus dans la restitution écrite. Comme le signale Le Breton, « le terme 'personne âgée' témoigne d'une forte ambiguïté en ce qu'il élague la singularité de chaque individu selon son histoire personnelle et ses ressources physiques et morales. Il importe de toujours le nuancer en attribuant un visage à la personne pour éviter les généralités trop écrasantes. » (Le Breton, 2015, p.135)

Concernant la désignation des groupes, nous avons donc décidé d'opérer des nuances quant à la notion de « personne âgée », en y apportant les trois premières différenciations suivantes : les retraités, les seniors, et les résidents, tous trois pouvant se trouver inclus dans les participants ou le groupe des « tricoteuses ». Cette dernière expression, faisant la part belle à un féminin largement majoritaire dans les groupes observés, pouvait paraître éloquente et adéquate ; elle ne remporta cependant pas l'adhésion commune des chercheurs, suscitant des réserves de la partie masculine de notre trio. La question qui se posa alors, fût la suivante : Comment faire exister à la fois les sujets féminins et masculins lors de l'utilisation d'un dénominateur commun qui désigne l'ensemble d'un groupe, dont la particularité est liée à une pratique issue de la culture féminine ?

Après un débat serré, nous avons fini par convenir que le pluriel féminin de « tricoteuses » engloberait exceptionnellement, et la majorité féminine et la minorité masculine des participants aux rencontres-tricot.

Concernant la désignation des individus, pour donner « un visage » aux résidentes mentionnées dans le rapport écrit, nous nous sommes inspirés de l'idée de Francis Loser qui consiste à imaginer des noms selon une déclinaison thématique. Pris au jeu de cette démarche inventive, nous leur avons attribué à chacune le nom d'une qualité de fil. C'est ainsi que Mme Laine, Mme Soie et Mme Acryl ont vu le jour sous nos plumes. Ce procédé, si ludique fut-il, nous a cependant interpellés sur les connotations inhérentes aux matières choisies, dont les caractéristiques renvoyaient directement à la personnalité de chacune des trois femmes. C'est finalement notre bonne intention, portée par l'humour et la bienveillance qui a eu raison de nos dernières hésitations.

Forts de ces nouvelles options, la question de la dénomination devait ensuite s'étendre aux autres intervenants du projet LPSR. Il fut convenu de garder pour les professionnels une désignation qui soit en relation avec leur fonction, ceci pour visibiliser la pratique que nous avions quelque peu escamotée jusqu'alors, notre attention ayant priorisé les participants.

La réflexion autour de la désignation des personnes s'est fait vive tout au long de la rédaction, jusqu'à s'étendre à la manière d'introduire les auteurs. De façon globale, cette réflexion nous aura conduits à une certaine souplesse dans le maniement de nos choix, au cas par cas.

Dialogue autour d'un questionnement de méthodes

« Quelle est l'articulation entre les données recueillies pendant l'observation participante et les données recueillies pendant les entretiens. Comment systématiser, comment relier ? »

Delia : Dès la retranscription des entretiens, je fus saisie de perplexité quand aux données qu'ils recelaient : j'avais le sentiment qu'un abîme les séparait de ce que nous avions pu vivre et observer jusqu'alors dans les rencontres-tricot. C'était comme si les deux méthodes de recueil de données témoignaient de réalités divergentes. Pour la chercheuse néophyte que j'étais, les corrélations semblaient faire cruellement défaut. D'une part nous avions les observations de groupes, le square, le café, la plage avec tout ce que ces contextes charrient de synergies, d'enthousiasme, de rire et de dynamisme ; de l'autre, nous avions le témoignage en chambre, une plongée dans l'intimité nous révélant la sinuosité de chaque trajectoire, l'impact de chaque souvenirs, les hantises de l'âme. Comment articuler ces données entre elles, quel pont dessiner entre jardin privé et scène publique ?

Quentin : Pour ma part, je n'ai pas cherché à relier ces deux réalités, mais plutôt à comprendre leurs fondements. À mes yeux, elles ont été appréhendées par deux méthodes distinctes et dans deux contextes différents. Le contexte de l'EMS a été abordé par l'entretien semi-directif, et avait comme intention de faire ressurgir l'état d'isolement et le sentiment de solitude de la personne. Celui des rencontres-tricot a été appréhendé par l'observation participante, dans le but de déceler les liens que les résidentes pouvaient tisser en dehors de l'EMS, en participant au projet LPSR. Ces contextes et les méthodes qui leur sont associées, ont généré en nous des attentes, celle d'entendre le témoignage d'une personne seule et isolée en EMS et celle de regarder une personne se socialiser en tricotant avec d'autres participants, ce qui lui permettrait d'éprouver de la joie et de la reconnaissance. Je me demande si ces attentes n'ont pas influencé notre regard.

Delia : L'influence des contextes et nos horizons d'attente y ont certainement joué un rôle. Cependant mon interrogation procède également des difficultés rencontrées durant les entretiens. En effet, malgré une grille préétablie, nos questions ont plusieurs fois été éludées, esquivées ou détournées par les résidentes, au profit de leurs propres préoccupations. De plus, la communication était souvent entravée par des espaces blancs : mémoire parcellisée, souvenir fragmenté, récit escamoté; face à cette réalité, nous nous trouvions devant un nouveau défi. Comment restituer ce qui nous a été dit malgré tout, sans en tordre le sens ?

« Ces entretiens nous plongent en terre imprévisible, au cœur de paysages improbables, de contrées nébuleuses, irrigués de la sève du souvenir. Un pays dont on nous ouvre la porte par bribes, nous laissant entrevoir quelques lueurs d'une trajectoire de vie mouvante et insaisissable. La chercheuse se rend compte alors à quel point elle est exilée de la réalité de l'autre; sa tentative de déchiffrement ne sera qu'un frêle esquif vers les innombrables ramifications de la compréhension. » (Delia, Voix off)

Le seuil où je me trouvais alors, était celui qui mène à la perception de l'Autre, et l'espace qui jaillit à ma conscience, celui de l'intersubjectivité.

Quentin : Ces expériences nous montrent l'être pluriel qu'est l'humain et sa capacité à s'adapter en fonction du contexte de socialisation dans lequel il interagit. Elles nous permettent de prendre conscience que chaque individu possède plusieurs persona (masque) entre lesquels il navigue. Cela nous montre aussi la difficulté que rencontre le chercheur à avoir accès au moi, les angoisses qui l'habitent, les mécanismes de défenses qu'il met en œuvre.

Des « capsules biographiques » pour situer les données

En tant que chercheurs dont la tâche sera d'interpréter la parole, les gestes, le comportement de l'autre, nous nous sommes demandés quelle serait la portée de notre subjectivité sur la façon dont nous comprendrons cet autre et restituerons cette compréhension. Une interrogation qui interpelle la démarche ethnologique et que nous avons retrouvée chez Gebauer et Wulf :

« Dans quelle mesure l'image de l'autre qu'élabore l'ethnologie n'est-elle pas sa propre image, n'est-elle pas sa propre construction de ce qui est étranger ? » (Gebauer & Wulf, 2004, p.223).

Ainsi, pour déjouer les travers d'une interprétation hâtive il nous a semblé essentiel de comprendre le *terreau* d'où ces témoignages avaient été émis. (Le *terreau* comme métaphore pour désigner ce qui forge la singularité de la personne.) Cette volonté de contextualiser les propos recueillis, nous a orienté vers la rédaction de « capsules biographiques », dont l'expression et la méthode sont empruntées à Michèle Charpentier. Cela consiste à brosser un portrait des personnes interviewées, en y incluant des fragments de leur histoire personnelle, les circonstances de leur entrée en EMS, ainsi que les rapports avec leur entourage. (Charpentier, 2007, chap.3) Nous y avons ajouté, le « rapport au tricot », le « rapport au quartier » ainsi qu'un « balisage sémantique ».

Ces six points ont servi à établir une première grille d'analyse, notre objectif étant de réaliser une sorte d'anamnèse du monde sensible de chacune des trois résidentes interviewées; d'y esquisser les logiques qui forment leurs perceptions et imprègnent leurs comportements et ce faisant de donner à lire ce paysage intérieur où s'entrelacent émotions, désirs, rêves, peurs et souvenirs pour les mettre en lien avec la réalité contextuelle de la situation vécue.

Ce monde intérieur, à la fois *terreau* et paysage que nous cherchions à cerner, nous l'avons soudainement croisé au détour d'un chapitre d'Edgar Morin, intitulé « Comprendre l'incompréhension ». (Morin, 2004, vol.6 : Éthique, p.130) L'auteur y convoque le terme de « *mindscapes* » pour désigner les modes de pensée et les perceptions du monde constituant une sorte de psychotopologie. L'expression a été inventée par l'épistémologue Magoroh Maruyama qui dit ceci :

« I use the term of 'mindscapes' to mean a structure of reasoning, cognition, perception, conceptualisation, design, planning and decision making that may vary from one individual, profession, culture or social group to another. There are many types of mindscapes, possibly as many as there are individuals. » (Maruyama, 1980, p.591)

De notre point de vue, les capsules biographiques telles que nous les envisageons, ont pour fonction d'esquisser certains de ces « *mindscapes* », ou en tout cas de signaler des éléments qui vont stimuler leur émergence. Elles ont également la vocation d'octroyer une place à ce « récit provisoire tenu sur soi » dont parle David Le Breton, afin de cerner quelques fils de trame des « fictions personnelles » qui nous ont été livrées. (Le Breton, 2015, p.187 ; 189) En somme, dépeindre ces paysages intérieurs, n'est autre que poser en éléments contextuels du témoignage recueilli, les traits sensibles et identitaires de la personne interviewée.

Motivations

Les motivations qui ont présidé au choix méthodologique des *capsules* sont de deux natures : la première, « raisonnée », est de répondre aux impératifs d'une démarche compréhensive ; la seconde, « ressentie », est de répondre à un devoir de loyauté.

Par trois fois nous avons été témoins de l'urgence de dire, une nécessité que l'espace de l'entretien semi-directif a permis de révéler. Face au don généreux de la parole, à l'intimité qui s'est dévoilée, pouvions-nous puiser que ce qui nous intéresse en ignorant le reste ?

À cette préoccupation d'un réductionnisme qui isolerait les données du contexte sensible et biographique de qui les a émises, vient s'ajouter la préoccupation de la préservation de l'intégrité d'autrui :

« Est-il possible de comprendre l'autre sans blesser ou même manquer de l'idée qu'il a de lui-même ? Et jusqu'à quel point ? » (Gebauer & Wulf, 2004, p.222)

Il en va de notre responsabilité de faire figurer dans le présent rapport ces éléments qui, à première vue, pouvaient paraître éloignés de notre sujet de recherche. Nous avons choisi de retenir ces bribes de confidences que Mesdames Laine, Soie et Acryl nous ont livrées entre les lignes, d'en faire notre matière première, le point de départ de notre analyse. Ces contenus inattendus nous les avons appréhendés comme trois clefs de révélation, chacune conduisant à une lecture du monde d'un point de vue singulier du grand âge.

« L'ethnologue devient ainsi un ethnographe, il s'efforce de lire un texte en dégagant sa structure, en décodant sa signification et de transformer ces résultats en texte ethnologique. (...) Ce qui est à interpréter en premier, c'est ce que disent, selon les ethnologues, les personnes interrogées. » (Gebauer & Wulf, 2004, p.226)

Le décryptage des capsules cherche donc à éclairer les perceptions des trois dames, qui par le filtre de leur monde intérieur nous restituent le monde extérieur sous un jour différent ; peut-être nous permettra-t-il de déceler certaines de ces logiques imprévisibles qui façonnent la complexité d'un *être au monde* à chaque fois unique et singulier...

C'est vers une compréhension complexe que nous nous acheminons, au sens où l'entend Edgar Morin :

« La compréhension complexe est multidimensionnelle ; elle ne réduit pas autrui à un seul de ses traits, un seul de ses actes, elle tend à appréhender ensemble les diverses dimensions ou divers aspects de sa personne. Elle tend à les insérer dans leur contextes et, par là, elle cherche à la fois à concevoir les sources psychiques et individuelles des actes ou idées d'autrui, leur sources culturelles et sociales, leurs conditions historiques éventuellement perturbées et perturbantes. Elle vise à en saisir les caractères singuliers et les caractères globaux. » (Morin, 2004, p.126)

Élaboration

Bien que la facilité aurait voulu que chaque chercheur s'empare du témoignage de la personne avec laquelle il était le plus en affinité, nous avons opté pour un tirage au sort quant à la répartition de l'élaboration des capsules. Ainsi, l'on soumettait la lecture des données à un regard plus neutre, dont l'implication affective était réduite. Cette méthode subit un deuxième éclatement, une des chercheuses ne faisant plus partie du groupe dès ce moment-là. À deux, nous nous sommes alors répartis les différents points de manière aléatoire, ce qui nous permettait de faire circuler différents réseaux de sens possibles. Cette façon de procéder nous a permis de confronter nos points de vue, de discuter et de retravailler nos interprétations respectives. Le but n'était non plus de faire coexister nos deux perceptions, mais plutôt de nuancer notre propre regard par celui de l'autre.

Dialogue autour du pouvoir de l'écriture

Quentin : En réfléchissant à l'élaboration de la restitution avec ma collègue, j'ai pris conscience du pouvoir de la liberté égotique qu'offre l'écrit. Lorsque je retranscris quelque chose, je propose au lecteur ma vision de la réalité. Or ce regard sur le monde n'est pas unique, ni univoque. Je dois prendre en considération le regard de l'autre, qui peut parfois diverger du mien et lui laisser un espace pour qu'il puisse exprimer sa réalité du monde.

« Certain de ne restituer jamais que la projection d'une réalité, de ma réalité, je ne crains pas de dire que de ma subjectivité on pourra peut-être en tirer un tout petit peu d'objectivité sur notre monde... Pour déciller les yeux je ne connais d'autre moyen que de mettre un Autre en face de nous, ne serait-ce que pour que nos pupilles méritent leur nom. » (Dibie, 1998, p.14)

L'autre, c'est la chercheuse avec ses observations, ses impressions différentes. Mais c'est aussi la personne interviewée et observée avec l'image qu'elle se fait d'elle-même, sa réalité fictionnelle. Je suis responsable de donner à voir au lecteur l'ensemble de ces regards sur l'objet de notre recherche pour ne pas présenter une interprétation univoque de la réalité.

Afin de ne pas dériver dans des interprétations qui s'éloignent du regard de la personne sur sa propre situation, nous nous sommes efforcés de comprendre sa manière d'appréhender le monde. Pour ce faire, nous sommes restés au plus proche de son langage, en citant le plus souvent possible ses propres mots, dans une volonté de restituer l'authenticité de son témoignage.

Lorsque j'observe, interprète et analyse le comportement d'autrui et que je l'adresse à un destinataire, je présente à ce dernier une réalité que j'ai perçue à travers ma subjectivité. Il en va de ma responsabilité éthique de nuancer la violence de mes perceptions et interprétations, d'être attentif aux stigmates qui entachent mon regard et limitent ma compréhension de l'autre. Par la pensée, qui précède l'acte du discours et celui de l'écriture, je dois effectuer une introspection pour découvrir la violence qui pèse sur mon regard, et donner à voir l'image la moins limitée de l'autre, qui le laisse transparaître dans sa complexité. Par cette introspection, j'effectue une économie de la violence des mots au sens où l'entend Derrida :

« La parole choisit la moindre violence contre une violence plus grande et le langage ne peut être éthique qu'au prix d'une guerre contre soi-même. » (Derrida, 1967, p.188)

Delia : Le questionnement autour d'une « éthique de la rédaction » s'est manifesté lors d'une lecture comparative de deux esquisses d'analyse portant sur une même situation. C'est au cours de cet exercice que nous avons pris conscience du formidable pouvoir inhérent à l'écriture. Il nous est apparu que dans une approche qualitative, la structure même du texte, (organisation des données, composition des phrases et choix des mots) pouvait modifier le sens des résultats. Ainsi à la démultiplication des perceptions, vient s'ajouter la démultiplication des interprétations et celle encore plus complexe de la façon de les transmettre : trois échelons de nuances entremêlées qui vont façonner la rédaction et en modeler le sens.

La question éthique, parce qu'elle a heurté notre sensibilité, attisé notre curiosité, mais aussi parce qu'elle nous a paru incontournable en sciences humaines, a été abordée et discutée. Un détour qui aura permis de réaffirmer notre positionnement commun contre la réification ; et même si une telle visée demeure l'apanage d'un idéal, il n'en reste pas moins un but qui orientera nos actions, notamment dans le fait de la rédaction. La compréhension de l'Autre restera imprégnée par le filtre de nos perceptions respectives et ne retiendra de la réalité qu'une impression fugace et éphémère. Il nous semble

toutefois important de préciser ici que l'objectif que nous poursuivons n'est pas de cerner la totalité de la personne, mais bien d'en nuancer l'idée que l'on s'en fait, par une approche complexe et rigoureuse.

Aboutissement de la démarche

C'est donc munis de nouvelles consciences que nous allons pouvoir entamer l'analyse : conscience de notre engagement envers les participantes de la recherche, conscience du pouvoir de l'écriture et conscience de la pertinence d'une collectivisation des points de vues. Elles formeront les lignes directrices de notre façon d'écrire et de restituer les données, dont voici les axes principaux :

- Esquisser les logiques singulières de chaque interviewée, avant d'interpréter le sens donné à la réalité vécue.
- Citer autant que possible les mots, les phrases, les expressions des personnes interviewées, afin de faire vivre leur manière de dire et de rester au plus près du sens du message qui nous a été délivré.
- Jouer sur la pluralité des regards comme pertinence intellectuelle : confronter les interprétations pour nuancer ou affirmer des constats.
- Contextualiser les données.

Trois anamnèses du monde sensible

Introduction

Les trois anamnèses du monde sensible de Mme Laine, Mme Acryl et Mme Soie que nous présentons ici, sont le résultat d'une triangulation des données issues des observations participantes, des entretiens menés auprès de chacune des résidentes et des impressions que ceux-ci ont suscités chez les chercheurs.

Inspiré des « capsules biographiques » d'Isabelle Charpentier, ce premier décryptage vise à brosser le portrait sensible de chacune des personnes interviewées. Selon la grille annoncée dans l'éthique de la rédaction, chaque anamnèse se décline en six points :

1. Éléments biographiques
2. Circonstance de l'arrivée en EMS et durée de séjour
3. Rapports avec l'entourage
4. Relation au tricot
5. Relation au quartier
6. Univers sémantique

Chaque portrait décrypté se termine par une synthèse regroupant les points saillants que nous avons choisis de retenir. L'anamnèse est complétée par un « retour sur l'expérience de l'entretien », qui articule les différentes impressions des chercheurs avec une réflexion sur le vécu de l'expérience.

Système de notation

Pour référencer les différentes sources de données, voici le système de notations utilisé :

Pour les impressions : (impression et son numéro -prénom du chercheur, page du document en annexe).

Pour les observations : (initiale du prénom du chercheur. obs. numéro du document référencé dans le tableau des investigations)

Pour les entretiens : les citations sont issues de l'entretien de la personne dont l'anamnèse fait l'objet.

Mme Laine

1. Éléments biographiques

Le « franc parler » ainsi que l'accent de Mme Laine nous indiquent qu'elle est issue d'un milieu populaire. Enfant, elle vivait à Lausanne, à vingt ans, elle a déménagé à Genève :

« J'suis venue ici avec ma mère, parce qu'à Lausanne c'était pénurie de logements. » Plus tard, c'est là qu'elle va se faire engager à la poste : *« Moi j'étais avec ceux qui travaillaient aux habits, moi. Nettoyage des habits tout ça, des uniformes. Tous les matins j'dois prendre le train à telle, telle heure. »* Au cours de l'entretien, elle témoignera à plusieurs reprises, d'une solidarité envers d'autres personnes de la classe ouvrière.

Mme Laine a vécu *« à la colle, comme on dit »*, c'est-à-dire qu'elle n'était pas mariée et vivait seule, mais entretenait une relation avec un compagnon.

Au moment de l'entretien, Mme Laine a quatre-vingt-cinq ans. Trois semaines plus tard, elle sera transférée à l'hôpital. Elle décèdera au cours du printemps suivant à la résidence Notre-Dame, quelques mois avant l'inauguration du projet LPSR.

2. Circonstances de l'arrivée en EMS et durée du séjour

Mme Laine se souvient très bien de la date de son arrivée à Notre-Dame : *« (...) j'suis venue le dix juillet. Ça va faire trois ans c't'année. »* Son placement en EMS résulte d'une série de déboires dont la concomitance va déboucher sur l'impossibilité de continuer à vivre chez elle. Ces événements accidentels (inondation de l'appartement, chute, hospitalisation) vont engendrer l'intervention de différents acteurs qui vont inciter le départ de Mme Laine : *« Mais depuis qu'il y a eu l'inondationVoilà que j'avais l'infirmière à domicile, ceux qui sont en face, et pis qui vient encore ? Le docteur. Ah dedieu, dedieu, il a dit ! (...)Vous pouvez plus rester ici, c'est impossible. » « Mon four à mazout était foutu, ma cuisine j'avais plein d'eau, comment vous voulez que je fasse ? Il a fallu partir ! Tout laisser, tout laisser ! » «Déjà que j'étais à l'hôpital, pis dès que j'étais aux Trois-Chênes, et je crois que c'est là-bas que ça s'est décidé. Parce qu'eux ils ont fait un rapport, forcément. »* Mme Laine explique qu'elle a pourtant envisagé la possibilité de rester chez elle : *« J'ai du racheter un fourneau à mazout. Et puis une cuisinière. J'avais les sous, j'avais tout. J'ai préféré m'en aller. »*

Quand nous lui demandons comment s'est passée son arrivée à l'EMS, elle répond : *« Bon écoutez j'vous dirais franchement, ils ont été très gentils, ils ont été très chouettes avec moi. »* Un point de vue qui se réfère à l'accueil prodigué par les professionnels de l'établissement, car elle enchaîne tout de suite sur «ses compagnons d'infortune » : *« Parce que moi je ne suis pas un cas comme un autre, comme on dit. J'me dis mon dieu, y en a des plus malheureuses que moi qui sont ici, pas ? Plus malheureuses et plus tristes. »* Le vécu de la transition est imprégné d'un sentiment de destitution du pouvoir de décision: *« Elle m'a fait signer un papier, j'sais pas ce que ça voulait dire. On met des gens à l'hôpital, des personnes seules, aux Trois-Chênes, pour les mettre dans les maisons plus tard. »*

Alors que nous sommes sur le point de quitter sa chambre, Mme Laine laisse libre cours à l'expression de ses sentiments alors qu'elle se remémore la séparation avec son chien :

« Notez que je serai mieux chez moi avec mes animaux, pas, parce que ça me manque. Ça me fait quand même mal au cœur quand je pense à ce chien... ». Un chien qu'elle avait recueilli d'un chenil et qui a été placé en refuge lorsqu'elle a été hospitalisée : *«C'est triste.....mettre en pension. »*

3. Rapports avec l'entourage

L'évocation des autres est constante dans le témoignage de Mme Laine. Que ce soit le personnel soignant, les résidents, ses voisins, les membres de sa famille ou encore des quidams du quartier, ses rapports avec autrui forment le cœur de son récit. Si son appréciation varie entre les « gentils » et les « méchants », l'intension première qui motive cet élan altruiste est le plus souvent marquée de sympathie, d'empathie, voire de charité :

« J'ai une dame qui est à côté de moi, nonante-deux ans. Elle me dit je veux le chien. Sur ses genoux et puis elle est contente. »

« ...il m'a montré ses dents hier. 'Ah, c'est magnifique !', je l'ai félicité. 'Une qui est contente, c'est votre Dame !' ».

« J'ai donné cinquante francs, 'garde ça, va chercher à manger' 'J'ai faim !' J'ai dit t'as bien raison. »

Face à la dégénérescence qui touche certains résidents, Mme Laine exprime son impuissance et une part de résignation : *« À table je discute pas beaucoup parce que... ils sont bourrus. C'est la tête qui va plus. Qu'est-ce que vous voulez faire ? C'est malheureux hein. »* Pour se protéger de cette réalité qu'elle qualifie de « dure », (M.obs.7, p.2), Mme Laine s'est progressivement retirée des activités collectives organisées par L'EMS : *«...moi je vais que quand il y a les animaux. »* On peut lui reconnaître une réelle capacité à réaménager son quotidien pour améliorer sa qualité de vie : *« J'ai changé de table avant j'étais avec trois folles. »*

De manière générale, elle prône un certain pacifisme et défend les convenances qui garantissent le « vivre ensemble » : *« Ici j'ai pas d'amis. J'suis bien avec tout le monde.*

(...) faut être gentil, hein, on est là pour s'entendre, pas ? » À plusieurs reprises, elle relate des épisodes conflictuels, récents ou anciens, dont les causes sont attribuées à la jalousie ou au manque de savoir vivre : *«... Vous savez ce qu'elle m'a dit celle qui a le tricot-là, qui a le chien. (...) Vous avez vu ? Elle est pleine de bijoux ! Alors j'ai juste gardé quatre bagues et des boucles d'oreilles (...). Bon, j'ai vu ce que ça donne, la jalousie, comme on dit. Vraiment c'est bête. »* Après une altercation entre un membre du personnel et son cousin, elle a préféré renoncer aux visites de ce dernier : *« Il a dit : 'Je suis le roi de Prusse'. Il est plus revenu....Alors je préfère qu'il me téléphone. »* Dans ce dernier exemple, en mettant à distance son proche, Mme Laine use d'une stratégie d'évitement.

Dans son rapport avec le personnel de l'établissement, Mme Laine oscille entre la confiance et la méfiance : *« Non elle est bien gentille L., elle fait du beau travail. Elle est compréhensive. »* ; ou encore : *« J'vais plier ça parce que j'ai peur qu'elle... me foute un coup de ciseau. On sait jamais ! »* Une vigilance qu'elle justifiera en ajoutant *« faut pas qu'il traîne ».*

De façon générale, on peut dire que dans son nouveau contexte de vie, Mme Laine cherche plutôt à s'adapter et à coopérer : *« Mais elles sont gentilles ces nouvelles infirmières. Quelque temps, on s'habitue avec. »* *« Pis je dis où je vais, sans ça ils se font du soucis. »*

L'histoire récente de Mme Laine a été jalonnée par plusieurs hospitalisations. Certaines ont été marquées par des rencontres infortunes avec des patients délirants ou en train de mourir. On peut se demander dans quelle mesure ces souvenirs agissent encore aujourd'hui sur sa perception de l'EMS et de ses pensionnaires : *« Tant pis, si j'meurs, j'meurs, si j'meurs pas on verra....j'aurais préféré mourir qu'être comme ça ! Ah oui j'vous assure ! »*

Dans ce fragment, qui se réfère à un homme ayant perdu la raison, la peur de la démence est clairement exprimée. Celle-ci peut donc s'appréhender comme un obstacle à la rencontre des

« autres », en particulier dans le contexte de l'EMS qui, dans les représentations collectives s'apparente à celui d'un asile.

Parmi les échanges qu'elle vit au sein de l'EMS, le lien qui est en train de se tisser entre elle et Mme Soie, vient atténuer la morosité du quotidien. L'empressement avec lequel Mme Laine nous en parle témoigne de l'espoir qu'elle y porte : « *La p'tite dame, j'sais pas si vous l'avez vue, elle a 73 ans, elle a des chapeaux avec des fleurs-là. Elle m'a dit : 'Fais-moi une écharpe pour mon fils, j'ai pas de patience !'* » Dans cette invitation à rendre service, Mme Laine pourra faire valoir aux yeux de Mme Soie sa débrouillardise, son utilité et sa générosité.

4. Relation au tricot

Pour Mme Laine, tricoter c'est d'abord une façon de se rendre utile. Dans son discours, le tricot est toujours associé au travail. La façon de s'y atteler, (persévérance, précision), ainsi que la qualité de l'ouvrage (régularité des points, finitions) sont pour Mme Laine autant de critères dont elle use pour jauger les personnes de son entourage : « (...) *elles sont très, très bien ces dames ! Elles font du bon travail !* » « *Elle commence les tricots, c'est déjà pas mal.* »

Chaque tricot entrepris par Mme Laine est destiné à quelqu'un ; des chaussettes pour son cousin de Lausanne, une écharpe pour le fils de Mme Soie ou des carrés pour Léa : « *J'ai dit écoutez Mesdames, Messieurs, moi je fais ça comme ça, comme bénévole ! (...) Moi je tricote pour eux. Pour montrer qu'on tricote encore.* » Cette dernière affirmation confirme l'idée que pour elle le don est intrinsèquement liée au tricot.

L'animatrice nous raconte comment Mme Laine s'est appropriée le projet LPSR en choisissant de réaliser entièrement l'habillage d'un arbre de la place de la Navigation. Un projet qu'elle a mené seule d'un bout à l'autre, et dont elle énonce avec précision les différentes étapes : « *Justement j'vais vous expliquer : le noir, le rouge le vert, on va faire des bandes. C'est pour le sapin, pour garnir le sapin.* » Pour Mme Laine, l'important quand elle s'engage c'est d'aller jusqu'au bout : « *Y avait quatre, cinq tricots commencés. Moi je dois finir, moi ! Ces chaussettes je les ai commandées pour samedi, après je ferai pour la p'tite mémé.* »

La singularité de Mme Laine réside dans le fait qu'elle tricote dans sa chambre : « *J'frai dans ma chambre puis je donnerai à mesure que j'ai huit, neuf carré : cinquante grammes à chaque fois.* » Ce mode de participation « en solo » est un choix de sa part, elle n'est venue à aucune sortie-tricot organisée dans le cadre de LPSR sauf à la fête de quartier « La rue est à vous », un rendez-vous auquel elle avait coutume d'assister chaque année. Quand nous lui demandons ce qui l'a motivée à participer au projet, elle répond : « *Vous savez samedi, dimanche il n'y a pas de visites, ça m'intéressait.* »

Selon l'animatrice, ce projet signifie bien plus aux yeux de la dame : « (...) *son implication au tricot est devenue prioritaire sur les autres activités. (...) cette motivation a redonné un élan de vie, une raison de vivre à la résidente : elle se sent utile.* » (Entretien avec Léa). Mme Laine ne voit pas l'intérêt de partager cette activité avec les autres résidentes, ni d'en faire le prétexte d'une sortie dans le quartier. Lorsque nous lui posons la question, « *et puis aller au Café une fois par mois, tricoter avec les autres personnes ?* » sa réponse est sans détour : « *J'ai été deux, trois fois...Elles ont rien foutu les autres.* »

5. Relation au quartier

Depuis qu'elle a vingt ans, Mme Laine vit aux Pâquis. La sortie matinale, qu'elle effectue quotidiennement, lui permet de rester en contact avec sa réalité d'autrefois et de préserver ses repères spatio-temporels et affectifs : *« Moi je suis prête à huit heures et demie. Je vais à la Migros. Neuf heures et quart, neuf heures et demie je suis déjà de retour. Je sais où je vais (...) Et puis quand je suis en commissions je tombe sur l'ancienne concierge...puis elle se souvient de ma maison...»*

Les lieux cités par Mme Laine, sont la Migros, la « Pizzeria d'à côté », la banque, les Bains des Pâquis, chez Willy's. Mais c'est surtout par l'intermédiaire des gens que Mme Laine raconte son quartier: *« La femme qui sert le soir... très sympathique. Elle vient de... où c'est Tino Rossi là-bas, la Corse. (...) La fille là-bas, elle est japonaise, elle est formidable. Elle m'a vu tomber avec le chien quand j'étais accidentée. »*

Comme toute personne qui a un réseau relationnel relativement ténu, le quartier semble lui offrir la sécurité des espaces familiers : *« J'avais jusqu'au Café de Paris, tout à coup je m'assois sur un banc, j'm'asseye toujours en face de la poste-là, Chez Willy's avec mes chiens, c'était mon p'tit coin. »* Une familiarité que l'on retrouve dans ses échanges avec la serveuse de la Pizzeria : *« Et puis l'autre jour : 'Mais, je suis pas stressée', mais tu l'a dit, sers-moi une pizza ! »* un tutoiement coutumier chez certains pâquisards, dont nous avons nous même fait l'expérience : *« Elle me sourit, et m'appelle 'ma belle', me tend l'unique paquet de menthol qui garnit son magasin. »* (Impressions 10-Delia, p.94)

L'évocation du quartier nous parvient constellée de souvenirs, comme si chaque encoignure de rue recelait une part de l'histoire personnelle de Mme Laine : *« Dans le temps, j'allais à la plage aux Pâquis. On s'est bronzé, avec la vache à traire,... attendez voir... (...) Et pis moi, j'm'étais brûlée. Un trou comme ça, j'ai. Il y a longtemps, peut-être, trente, quarante ans. (...) Il y a le Café, puis il y a le Temple, tout droit, puis il y a une espèce de courette, là. Deux gamins qui vendaient ces oiseaux. Ça m'a intriguée... ».*

6. Univers sémantique

Béance

Le discours de Mme Laine nous renvoie à un paysage dévasté : un logis inondé, des rideaux rongés par les souris, la cheminée qu'il a fallu murer, des boucles d'oreilles arrachées, une vésicule qui a sauté, un ventre infecté, la cystite de son chien, le trou laissé par la brûlure du soleil, l'enfant qui n'a pas mangé... Tout dans son discours semble dire la béance par laquelle la vie s'échappe. Et pourtant, à chaque évocation de fêlure, Mme Laine mentionne tout aussitôt la réparation : il a fallu éponger l'eau, refaire les planchers, racheter un four a mazout, reblanchir les murs ; et la résidente d'insister sur l'effort qu'il faut pour traiter les blessures : *« ils m'ont soignée, soignée, soignée », « pansement, pansement, pansement ».* Cette juxtaposition entre les aléas de la vie et l'effort de reconstruction nous donne à la fois l'impression d'une grande force d'actorialité, tout en laissant paraître des brèches mal colmatées, comme par exemple la séparation de son chien, dont le souvenir continue à hanter sa pensée : *« Ça m'a fait mal au cœur, tout de suite, allez hop, transportée à l'hôpital, le chien à la fourrière. J'ai dit de ne pas piquer mon chien, parce qu'il était en règle ».*

Mort

Une des préoccupations récurrentes qui vient scander l'entretien avec Mme Laine, est celle de la mort. Drainée par certains souvenirs, elle surgit parfois inopinément dans le continuum d'une phrase : *« Pis l'infirmière : 'écoutez Madame il faut laisser dormir. Laisser dormir.' 'Mais il dort tout le temps mon mari.' Elle a senti, il était froid. »* Ailleurs, la mort est

racontée comme une affaire qu'il faut liquider : « *Elle est morte sa femme, il l'a faite brûler, il a dû payer forcément.* » Quelque fois elle est présentée selon la vox populi : « *Dans le temps les gens au moment de mourir ils les prolongeaient comme on dit. (...) mais maintenant, je crois ça va plus rapidement. Ils voient qu'il n'y a rien à faire. Ils font des piqûres ... ce qu'il faut.* »

Euthanasie, incinération, enterrement, extermination, endormissement, le traitement de la mort, du trépas à l'élimination de l'enveloppe charnelle nous est rapporté en trame du discours de Mme Laine.

Argent

Une autre grande thématique qui revient fréquemment chez Mme Laine, est celle de l'argent. Pour elle, le prix des choses fixe un repère. Comme toute personne ayant vécu dans une certaine précarité, chiffrer c'est aussi évaluer l'accessibilité à un bien, ainsi que sa situation face aux autres. Du produit de douche « *M-budget* » aux abuseurs du système social, en passant par la négociation du prix des mandarins au marché, sa conscience de la valeur des choses ne se laisse pas berner.

Au sein de l'EMS, elle vit avec des personnes nettement plus aisées qu'elle : « *Vous savez c'est dur quand-même ici, 300 francs par mois. 'J'ai encore mille-trois-cents francs, pis il faut y dépenser' qu'elle m'a dit.* » Une réalité qui contraste avec les tractations qu'elle menait jadis avec ses voisins : « *Un temps j'allais chez les voisins en-bas, pis j leur donnais trente francs. (...) Quand tu veux, t'as la clé, prends ta douche, t'es gentille.* » L'omniprésence de l'argent dans le récit de Mme Laine fait évidemment référence à une certaine précarité. Loin de s'en cacher, elle évoque ses modestes revenus avec transparence. La vétusté de son ancien logement est certainement un des motifs ayant précipité son transfert en institution.

SYNTHESE

Au-delà des thématiques qui jalonnent le témoignage de Mme Laine, sa façon de parler qui intègre des dialogues au récit narratif, sont autant d'illustrations de saynètes vécues qui vont constituer un matériel précieux pour l'ethnographe. Ce mode d'énonciation est cependant connoté, car il renvoie aux potins qui animent les relations de voisinage dans les quartiers populaires. Ainsi, tout dans la forme du discours de Mme Laine (le débit, le franc-parler, les anecdotes, le jargon), renvoie à la classe sociale dont elle est issue, avec parfois des accents d'un autre temps. Un univers sémantique auquel sous-tend une urgence de dire la vie et la mort, dans un mouvement qui va sans cesse de la révolte à la résignation.

Mme Laine a été ébranlée par les événements qui ont précipité son placement en EMS. Elle nous livre un récit dans lequel on sent une pointe de fatalité. L'intrusion d'acteurs externes dans le processus de décision a été d'autant plus durement vécu qu'elle est en opposition radicale avec son mode de fonctionnement habituel, la débrouillardise, un trait de sa personnalité qu'elle revendique et dont elle tire sa fierté et sa dignité.

« *Mettre en pension* » est selon elle, synonyme d'une solution de dernier recours, lorsqu'un être ne se suffit plus à lui-même et qu'il a été abandonné par tous.

Dans son rapport aux autres, Mme Laine déploie volontiers sa générosité et cherche à faire valoir son utilité. Des traits qui ne sont pas toujours évidents à faire vivre au sein de la collectivité de l'EMS, où les dégénérescences du grand âge bousculent les convenances habituelles. Pour Mme Laine, la stratégie d'adaptation au milieu passe parfois par le renoncement : elle préfère être seule que mal accompagnée, même si elle déplore l'ennui qui en résulte. Cette façon d'endosser la responsabilité de ses choix démontre une grande force d'actorialité.

Le quartier constitue pour Madame Laine une ressource relationnelle, un système de repères et suscite des souvenirs, ce qui nous laisse penser qu'il induit chez elle un sentiment d'appartenance. Un sentiment qui se serait forgé au fil du temps, étayé par le caractère populaire des Pâquis dans lequel l'identité de Mme Laine peut se reconnaître et s'exprimer. La singularité de l'implication de Mme Laine dans le projet LPSR peut être lue comme la manifestation de cette appartenance, qui par le biais de l'œuvre tricotée, une « chaussette » pour un arbre de la Place de la Navigation, va symboliser la continuité de sa présence au cœur même des Pâquis.

La relation de Mme Laine au tricot peut être définie par les trois dimensions que sont le travail, le don et la reconnaissance. Héritées en partie de la culture ouvrière, ces trois valeurs s'ancrent dans ce qui constitue l'identité même de Mme Laine.

La fabrication de l'objet tricoté permet à Mme Laine de se réapproprier une image d'elle dans laquelle elle se reconnaît. C'est par l'entremise de cette activité qu'elle renouera avec le sentiment d'utilité, qu'elle réaffirmera sa personnalité et réactivera son pouvoir d'agir au sein de la collectivité de l'EMS. Par son mode de participation individualisé au projet LPSR, Mme Laine se distingue des autres résidents. Le tricot devient pour elle le moyen d'opposer une résistance aux stéréotypes qui grèvent la vieillesse, et dont certaines tares se manifestent chez ses compagnons d'infortune. Ainsi, face à la passivité elle répondra par l'action ; face à la dégénérescence elle déploiera ses compétences ; face à la dépendance elle fera valoir son autonomie ; face à une collectivité imposée, elle revendiquera la liberté d'être seule.

RETOUR SUR L'EXPÉRIENCE DE L'ENTRETIEN DE MME LAINE

Cette première expérience de l'entretien semi-directif nous a permis d'en éprouver les limites. À plusieurs reprises, nos relances ont dérouté Mme Laine rompant le fil de sa pensée. La difficulté pour nous était de trouver un équilibre entre une posture empathique (favoriser la parole) et une posture opérationnelle (poursuivre l'objet de recherche).

L'espace de dialogue créé par notre entrevue a visiblement été vécu par Mme Laine comme une opportunité exceptionnelle pour partager son histoire : *« Nous recevoir dans sa chambre semblait l'enchanter, la flatter et elle a été très attentive à bien répondre à nos questions. Je crois que cet entretien a été bénéfique à son estime d'elle-même. Elle s'est probablement soudain sentie écoutée... »*. (Impressions 10-Milena, p.96)

En nous invitant dans sa chambre, Mme Laine a repoussé la limite de ses frontières, nous dévoilant un espace dont elle préserve habituellement l'intimité. *« Non, personne rentre là. »* Pourtant, cette fois, Mme Laine fait exception : *« Elle nous accueille gentiment, chacun d'entre nous contourne le lit pour s'approcher d'elle et lui serrer la main. Elle reste assise dans son fauteuil pendant que Léa lui réexplique la raison de notre venue. Je crains que nos soyons envahissants, avec notre matos, nos manteaux et nos gants, nos sacs, et notre attente. J'aimerais m'accroupir à ses côtés pour me mettre à sa hauteur. »* (Impressions 10-Delia, p.95-96)

Ces deux impressions des chercheuses convergent vers la difficulté de maintenir une position objective : *« L'entretien nous engage spontanément dans une dynamique relationnelle, dynamique qui suscite d'autant plus d'intérêt de la part des personnes, pour qui les moments d'échanges avec autrui se font rares. Notre position se différencie de celle des autres professionnels qui encadrent les personnes âgées en ce qu'elle nous offre une plus grande liberté, puisque nous ne sommes pas représentatifs d'une fonction déterminée par l'institution. »* (Impressions 10 -Delia, p.96)

En trame des dilemmes suscités par la posture du chercheur, se profilent les lois de réciprocité qui lient les personnes dans un engagement mutuel. Ainsi, du point de vue de l'éthique comme nous l'avons développé en amont, la rigueur de restitution que nous nous sommes imposée, peut se lire comme notre façon de remplir le devoir de contre-don envers Mme Laine.

Mme Acryl

1. Éléments biographiques

Dès notre première rencontre, Mme Acryl arbore avec fierté ses origines argoviennes, origines dont elle a conservé le phrasé chantant, même en français. Son enfance elle l'a passée dans l'Oberland zurichois dans la ferme familiale : « *Les patates il y en avait assez. Nous on avait un jardin, heureusement. On avait des noix, on avait des framboises, des fraises, de la rhubarbe. Moi j'habitais à la campagne, mes grands-parents avaient une ferme : on avait tout, des pommes...Mais ceux qui étaient en ville avaient faim.* » (D.obs.5)

Outre les temps difficiles de la guerre, Mme Acryl relate aussi les joies d'une enfance passée à la montagne : « *J'ai beaucoup skié. Moi, j'avais des skis en bois avec des arrêts. Il n'y avait pas de télé. On montait en peaux de phoque. (...) On pouvait encore voir passer les skieurs au concours de ski. Maintenant, on les voit plus.* » (D.obs.5)

Elle entame la vie active dans le secteur de l'hôtellerie, tout d'abord à Morat dans un Hôtel coté, « *on avait même Léopold de Belgique qui venait manger chez nous* », puis à Fribourg, chez «Villard». Elle migrera à Genève en 1952 pour seconder sa sœur qui tient alors un petit restaurant aux Pâquis, « *le Café de la Rade* ». Après cette expérience plutôt mal vécue, « *moi ça me plaisait pas du tout, cette euh... le restaurant, vous savez, l'hôtellerie et bistrot c'est pas la même chose, hein !* », elle se tournera vers un secteur plus commercial en se faisant engager comme secrétaire chez Piaggio. Elle achèvera son parcours professionnel dans une assurance, La Mobilière, où elle travaillera durant près de trente ans et accèdera à un poste de cadre : « *Après je suis devenue cheffe. (...) Et maintenant, c'est la Mobilière qui paye ma rente.* » Cette progression dans la carrière de Mme Acryl indique une certaine mobilité sociale.

À l'image de son engagement dans la vie professionnelle, elle passera une retraite active développant à la fois la pratique de loisirs avec le club des aînées de son quartier et le bénévolat pour l'église.

Côté coeur, elle nous dit avoir passé quarante ans en concubinage avec un Franc-Maçon : « *C'était formidable. Il était aviateur pendant la guerre ; il était architecte, mais pendant la guerre on n'avait que faire des architectes. Mais il n'aimait pas le moderne ! Le Corbusier c'était pas de l'architecture.* » (D.obs.6) Ensemble ils auront un enfant que le destin leur otera prématurément : « *Il est mort. Il était petit.* » Cet événement reste douloureux pour Mme Acryl qui éprouve encore aujourd'hui de la difficulté à en parler. « *Écoutez, ne parlons pas de ça. Ma foi on parle d'autre chose...* ».

Le jour de l'entretien Mme Acryl a quatre-vingt-neuf ans.

2. Circonstances de l'arrivée en EMS et durée du séjour

Récit d'une rupture

À son retour de convalescence de Montana, Mme Acryl apprend qu'elle doit être hospitalisée à l'hôpital de Loëx. On comprend que cette décision lui a été imposée sans qu'elle ait pu faire entendre son avis : « *Et après j'étais..., j'ai cru que je pouvais rentrer. Et puis après, vous voyez, donc euh, j'arrivais...ils m'ont envoyée à Loëx.* » Lorsqu'elle se remémore les circonstances de son hospitalisation, elle se souvient de la grande colère qui s'était emparée d'elle : « *Alors quand j'arrivais ça, je suis devenue fou furieux.* »

Un ressentiment qui semble pour beaucoup lié à la représentation négative qu'elle se fait de l'hôpital de Loëx, comme l'indique le ton plein de sous-entendus qu'elle prend en interpellant notre connivence : « *Mais quand-même, hein, Loëx !* » Aux arguments qui suivent nous comprenons qu'être envoyée à Loëx revêt à ses yeux l'idée d'une triple relégation : celle de la ville (par son isolement géographique), celle du monde « normal » (on y met les fous), et celle de sa caste sociale (un lieu pour les plus démunis) :

« *Donc euh... c'était tout, tout loin, tout (bégaiements), ... très, très loin de Genève. »*
« *Il y avait là une chambre, avec un rideau et puis une bonne femme à côté qui disait toujours 'Partez, partez, partez'. J'ai dit, mais qu'est-ce qui se passe ? Et puis j'ai regardé autour ... j'ai dis alors euh, mais ici je ne reste pas, hein ? 'Mais vous n'avez pas d'autre solution'. Et d'ailleurs, j'avais pas d'a... je ne savais pas où j'étais ! Il faisait nuit ! Et puis j'ai dis, écoutez je suis privé, paie privé assurance hein ? Et vous croyez que je vais dormir ici ? Alors quand j'ai dis ça, il m'a dit : 'écoutez, nous n'avons pas ça, non, pas de place.'* »

Mme Acryl demande rapidement au personnel soignant de Loëx de rentrer chez elle : « *J'ai dit : 'écoutez Monsieur, j'aimerais rentrer !' (...) Et d'ailleurs on m'attendait ! J'avais tout ! La femme qui venait nettoyer et tout ça.... Tout le monde était là, pour m'aider ! Et vous savez ce qu'ils m'ont dit ? 'Vous ne pouvez pas rentrer, si vous n'avez pas quelqu'un chez vous qui dort.'* »

Jusque là, elle s'était entourée d'un réseau de personnes pour pouvoir continuer à vivre de manière indépendante. Des personnes avec lesquelles elle avait tissé des relations affectives, comme le jeune homme qui lui apportait ses médicaments : « *Il venait régulièrement. À huit heures je faisais mon café, je lui téléphonais avant. Lui il venait toujours aussi à huit heures, quelques choses comme ça... Et puis moi je prenais le café, il prenait aussi encore le café. Et puis moi je prenais mon bircher muesli qui me manque ici, et puis voilà.* » On comprend à travers cette évocation, la difficulté éprouvée par Mme Acryl à accepter une prise en charge qui ne relève pas de sa propre volonté. Elle vit la non-reconnaissance de ses capacités de décision et d'action comme une entaille à l'autodétermination qui caractérisait jusqu'alors sa personnalité.

Transition en EMS

Suite à son hospitalisation à Loëx, les événements se précipitent et Mme Acryl va devoir se faire à l'idée d'entrer en EMS. « *Et moi je ne voulais pas aller... et même aller là-bas tout au fond-là, vous savez.... Aussi à Genève, mais tout de l'autre côté-là.* » Les mots employés pour raconter son vécu traduisent la peur de l'étranger. Les maisons de retraite sont perçues comme des contrées vagues et inhospitalières, en dehors du monde : « *Mais, j'connaisais personne premièrement à ces endroits, et c'était au diable....* ». À travers le filtre de ses perceptions, le changement de contexte de vie est vécu comme un exil forcé.

Face au manque de place en institution et refusant d'être cantonnée à la campagne, Mme Acryl reprendra la situation en main pour choisir elle-même l'endroit où elle souhaite séjourner. Faisant jouer son réseau amical, elle va solliciter le soutien de son « *copain* » Monseigneur Farine, qui intercédera en sa faveur auprès de la direction de la résidence Notre-Dame. À quelques pas de l'Eglise de la Trinité, un lieu qu'elle aime fréquenter, l'EMS offre en outre l'avantage d'être situé au cœur de la ville.

Aujourd'hui, un an après son arrivée à l'EMS, elle nous dit le temps qu'il faut pour accepter cette nouvelle situation et rompre avec son mode de vie précédent : « *J'ai payé pour une année avec tout ça le loyer pour des clous, n'est-ce pas ? Parce que ouais... J'ai toujours encore pensé que je pourrais rentrer. (...) J'ai de la peine, que je ne suis plus chez moi.* »

Lorsqu'on lui demande si elle a choisi de vivre en maison de retraite, Mme Acryl répond : « *C'est à dire, voilà...choisir...hein, j'étais..., vous savez..., j'ai pas choisi non ! On m'a forcée. (...) On m'a pas forcée de venir là, mais on m'a forcée de partir. »*

3. Rapports avec l'entourage

Dès les premières minutes de l'entretien, Mme Acryl nous fait part de sa résignation face aux aléas de la vie : « *Ma sœur est décédée il y a longtemps ! Et puis toute ma famille est décédée. Moi j'étais la plus jeune et puis ils m'ont laissée pour compte. Alors bon...* ». Le sentiment d'abandon exprimé ici sera réaffirmé dans un autre contexte, alors que Mme Acryl se confie en tricotant à une amie : « *40 Jahr mit mim Ma und uf'z'mal allei...* »¹⁰(D.obs.11). Ce ressenti qui se manifeste chez elle lorsqu'il s'agit d'affect, va engendrer un certain fatalisme : « *Wenn Du allei bisch und bisch chrank, dann tüens di irgenwo hy.* ».¹¹ (D.obs.11) Par cette affirmation nous comprenons que pour Mme Acryl, il y a une corrélation entre l'absence de protection familiale, la vulnérabilité due à la maladie et le placement en EMS. Une pensée qu'elle réaffirmera au cours de l'entretien : « *Parce que les gens, ceux qui ont la famille, ils gardaient les gens à la maison jusqu'à la fin. Et c'est seulement quand ils peuvent plus les garder, qu'ils peuvent plus les soigner, qu'ils les envoient ici.* » Dans cette remarque l'EMS apparaît comme une solution de dernier recours.

Cette manière de concevoir la situation va s'avérer peu favorable à la rencontre de ses pairs dans l'institution qui va l'accueillir. Considérés comme des exilés de la société, un agrégat auquel Mme Acryl refuse d'être assimilée, les autres pensionnaires seront d'entrée rejetés par elle. Lorsque nous lui demandons si elle a fait de nouvelles rencontres au sein de l'établissement, sa réponse fuse, sans concessions :

«*Non, non. Ici pas. Malheureusement non, ils sont tous un peu... non, non, ils ne sont pas normal !*

Q. : Un peu...?

Mme Acryl : Un peu fous !! C'est le mot ! (...) Non mais, écoutez j'ai des copines, toutes dehors. (...) Et puis il y a un prêtre, encore. Celui-là ne dit pas un mot.

D. : Le prêtre qui travaille ici ?

Mme Acryl : Non, il est malade. Un révérend. (...) Mais lui, il est dans son coin, il ne parle pas. Je ne sais pas s'il sait parler ou pas, ça je ne sais pas. »

Dans ces extraits on sent très nettement la frontière établie entre elle et les autres et qui la situe manifestement en dehors du groupe des stigmatisés. Fous ou malades, les autres « vieux » sont pris dans un mécanisme de discrimination qui engendre une peur contre laquelle Mme Acryl tente de se protéger. Plus loin dans l'entretien, elle exprimera son impuissance face à la démence qui touche certains de ses compagnons d'infortune :

« *Moi je ne peux pas parler, je ne suis pas faite pour ça. Je peux pas.... on me dis, par exemple, voyez, on me dit c'est un pauvre diable, je suis d'accord. Les gens qui font des...*

Q : les gens qui font des grimaces...

Mme Acryl: Et puis quand même qui ne sont pas normal. Moi je ne supporte pas. »

Elle terminera cet échange en exprimant la confusion de sentiments que provoque en elle le fait de côtoyer des personnes atteintes par les dégénérescences séniles : « *C'est-à-dire, ça me laisse froid on peut dire. Ça me laisse pas froid, mais non, ça me, ... j'ai peur..., non pas peur, ça me rend triste quand je vois ces choses. Je trouve ces gens on devrait les mettre ailleurs et ne pas les mélanger avec les autres. »*

10 Traduction : « Quarante ans avec mon mari et d'un coup, toute seule... »

11 Traduction : « Si tu es seul et malade, alors on te parque à quelque part »

À ceci, on comprend qu'elle privilégiera les interactions avec les membres du personnel qui, par le rôle qui incombe à leur fonction, seront plus à même de répondre aux attentes normatives de Mme Acryl : *« J'ai des infirmières qui sont vraiment très gentilles et que je connais bien, on s'entend bien, moi je m'entends mieux avec les infirmières qu'avec les gens. (...) Oui, et je suis contente, parce que eux, elles sont normales. »* Quelque fois, il lui arrive pourtant de percevoir comme un décalage entre ses attentes et les remarques du personnel à son égard : *« Je ne savais pas pourquoi j'étais en retard, mais y avait sûrement une raison. Je me sentais un peu gamine, une sorte de gaminerie. »*

À l'EMS, Mme Acryl se sent dépaysée et l'ennui guette son quotidien. Pour échapper à sa mélancolie, elle se rend régulièrement à l'église de la Trinité, où elle va retrouver dans la proximité des bénévoles un entourage qui lui est familier : *« Ah, je ne suis jamais ici ! (Rires) (...) Non, non, je vais à l'église, n'est-ce pas ? Je vais à la Trinité. Je vais l'après-midi, parce que pour quand... quand j'étais à Grand-Lancy, j'aidais pour recevoir les gens, pour montrer l'église. Il y avait en anglais, en français, et tout et tout. Ça, ça me plaisait assez. »*

Dans cette réplique, la négation de sa présence à l'EMS associée au besoin de se sentir utile et valorisée, révèle la stratégie développée par Mme Acryl : fuir le lieu stigmatisant pour se réfugier dans un contexte rassurant, lui permettant de recouvrer une identité à ses yeux valorisée.

Pour Mme Acryl, l'appartenance à un groupe ou à une communauté est primordiale. C'est au sein des clubs et des églises, qu'elle va chercher à faire vivre les valeurs d'entraide ou d'hospitalité auxquelles elle adhère depuis toujours, comme en témoigne ce souvenir de jeunesse : *« L'argent on n'avait pas. J'avais une copine là-bas, alors elle m'offrait la soupe ! Ça c'était de la camaraderie ! J'avais 20 ans, la guerre était finie. »* (D.obs.5). Un besoin d'appartenance qu'elle a su satisfaire tout au long de sa vie en participant à différents groupes d'activités. *« Et puis à Grand-Lancy je faisais la gym on était tous des copains. Et il y avait un autre groupe des âgés, qui jouait au...par exemple, au loto. Quand nous lui demandons ce qui l'empêche de retourner au club des aînés elle répond : « Mais qu'est-ce que vous voulez ? C'est juste, je ne fais plus partie...c'est ça quand vous faites plus partie des choses. »*

4. Relation au tricot

Mme Acryl nous explique que depuis sa chute, *« ils m'ont retrouvé là à côté du lit, sans vie »*, elle n'a plus tricoté. Elle nous montre une contusion qui marque encore son pouce raidi. Lorsque nous lui demandons si cette activité lui manque, elle rétorque : *« J'aimais bien tricoter, mais vous savez moi on m'a dit : savez-vous tricoter ? Écoutez, j'avais rien d'autre à faire, hein ? Vous savez chez moi j'ai jamais tricoté. »* En effet, en remontant le fil de son histoire, on découvre que Mme Acryl n'a pas touché les aiguilles depuis qu'elle a quitté le giron familial. *« Avant d'aller à l'école, ma mère m'a appris à tricoter. Alors je tricotais. À cette époque tout le monde tricotait... C'était les années trente. On tricotait pour les militaires, on tricotait des chaussettes. »*

Plus tard Mme Acryl s'est détournée du tricot, se distinguant ainsi des autres femmes de son entourage : *« Oh, j'en avais marre de tricoter ! (Rires) (...) Mais tout le monde tricotait ! Des vestes pour les enfants, des Schrappelhösl¹², n'est-ce pas ? »*. Cette dernière précision montre qu'elle a choisi de rompre le fil avec un certain type de féminité associée à la maternité, et à laquelle elle ne s'identifiait peut-être pas.

12 Traduction : *barboteuse*

C'est donc plus d'un demi-siècle plus tard, dans le cadre des activités organisées par l'EMS, que Mme Acryl va renouer avec le tricot : *« Et moi je n'ai plus tricoté depuis soixante ans ! Mes doigts devenaient raides. J'ai maintenant quatre-vingt-huit ans alors c'est le moment de recommencer (Rire). Je n'ai jamais pensé de ma vie que je recommencerais à tricoter. »* (D.obs.5).

Mme Acryl ne cache pas la motivation qui sous-tend son adhésion à l'atelier : *« J'aime bien tricoter ailleurs dans un petit restaurant ou un truc comme ça, tandis qu'au huitième¹³, on est beaucoup et il y a des gens qui ne tricotent pas qui sont là aussi. (...) Dehors, vous tricotez dans un restaurant avec des gens normaux. »* La participation à l'activité-tricot lui permet donc de s'extraire de la morbidité de l'EMS, pour un cadre qui lui est plus familier, celui du « Café » : *« Ici il y a des gens plus rigolos. J'aime mieux manger ici que là-bas. On devrait faire ça plus souvent, c'est bon pour le moral. »* (D.obs.3) En personne volubile, c'est au sein du groupe des « tricoteuses », que Mme Acryl donnera libre cours à son verbiage, nous livrant pêle-mêle, ses souvenirs, ses désirs et ses émotions :

- *« ...Des fois, quand je regarde un film, j'aime bien tricoter. Un film d'amour. J'aime bien aussi les « criminels » («Krimis» : films policiers), ça j'adore. Je sais c'est triste pour une femme. Mais j'aime bien quand ils s'entretiennent.»* (D.obs.3)
- *« Ce que j'aimerais encore faire une fois, c'est nager à la mer !* (D.obs.6) ».
- *« Elle voulait cet homme, et elle l'a rappelé, et ils se sont mariés ! Nous on oserait pas ! Peut-être on est trop bêtes, ou trop fières ! Elle, elle a retéléphoné. C'est comme ça en Amérique, c'est la femme qui choisit le mari !»* (D.obs.6)

Avant de prendre congé, elle nous fait don d'une confidence, en aparté : *« Je suis seule, alors j'ai pas pu rester à la maison, à cause de mes pieds. J'ai pas de famille. Elle nous regarde Quentin et moi, une lumière espiègle dans les yeux : maintenant j'ai une famille, c'est une nouvelle vie. Il faut faire un train.»* (D.obs.5).

5. Relation au quartier

Pour Mme Acryl la notion de quartier demeure opaque, tant dans son acception géographique que sociale. En entretien, nous observons que la résidente a de la peine à regrouper les différents lieux qu'elle fréquente en une même entité spatiale : alors que le *Café de la Rade* est clairement situé aux Pâquis, l'*Eglise de la Trinité* n'y est pas localisée. Il semble que le facteur temps soit en jeu dans une représentation qui nous a paru quelque peu fragmentée. En effet, nous avons remarqué que pour Mme Acryl la désignation « Pâquis » était spontanément associée aux souvenirs d'un passé lointain : *« D'ailleurs c'était magnifique, on allait aux Bains et on payait 50 centimes ! »* Un temps qui renvoie à ses débuts à Genève :

« Mme Acryl : (...) Ma sœur elle avait d'abord un restaurant, un tout petit restaurant, ça s'appelait 'la Rade'. 'Café de la Rade'. »

Q. : Ici à Genève ?

Mme Acryl : Aux Pâquis ! C'est pour ça ... En somme je suis revenue !! »

Si le quartier est corrélé au Café de la Rade de sa jeunesse, son lieu de résidence actuel ne l'est pas :

« Mme Acryl : C'est à dire, 'Pâquis' ... à Genève. Je ne sais pas si c'est les Pâquis ?

D. : Ah, mais ici, ce quartier vous l'appellez comment ?

Mme Acryl : Ba ! J'ai aucune idée. Ah non, vous savez ça fait à peine une année que je suis là. »

13 « au huitième », fait référence au huitième étage de l'EMS où se situe la salle d'animation.

Pour Mme Acryl, l'EMS s'insère davantage dans l'entité de la ville que dans celle du quartier : « *Mais je suis contente que je suis maintenant dans la ville, hein, vous voyez ? (...) Oui comme ça je vois du monde. Et je vais dans les magasins et je marche, je marche surtout. (...) Je marche tous les jours. (...) Je marche et là je suis bien.* » L'évocation de ses balades dans la foule transcrit cette sensation de liberté que l'on confère à l'anonymat des grandes villes. Paradoxalement, c'est ici dans la dimension plus restreinte du quartier que se concentrent les échanges sociaux auxquels elle fait référence et que nous avons pu observer :

« *J'ai vu une copine. (Elle va saluer une dame dans le café, échange bref, une minute, puis revient s'asseoir à la table des tricoteuses). Elle va aussi dans un home, elle est à la Trinité. Elle va prendre un café là et puis voilà. Elle oublie beaucoup de choses, alors voilà.* » (D.obs.5).

Sans être désignée de « pâquisarde » par le personnel de la résidence, elle nous a cependant donné l'impression de faire partie du paysage social des Pâquis; une impression laissée par ces rencontres fortuites dont nous avons plusieurs fois été les témoins. Un réseau de 'copines' qui s'est révélé assez ténu cependant, lorsque nous l'avons abordée sur ce sujet : « *Écoutez, ici je connais une. Et maintenant justement elle veut aller faire du ski si il y a la neige ! (Rires). Mais enfin... ça c'est une genevoise, ça. L'autre c'est une zurichoise, qui m'a aidé de déménager, vous voyez. (...) Alors euh... autrement il y a Ursula, c'est une aussi de la Trinité que je connais. Il y aussi Joan, c'est aussi une de la Trinité, qui travaille là-bas, comme... alors euh, oui absolument... normalement...et puis autrement...* »

6. Univers sémantique

Le discours de Mme Acryl est ponctué par des comparaisons entre les us et coutumes de son passé et sa représentation de la modernité. Elles mettent en exergue l'accélération du temps, l'expansion des marchés, et la pression sociale des modes : « *On pouvait encore voir passer les skieurs au concours de ski. Maintenant, on les voit plus. (...) On avait tout 'getört'.¹⁴ Maintenant vous savez comment ils font ? Ils font en Chine ! (...) Dans ma jeunesse, la laine était meilleur marché. On tricotait pour les petits enfants. Maintenant ils ne veulent même plus, c'est pas assez moderne.* » (D.obs.5)

Une modernité dont elle a su, au fil des progrès technologiques, intégrer les innovations en matière de communication : « *Là évidemment, par exemple, si je voulais, disons, Rome ou je voulais une ville à quelque part, il devait avoir aussi ce système.* » Une façon de vivre avec son temps, qu'elle continue à entretenir dans son quotidien à l'EMS : « *Bon je corresponds toujours avec Monseigneur Farine avec mon internet. Autrement on peut pas l'avoir parce qu'il est toujours en voyage.* » Une modernité dont l'univers s'observe dans le décorum de sa chambre : « *Un petit bureau encombré d'une pile de papiers sous laquelle dort un laptop fait face à une fenêtre aux rideaux jaunes. Au fond posé en diagonale, coupant le coin du mur, un immense écran plat surplombe un meuble noir, dans lequel je discerne des tasses et des livres en vrac.* » (D.obs.13)

On retrouve ce dynamisme dans son désir de maintenir une image d'elle forgée sur ses prouesses sportives passées, qu'elle tente de réactualiser sous une forme différente dans son quotidien : « *Alors maintenant... euh. Alors là je marche tout ce que je peux. Je marche tous les jours. Par exemple hier il pleuvait, j'y étais.* » L'effet du jeunisme, va l'inciter à prouver qu'elle est toujours dans la course, et jette un trouble sur son propre état lorsqu'elle s'évalue par rapport aux autres personnes âgées : « *L'année passée elle avait 93 ans et puis je pensais qu'elle était vieille.* »

¹⁴ Traduction : séché. Fait référence aux fruits et légumes que l'on avait coutume de sécher pour les conserver.

Lors des rencontres-tricots, ses souvenirs sont ranimés par des canaux sensoriels ; ainsi le goût et la vue vont la conduire à évoquer une réminiscence de son passé :

« Léa demande à la résidente qui m'évoquait son passé si son jus de gingembre est bon. Elle répond que oui, que c'est presque comme le pastis. 'En plus, c'est presque la même couleur !' L'évocation du pastis la pousse à nous parler de ses vacances, à St-Tropez, où elle faisait du camping et buvait du pastis. » (M.obs.6)

« C'est aussi sans aucun doute la rencontre avec l'autre qui permet non seulement de se redéfinir, de parler de soi, mais aussi de se réinventer à chaque fois, de faire revivre le souvenir, faire le don de soi, par le récit du passé ». (Delia, voix off)

L'évocation de cette jeunesse dont elle réalise qu'elle appartient au passé, la ramène par l'expression du désir, à se redéfinir dans l'ici et maintenant : *« Ce que j'aimerais encore faire une fois, c'est nager à la mer !... mais pas cette année, c'est fini maintenant ! »* (D.obs.6). Une conscience de sa propre finitude se fait jour dans son esprit, qu'elle partage autour de la table du « *Petit Café* » avec les autres tricoteuses : *« Si j'étais jeune encore jeune une fois, j'aimerais rester dans le planeur. »* (D.obs.6).

SYNTHESE

Le récit des pérégrinations qui ont conduit Mme Acryl à vivre en institution, relate le combat qu'elle a mené pour tenter d'échapper à ce qui équivalait à ses yeux à un bannissement. Le fait d'avoir été niée dans sa capacité d'action et de décision dans le temps de la procédure de transition, semble jouer sur sa difficulté à intérioriser la décision, comme en témoigne le sentiment de déracinement qui l'habite encore aujourd'hui.

Le fait que Mme Acryl ne se reconnaisse pas dans les membres de la « collectivité aléatoire » de l'EMS est un frein à de nouvelles rencontres au sein de l'établissement. Sa perception des autres résidents nous montre la difficulté qu'elle éprouve à vivre l'étrangeté de l'autre car, comme tout un chacun, elle appréhende de reconnaître l'autre qui est en elle. Elle cherche à se distinguer des autres « vieux » pour se protéger d'une assimilation stigmatisante. Afin de maintenir sa fiction personnelle, elle va privilégier les contacts à l'extérieur de la structure d'hébergement .

À travers sa relation au tricot, on découvre l'épopée émancipatrice de Mme Acryl, dont la vie a frayé un chemin hors des balises qui ont jalonné son enfance. L'abandon de la pratique du tricot peut être lue comme le signe d'une double rupture : celle avec son milieu d'origine, un monde rural et traditionnel, (dans lequel le tricot relaie aussi l'image d'une précarité sociale), et celle d'une féminité associée à la maternité. Si elle se réconcilie avec la maille soixante ans plus tard, c'est parce que le cadre de l'activité lui permet de réactiver le lien avec le monde extérieur et de réaffirmer son appartenance au groupe des « normaux ».

En cherchant à définir la relation qui lie Mme Acryl au quartier des Pâquis, nous avons été confrontés à la désorientation spatio-temporelle qui fustige ses repères. En outre, force est de constater qu'elle ne se définit pas comme une habitante des Pâquis. Pour Mme Acryl, l'idée qui prédomine est celle d'un retour en ville, dans un espace dont la modernité est caractérisée par la tension entre individualités et formes de sociabilités. (Simmel,1903, cité par Serre, 2013).

La ville est donc appréhendée par elle comme espace de liberté, par opposition à l'EMS qui est vécu comme espace de contraintes.

L'image de femme dynamique que Mme Acryl donne d'elle-même, traduit une volonté de se conformer à la figure d'une retraitée proactive, celle véhiculée par le jeunisme. Le mode

narratif par lequel Mme Acryl nous restitue sa fiction personnelle, s'effectue par un mouvement de balancier comparatif entre passé et présent. À travers le récit de ses souvenirs, elle nous livre le portrait d'une jeunesse active et nous révèle une trajectoire de vie qui s'inscrit dans l'historicité de son temps, la modernité.

Dans le cadre des rencontres-tricot, Mme Acryl se donne la liberté d'exprimer ses préoccupations face à la vieillesse. C'est dans les échanges conviviaux, « *au petit Café* », que sa propre finitude peut surgir à sa conscience, et que les craintes qui y sont rattachées sont verbalisées : tricoter ainsi le fil de ses souvenirs, va lui permettre de faire le deuil de sa jeunesse.

RETOUR SUR L'EXPERIENCE DE L'ENTRETIEN DE MME ACRYL

« *À l'air libre, le premier mot qui me vient à l'esprit est celui de 'souffrance'. Je ne m'attendais pas à voir autant de souffrance. Quentin partage mon avis. Je lui dis que j'aimerais inviter Mme Acryl au restaurant pour la remercier.* » (Impressions 13-Delia, p.100)

L'impression que Mme Acryl nous a laissé au sortir de l'entretien, n'avait certainement rien à voir avec celle que nous avions gardé en mémoire après nos deux premières rencontres-tricot: « *Je remarque que cette résidente est très ouverte et a une personnalité bien marquée. Il me semble qu'elle sera certainement partante pour effectuer un entretien.* » (M.obs.6). À l'évidence les deux contextes ont occasionné chacun un visage différent, le premier dévoilant l'image de la force (actorialité), le second celle de la vulnérabilité (agentité). Comme nous l'avons vu plus haut, les rôles instigués par l'entretien auront sans doute contribué à créer un surcroît de tension chez chacun des acteurs en présence. Ainsi, la souffrance perçue par la chercheuse est-elle à relativiser par l'attente projetée précédemment sur le caractère bien trempé de la résidente. De plus, le besoin de redevabilité exprimé plus haut vient corroborer l'idée d'un entretien vécu comme une expérience éprouvante par toutes les parties. « *Je la sens éprouvée par l'entretien, je lui tends un verre d'eau. Nous lui exprimons notre reconnaissance.* » (Impressions 13-Delia, p.100)

Dans le lot des représentations qui vont influencer le caractère de l'échange, il est encore à noter cette phrase prononcée par Mme Acryl peu avant la mise en route de l'enregistreur :

« *Quand nous lui évoquons le travail social et si elle sait ce que c'est, elle nous dit que si elle nous avait rencontrés avant, elle ne serait pas ici maintenant !* » (Impressions 13-Delia, p.99).

Cette façon de nous assigner le « bon rôle » agit comme une provocation : en charriant avec elle une considération déficitaire des autres intervenants de l'EMS, cette remarque nous invite à nous en distinguer, d'où le glissement des chercheurs vers une attitude que l'on peut qualifier de sympathique ou de compassionnelle.

Mme Soie

1. Eléments biographiques

Mme Soie est une femme âgée de septante-quatre ans. Elle est l'aînée d'une famille de quatre enfants, deux garçons et deux filles. Ses deux frères sont des personnes reconnues professionnellement et socialement. L'un est professeur de droit à l'université, l'autre, pilote d'avion. En ce qui concerne sa sœur et elle-même, nous n'aurons aucune information sur leur statut professionnel. On comprend que dans la famille ce sont les hommes qui se distinguent : son père était chirurgien-dentiste et son grand-père, PDG de Gaumont.

C'est avec une pointe de fierté qu'elle se dit mère de quatre enfants : une fille et trois garçons conçus en deux mariages différents. La fille aînée est docteure en pharmacie et vit à Lyon ; le deuxième fils travaille « *dans le pétrole* » et habite à Barcelone ; le troisième a une entreprise de toiture et vit à Genève, et le dernier est patron d'une fiduciaire. Mme Soie est aussi arrière grand-mère de deux petits garçons dont l'un vit avec ses parents à Genève.

Mme Soie est issue de la bourgeoisie parisienne, dont les photos exposées dans sa chambre racontent les modes d'existence. On y voit sa mère « *avec la voiture qu'elle a eu pour ses dix-huit ans et avec laquelle elle est partie toute seule aux États-Unis* », des photos de vacances « *ça c'était moi en patineuse à glace* », ou encore son dernier fils « *sur la Harley Davidson* ». Mme Soie ne manque pas d'argent et le train de vie mené par le passé semble encore avoir cours actuellement : « *Elle m'explique qu'elle se réjouit de Noël. Chaque année c'est un de ses fils qui organise le réveillon. Cette année ce sera à la montagne dans un chalet à Chamonix. Là d'où vient Roger Frison-Roche, auteur de 'Premier de cordée.'* » (Q.obs.10bis).

On devine pourtant que sa vie revêt aussi d'aspects plus éprouvés : « *En général j'me suffis à moi-même depuis toujours : j'ai élevé quatre enfants toute seule, j'ai travaillé à temps plein euh, donc je sais, ça paraît peut-être un peu prétentieux, mais j'me suffis à moi-même.* »

2. Circonstances de l'arrivée en EMS et durée du séjour

Mme Soie ne se souvient plus depuis combien de temps elle séjourne à l'EMS Notre-Dame : « *...faut chercher la date de quand j'ai commencé ici parce que moi j'm'en souviens pas...* ». Elle sait par contre qu'avant, elle était à la résidence « Hannah » à Anières, un lieu qu'elle a dû quitter parce que « *du jour au lendemain ils ont décidé d'fermer (...) ils ont foutu tout le monde dehors.* » Lorsque nous lui demandons comment s'est passé pour elle ce changement, elle nous donne une réponse factuelle : « *Ah ben moi c'est mes fils qui s'en sont occupés tout simplement et, euh, de toute façon que... les gens d'ici savaient que, qu'ils avaient viré tout l'monde, donc euh... i ont cherché à les, à les replacer.* » Une manière de présenter son placement avec détachement, sans s'inclure dans le groupe des personnes concernées. Quand aux circonstances qui ont motivé son entrée en EMS, Mme Soie ne nous en livre pas un mot. Une seule phrase suggère une tension dans le vécu de cette transition, alors qu'elle évoque un départ bousculé : « *..il fallait quand-même préparer le départ, on ne peut pas partir du jour au lendemain et encore que ça s'est pratiquement passé comme ça.* »

Un départ précipité pour une entrée peut-être prématurée dans une institution pour personnes âgées, une catégorie dont elle ne se sent toujours pas faire partie.

3. Rapport avec l'entourage

Mme Soie aime le contact social et c'est souvent elle qui initie la relation, comme nous le raconte Quentin dans ses observations :

« La dame se relève et se dirige vers moi. J'arrête de noter. Elle s'avance lentement et ne me quitte pas des yeux. Elle s'empare de la chaise qui se trouve en face de la mienne, de l'autre côté de la table. Elle s'assoit lentement perpendiculairement à moi. Elle me demande si je fais mes devoirs. » (Q.obs.10bis)

En amitié, c'est elle qui détient le pouvoir de décision : *« c'est plutôt la personne en question qui voudrait à tout prix que je sois son amie, mais moi mes amis jusqu'à présent c'est toujours moi qui les ai choisis, c'est pas les autres qui les choisissent pour moi. »* Il semble que son rapport aux autres soit essentiellement basé sur le besoin de se sentir désirée, sollicitée, admirée : *« ...quand il a su que j'étais là, il a demandé si de temps en temps je pourrais venir lui faire un petit coucou pour le distraire. »* Le contexte social de l'EMS devient pour elle une scène où elle peut se produire en public : *« 'Oh, elle est belle !' 'Vous êtes allée chez le...!' »* Ils remarquent tout. *'Oh vous avez changé de coiffure', 'oh vous avez ceci', 'vous avez cela !' (...)* *Moi ça m'a fait rire parce que c'est vrai, en plus, parce que j'suis comme ça depuis que j'ai quatre ans. »* Un paraître qu'elle cultive avec coquetterie et qui la distingue des autres en la projetant au-dessus de la mêlée.

Cette position dominante lui permet en outre d'accéder à des privilèges et de jouer sur les frontières entre convenance et intimité, comme l'illustre sa propension à nommer les membres du personnel par leur prénom. Elle va même jusqu'à donner un surnom à l'infirmier chef :

« Il n'y a qu'elle qui a le droit de l'appeler comme ça. Elle donne des surnoms à beaucoup de gens. Je lui demande pourquoi, elle me répond que ça permet d'engager une relation personnelle avec les gens, plus amicale. » (Q.obs.10bis).

Lorsque nous lui demandons si elle reçoit des visites, Mme Soie mentionne un de ses fils qui vient tous les samedis. Le lien affectif qui la lie à ses enfants est important pour Mme Soie et plusieurs actes témoignent de sa vitalité au sein de la famille :

« ...J'ai un de mes fils qui m'a fait livrer tous les vendredis un bouquet de fleurs.. », « ... je suis aussi arrière grand-mère de son petit gamin qui est chou comme tout, il rigole tout le temps sur toutes les photos et... », «... ils sont partis pour Hong Kong pour trois mois, et alors là bon ils m'ont dit : ' On t'verra un p'tit peu moins parce que Hong Kong c'est pas la porte à côté'. Et puis voilà, et puis sinon ils me téléphonent. »

Ainsi fleurs, photos ou conversations téléphoniques comblent l'absence physique de certains de ses enfants. Reçoit-elle des visites en-dehors du cercle familial ?

« Pas tellement non parce que c'est mon entourage proche quoi, pi..., moi les gens que j'connais bah c'est évident que je les vois quand ils viennent là mais... s'ils viennent c'est pour me voir moi... ».

4. Relation au quartier

Lorsque Quentin interroge Mme Soie sur son rapport avec le quartier, celle-ci répond *« qu'elle est parisienne et n'a jamais été réellement habitante des Pâquis. À ses yeux ce quartier n'est pas très bien fréquenté, il n'a pas l'allure d'un quartier chic et élégant. »* (Q.obs.11). Mme Soie ne s'exprime pas beaucoup sur sa vie à Genève. Elle évoque brièvement le quartier où elle habitait avec ses enfants, le village où elle séjournait avant de venir à la résidence, la rue huppée où vit son fils et le Jet d'eau qu'elle peut admirer depuis la fenêtre de sa chambre. Lorsque nous lui rappelons notre rencontre à La Maison de Quartier, et

que nous lui demandons son avis, elle rétorque presque sur la défensive : « *Ah mais... ah j'ai trouvé comment ? Comment ? Quoi... y avait rien de spécial à signaler.* »

C'est quand nous la questionnons autour de la mobilité, qu'elle dit aimer marcher et qu'elle mentionne son besoin de sortir quotidiennement, un rituel qui se réalise dans les alentours de la résidence : « *Je marche toute la journée, sauf lors des repas, dans toute la maison et hors de la maison. (...) Hier par exemple j'étais à Manor.* » (Q.obs.10bis) Au sein des Grands Magasins, elle donne libre cours à sa coquetterie : « *On y est allé en chaise roulante. Mais une fois là-bas, je me lève comme si de rien n'était et les gens voient rien du tout.* » (Q.obs.10bis)

5. Relation au tricot

La thématique du tricot suscite chez Mme Soie des réponses plutôt évasives, laconiques et qui contiennent pas mal de négations. Les onomatopées du genre « *bah, euh, pff,* » font écho au fait qu'elle n'en pense « *pas grand chose* », et qu'elle ne tricote que quand elle n'a rien à faire. Il apparaît donc très clairement que le tricot n'a pas beaucoup d'intérêt pour Mme Soie, dont la compréhension du projet LPSR se résume à cette explication approximative : « *En fait i vont faire, i vont habiller les po..., les... pylônes, les choses comme ça pour que ça fasse joli, euh, après.* » On comprend qu'elle ne se sent pas motivée par le projet LPSR, d'ailleurs la forme transitive de « *on est venu m'chercher parce qu'on a vu que j'savais l'faire* » en dit long sur sa relation à ce projet.

À d'autres moments du discours, elle rebondira plus positivement sur la thématique du tricot. Par deux fois elle y exprimera son admiration pour autrui :

« *Ah oui moi je tricote un peu, mais ce n'est rien à côté d'une résidente. Elle tricote à une vitesse, je vous dis pas !* » (Q.obs.10bis) ou encore : « *...moi ma mère elle tricotait comme (...) une reine, elle faisait, quand par exemple on avait une naissance quelque part et puis un cadeau à faire, ma mère elle faisait... un, une petite culotte, une petite brassière, deux petits chaussons...».*

Durant l'entretien, le tricot devient prétexte pour vanter les mérites d'autrui. Dans sa vie quotidienne à la résidence, il devient prétexte pour engager une relation, comme c'est le cas avec Mme Laine à laquelle elle demande de réaliser une écharpe pour son fils.

Si le rapport entre Mme Soie et le tricot paraît plutôt ténu, c'est pourtant par le biais de cette activité que vont s'illustrer, tour à tour, son adhésion ou sa négociation aux différentes propositions. Au début de l'entretien, alors que Quentin vient d'exposer la cadre de notre enquête, elle affirme solennellement « *je tricote* », comme si elle venait d'approuver un contrat. Une autre observation illustre cette capacité à entrer dans le jeu proposé : « *Mme Soie ne tricote pas, mais lorsque D. lui propose de faire un pompon, elle est d'accord d'essayer et de faire comme tout le monde autour de la table.* » (Q.obs.11). C'est donc pour continuer à faire vivre son personnage, que Mme Soie choisit de s'associer à l'activité tricot proposée par le service d'animation de l'EMS.

6. Univers sémantique

Madame Soie attache beaucoup d'importance au langage. On peut même affirmer que la rhétorique est ce par quoi elle affirme sa singularité : « *J'ai une manie, (...) c'est que je reprends toujours les gens quand ils font des fautes de français.* »

C'est autour de cette manie que va s'articuler son rapport aux autres : « *Écoutez Monsieur, vous êtes le directeur, franchement ça la fout mal ! (Rires...) Quand même, 'bonjour*

Messieurs, Dames !' Ah il m'dit : 'Il faut dire comment, alors ?' J'lui dis : 'Il faut dire bonjour Mesdames, bonjour Messieurs'. En cinq ans, pas une fois il l'a redit ».

Marque de convenance ou coquetterie, c'est avant tout l'affirmation de son pouvoir sur autrui qui se joue à travers ces remarques. Le langage est chez elle un véritable terrain de jeu. Elle n'hésite pas à user de calembours humoristiques pour provoquer son interlocuteur :

« Elle me fait découvrir le verbe supputer ; elle dit qu'il faut faire attention lorsqu'on le conjugue à la première personne du singulier pour ne pas confondre 'je suppute' avec 'je suis pute'. » (Q.obs.12)

Mme Soie ne tricote pas avec les aiguilles, elle tricote avec les mots. Sa façon de savourer, de défendre et de manier la langue est ce par quoi elle se distingue des autres : *« C'est marrant, parce que j'ai une foule de... d'expressions, de trucs que j'emploie et les gens me regardent toujours comme si j'étais une bête curieuse... ».*

L'utilisation répétée de superlatifs pour décrire les membres de sa famille signifie à l'interlocuteur la déférence qui est due à son égard. *« Ma mère n'était pas une intellectuelle, c'était une érudite. » (D.obs.11) « Et comme j'ai des enfants qui sont pas gentils, ils sont au-delà du gentil... »* Cette façon de dire va jusqu'à éluder le tragique de la mort de son frère, lorsqu'elle relate le point de vue du médecin autour des chances de survie du moribond :

«... Votre frère il est tellement brillantissime qu'il se serait tout de suite aperçu qu'il allait devenir un légume ». Une habile pirouette qui détourne l'attention d'un contenu lugubre au profit de l'encensement de sa famille.

« Mme Soie nous emmène de ses récits galopants dans les 'palaces Russes aux salles à manger immenses' où s'échangent des cadeaux 'en or', loin de la réalité du fumoir glacé où se déroule l'entretien. » (Impressions 14-Delia, p.103). Elle choisit de nous présenter la vie à l'EMS comme un séjour à l'hôtel : *« (...) de temps en temps il nous fait ce que j'ai nommé un petit-déjeuner royal et j'étais très fière parce qu'il a gardé le titre. (...) Y a des croissants, y a des petits pains, y a du chocolat, y a du pain tessinois, (...) si on veut il y a un œuf avec du bacon. »* Elle interpelle souverainement la serveuse lorsque nous traversons la cafétéria : *« Rosa, vous voulez m'apporter un cappuccino ? » (Impressions 14-Delia, p.103)* Elle joue la complicité avec la serveuse africaine : *« Lucille elle adore parler anglais avec moi parce que moi j'parle anglais couramment et alors, quelque fois (rires...), on discute en anglais, pour me dire euh 'vous voulez encore une tartine ?' ou n'importe quoi et moi j'me marre et elle aussi. »*

Tous ces éléments lui confèrent un personnage de reine en terre conquise, dont le jeu n'échappe à personne, ni même à la protagoniste qui nous confie en riant : *« Le trois-quart des gens m'appellent la diva. »* Née d'une mère dont le sourire rappelle celui de Greta Garbo, petite fille du PDG de Gaumont, la magie du cinéma semble s'immiscer jusque dans les plis intimes de l'identité de Mme Soie, jetant le trouble sur sa propre perception d'elle-même : *« Ça fait partie de mon personnage, enfin je ne suis pas un personnage, c'est ma nature, c'est plus juste »*, et faisant de sa personnalité un lieu de rencontre ambigu entre fiction et réalité.

« Rempart contre l'ennui, stratégie contre l'avilissement, bouclier contre la décrépitude, fer de lance contre l'isolement affectif, il semble que Mme Soie se sert de son talent pour sauvegarder sa dignité. » (Delia, voix off).

SYNTHESE

Mme Soie s'inscrit dans le prolongement d'une lignée de la bourgeoisie parisienne. De son milieu social elle a gardé la déférence, la distinction et une attitude de souveraineté. Une autre facette de sa personnalité nous est livrée par le témoignage de Mme Laine, elle révèle une femme émancipée, laborieuse et courageuse :

« Vous savez c'est une femme, elle a eu quatre enfants, de pères différents... Bon. Ben elle a travaillé cette femme ! Mais les enfants ils sont comme ça avec la mère ! Gentils comme tout, toujours reconnaissants. Ils savent la situation, ce qu'elle a eu et tout ! Pis elle, c'est mal fait parce qu'elle a du mérite... ».

Pour Mme Soie, le lien de filiation constitue une source affective primordiale : *« (...) ma vie se résume à mes enfants avant tout, évidemment... »*. L'expression de ce lien est fragilisée par l'éloignement géographique de certains de ses enfants. Cette absence est compensée au sein de la famille par des dons et des rituels qui viennent réaffirmer leur affection mutuelle périodiquement.

Par une lecture approfondie, nous relevons une préoccupation qui teinte en filigrane son discours : le soucis de prolonger une place sociale conquise à travers sa descendance. En effet, à plusieurs reprises la résidente mentionne ses enfants qui, au gré de leurs efforts sont parvenus à une bonne position : *« Ils travaillent bien en classe et moi je suis quand-même très fière de ma fille qui est quand-même docteur (...) en pharmacie. »* Cette hypothèse se vérifie un peu plus tard lorsqu'elle rechérit, parlant de son fils : *« Il est sur Genève et puis il est placé exactement, vous voyez là, la rue des Grangettes ? (...) là où il y a la clinique des Grangettes ... qui est très cotée ici. »*

En ce qui concerne les circonstances de son entrée en EMS, Mme Soie reste plutôt silencieuse. Omerta ou trouble de la mémoire, elle ne s'étend pas sur le sujet. En aucun cas elle nous confie ne pas avoir été intégrée à la décision concernant l'entrée en institution, contrairement aux deux autres résidentes interviewées. Elle mentionne seulement avoir délégué à ses enfants les procédures administratives du placement.

Dans ses relations au sein de l'institution, Mme Soie s'arrange pour garder la maîtrise des ficelles, ce qui peut générer un sentiment d'inégalité chez l'Autre, alors qu'il est obligé de s'ajuster à sa volonté. Les familiarités qu'elle s'octroie avec le personnel atténuent les distances instituées par le rôle professionnel et instaurent une proximité affectueuse dans les interactions quotidiennes.

La maîtrise de la langue est le talent par lequel Mme Soie exprime son humour, cultive sa fiction personnelle, transmet sa position sociale, manifeste son érudition, et joue de sa position dominante dans le rapport à autrui. Son extravagance lui confère l'allure d'un personnage théâtral, dont elle use pour se distinguer de ses compagnons d'infortune et accéder à certains privilèges de la part du personnel de l'institution.

En personne qui apprécie la sociabilité, Mme Soie use du cadre des activités « tricot » pour vivre des moments d'échange conviviaux, tout en s'accordant une grande marge de manœuvre quant au choix de son implication.

Sortir dans le quartier comporte pour elle un enjeu non négligeable, celui de s'exposer au regard d'autrui. La rue étant le lieu de la confrontation avec la société, l'on peut se demander si la réserve exprimée quant aux sorties-tricot, n'est pas aussi due à la crainte de se sentir stigmatisée.

RETOUR SUR L' EXPERIENCE DE L'ENTRETIEN DE MME SOIE

On peut distinguer trois séquences dans le déroulement de cet entretien :

Acte I : Temps qui précède l'entretien et qui est dévolu à la recherche de Mme Soie, une sorte de jeu de piste dans les différents lieux qu'elle a l'habitude de fréquenter. Cette « course » (Delia) / « balade » (Quentin) se termine chez l'esthéticienne, où Mme Soie est en train de se relaxer.

Acte II : Temps de l'entretien formel qui va se réaliser, selon la demande de la résidente, dans le fumoir. Une bonne idée selon Quentin qui apprécie la qualité informelle du lieu : « *Lorsqu'on y vient on est fumeur, avant d'être aide-soignant, résident, directeur ou visiteur.* » (Impressions 14-Quentin, p.102)

Acte III : Visite de la chambre qui comportera surtout des commentaires sur les nombreuses photos de famille qui ornent les murs, et l'évocation de ses relations avec le personnel soignant.

Le premier temps nous a mis dans une situation d'expectative et nous a offert une image quelque peu inhabituelle de la résidente que nous avons retranscrit chacun à notre façon :

« *Je reconnais Mme Soie alitée le visage tout détendu.* » (Impressions 14-Quentin, p.102).

« *J'aperçois une forme allongée sur une sorte de chaise de barbier, un linge de bain tiré jusqu'en dessous du menton. La peau du visage brille dans la pénombre. On dirait un masque de cire que le temps aurait figé là.* » (Impressions 14-Delia, p.104) Ces deux descriptions font allusion à la mort, l'une par l'utilisation du terme « alité », la deuxième par l'idée d'un « temps figé ».

Le deuxième temps va être imprégné par les désagréments liés au fumoir, décrit par Delia comme « *un espace bâché* » où il « *fait un froid de canard* ». (Impressions 14- Delia, p.103) Tous deux nous relatons notre crainte, quand à la qualité de l'enregistrement dans un environnement parasité par le claquement des portes et le va-et-vient des fumeurs. Une fois de plus, la résidente fait jouer son pouvoir, en nous mettant dans une situation qui comporte le risque de compromettre la récolte d'informations.

Dans les impressions du troisième temps, on notera la vigilance de Quentin, qui remarque que les compagnons de Mme Soie sont curieusement absents des photos :

« *Elle nous parle de ceux et celles qu'elle tient dans son cœur et les autres avec lesquels elle a plus de peine. Les compagnons de Mme Soie manquent à l'appel, aucun ne figure en photo.* » (Impressions 14-Quentin, p.102)

Une vigilance qui contraste avec la fatigue de Delia :

« *Heureusement Quentin à l'air de suivre, il remet les noms des petits-enfants, des fils des frères...* » (Impressions 14-Delia, p.103).

Alors que Quentin cite « *la vue magnifique sur le jet d'eau* » (Impressions 14-Quentin, p.102) que lui montre Mme Soie, Delia note qu'« *un vase contenant une eau squameuse héberge quelques reliques desséchées de bouquet* ». (Impressions 14-Delia, p.103)

Il semble qu'à chacun de nous une facette différente de Mme Soie aie été donnée à lire.

« *L'identité est comme un diamant aux multiples facettes dont chacune en donne une vision particulière, elle ne se révèle dans aucune, elle figure ce miroitement. Elle est une histoire que l'individu ne cesse de se raconter à lui-même et aux autres en remaniant parfois les versions, elle n'est jamais figée, toujours relationnelle et en mouvement. Elle échappe continuellement.* » (Le Breton, 2015, p.184)

L'île du Grand Âge

« L'adjectif 'isolé' vient de l'italien *isolato* (XVI^e siècle) signifiant 'séparé comme une île (*isola*)'. »

(Le nouveau Petit Robert, 1993)

Introduction

Le défrichage des données de terrain, amorcé par *les trois anamnèses du monde sensible*, a mis en lumière des confluences dans l'expérience vécue des personnes interviewées. Celles-ci ont fait surgir des équivoques qui requièrent, selon la conduite éthique adoptée, un approfondissement. Ainsi le terrain devient producteur d'indices à partir desquelles un nouveau pan d'analyse pourra être soulevé, une nouvelle mise à jour s'exposer. C'est à partir d'éléments significatifs révélés par les « capsules biographiques », que nous allons construire notre analyse. Dans le lot des points de convergence qui auraient pu nous servir de balises, nous en avons extrait trois que nous souhaitons examiner ici :

- Les appréhensions contagieuses : peur de la mort, peur des dégénérescence physiques et mentales, ainsi que sentiment de dégoût envers celui qui incarne ces déficiences
- Une revendication commune : être reconnu dans sa différence par rapport aux autres
- L'entrée en maison de retraite comme point de rupture.

Pour être soumises à analyse, ces trois pistes nécessitent un étayage théorique. Dans le texte qui suit, et qui constitue le noyau théorique de notre rapport, nous cherchons à soulever la voile des tabous liés à la vieillesse, à identifier les constructions sociales qui lui sont rattachées et à voir comment celle-ci se vit.

L'île du Grand Âge se propose d'abord de sonder le rapport aux êtres mourants dans notre société. Sur les pas de Norbert Elias, nous nous attèlerons à démystifier la mort, en tâchant à voir comment « cette exclusion silencieuse » s'est peu à peu généralisée dans nos sociétés développées. » (Elias, 2012, p.12) Ensuite, il s'agira d'examiner la relation aux êtres vieillissants. À travers l'analyse livrée par l'anthropologue Jacqueline Trincas et le sociologue Vincent Caradec, seront évoqués quelques-uns des mythes qui ont fondé l'imaginaire de la vieillesse dans la pensée occidentale et les représentations qui leurs sont associées. Dans un troisième temps, l'expérience du vieillissement comme processus identitaire et relationnel, sera traitée en nous référant à David Le Breton et Catherine Simard. Enfin, la délicate question du vacillement identitaire caractéristique de l'entrée en maison de retraite sera appréhendée avec la sociologue Isabelle Mallon.

Cette incursion dans la matière théorique suit une logique : partir d'une vision globale (macro-sociétale) pour ensuite progressivement se rapprocher de l'individu jusque dans les plis secrets de l'intime. Cette option se fonde sur l'idée défendue par Elias, qu'il existe une corrélation entre « les particularités des sociétés contemporaines et les structures de personnalités correspondantes ». (Elias, 2012, p.63).

Vieillir et mourir

Part. I : Du rapport aux êtres mourants dans nos sociétés

Pudeur

La réserve qui émane de la métaphore du titre, outre l'effet esthétique peut-être recherché, indique la pudeur qui nous anime lorsqu'on s'empare du sujet de la vieillesse. Alors que chacun sait que le temps qui s'égrène rapproche inéluctablement à la mort, personne ne souhaite rappeler à sa conscience l'idée de sa propre finitude. La repousser en la masquant ou en la refoulant est, selon Elias, une tendance très forte des sociétés développées. (Elias, 2012, p.11)

Pour l'auteur, le « départ » des êtres vivants commence bien avant la conclusion définitive de la vie. Le vieillissement, qu'il dépeint comme une altérabilité de l'être, signale déjà, selon lui, le fait de mourir : « Beaucoup d'hommes meurent peu à peu, ils deviennent fragiles, ils vieillissent. » (Elias, 2012, p.12) Indices du déclin, les fragilités dessinent les balises d'une frontière qui s'érige entre les êtres vieillissants et les autres, excluant ainsi les premiers de la communauté des vivants. Cet « isolement prématuré des mourants », sans qu'il soit particulièrement voulu, est pourtant courant dans les sociétés développées; il en est même, selon la perspective du sociologue, une marque de faiblesse. (Elias, 2012, p.12)

Résistances

Bien que le champ de l'identification aux autres soit plus large aujourd'hui qu'autrefois, s'identifier aux personnes vieillissantes ou mourantes reste, pour la plupart de nos contemporains, malaisé. Les transformations qui pénètrent le corps, la psyché et le comportement de l'être vieillissant sont souvent perçues comme un écart par rapport à la norme sociale. De plus, il paraît difficile de ressentir avec empathie les expériences de vieillissement avant de les avoir éprouvées soi-même. Consciemment ou non, les personnes des autres groupes d'âge résistent tant qu'elles peuvent à l'idée de leur propre finitude ; et c'est là, selon Elias, un trait commun plus prononcé dans les sociétés développées que dans celles qui le sont moins.

Refolement

L'accroissement sécuritaire dont bénéficient les sociétés développées, a impacté sur la qualité de vie des individus de ces sociétés : l'existence y est devenue plus prévisible et plus longue. Une protection accrue contre les risques menaçant l'existence des hommes a repoussé la mort hors de leur quotidien. De familière qu'elle a été, elle nous apparaît aujourd'hui étrangère, condamnée à une relégation silencieuse, cernée de tabou, à tel point que certains parlent d'un « refolement de la mort ».

Sur le plan social, le concept de refolement décrit par Elias fait référence à ce qu'il nomme « la poussée de civilisation », un processus d'intériorisation des règles sociales et de conscience morale délimitant de manière « plus large, plus uniforme, et plus nuancée qu'auparavant » les aspects élémentaires, *-animaux-*, de la vie humaine. Entraînant des dangers pour la vie en collectivité comme pour l'individu lui-même, ceux-ci peuvent être investis selon les situations, « de sentiments de honte, de répulsion ou de gêne », et sont ainsi écartés de la vie publique. (Elias, 2012, p.23) Pour le sociologue, le changement de comportement face aux mourants s'inscrit à long terme dans cette même logique.

Dilemme

Autrefois la mort était une affaire publique connue de tous : « Tout le monde, même les enfants, savait à quoi cela ressemblait ; et comme tout le monde le savait, on en parlait aussi avec une relative liberté, en société comme dans la poésie. » (Elias, 2012, p.37) Aujourd'hui, elle est reléguée derrière les coulisses : silencieuse, murée dans un laconisme ambiant ; invisible, hygiéniquement éclipsée. Pour Elias, cette relégation de la mort hors de la vie sociale est étroitement liée à la gêne éprouvée en présence d'un moribond. Dans notre phase de civilisation, cette retenue dans l'expression de la sympathie à l'égard d'un autrui en crise, apparaît dans un bon nombre de circonstances qui exigent à la fois une implication émotionnelle et le contrôle de soi.

L'homme contemporain, observe le sociologue, est peu enclin à utiliser les formules d'usage traditionnelles qui à ses oreilles sonnent faux et creux. Cet écart s'explique par une « poussée de déformalisation » ayant conduit au fait que la plupart des schémas de comportements et rituels anciens suscitent en nous des sentiments de gêne et de suspicion. (Elias, 2012, p.41) Il revient alors à l'individu d'inventer des mots et des gestes nouveaux pour ces circonstances. Pris dans un mode de coexistence qui exige une réserve automatique de retenue dans l'expression d'émotions spontanées, celui-ci ne parvient plus à libérer sa parole. Mots étouffés, gestes suspendus, cette pudeur face à celui qui va mourir est un des facteurs qui contribue à l'isolement des mourants. « Ainsi seules les routines institutionnalisées des hôpitaux donnent une forme sociale à la situation de l'agonie ». (Elias, 2012, p.42-43)

À l'austérité affective des pratiques médicales vient s'ajouter l'aridité de rites profanes dénués de sens et les tabous interdisant l'expression de sentiments violents. On empêche donc que la mort soit appréhendée comme un problème humain et social que les êtres doivent résoudre dans leur relations avec les autres ; cette omission fait du traitement de l'agonie « une tache blanche sur la carte géographique de la société ». (Elias, 2012, p.43)

Par comparaison aux sociétés moins développées, l'isolement émotionnel qui caractérise la façon de mourir dans les sociétés industrielles et technologiques contemporaines, en est un des aspects principaux.

Catégorie de sens

Dans les sociétés développées auxquelles nous appartenons, l'image de soi est prédominante. Les individus de ces sociétés se perçoivent comme des sujets isolés, indépendants les uns des autres. Un « homo clausus », dont le monde intérieur semble séparé du monde extérieur, celui de tous les autres hommes. (Elias, 2012, p.71) Cette « dichotomie illusoire » s'est peu à peu imposée à l'esprit humain, légitimée par la tradition philosophique dominante, qui pose comme sujet du sens un « moi » hermétiquement clos. Cette vision quasi solipsiste, comporte un implicite selon lequel la vie humaine aurait nécessairement un sens pour soi, peut-être même un sens assigné préalablement. Lorsque la quête du sens débouche sur un non-lieu, c'est l'absurdité de l'existence humaine qui est déplorée. En redéfinissant la notion de « sens » d'un point de vue sociologique, Elias nous livre une compréhension qui permet d'échapper à cette vision fermée. Pour lui le concept de sens ne peut être appréhendé en rapport à un « moi universel » ou à un homme isolé, car il est une catégorie d'ordre social : ce qui constitue ce que nous nommons « sens » est une multiplicité d'hommes, interdépendants, vivant en groupe et qui communiquent entre eux. « C'est dans leur relations réciproques que les signaux qu'ils échangent (...) prennent un sens, et avant tout un sens collectif. » (Elias, 2012, p.73) Le sens de paroles échangées et le sens - plus intime et profond - que l'on donne à sa vie, ont en commun d'être indissociables du sens que leur associent d'autres personnes. Si l'on élargit la dimension temporelle de ce lien d'interdépendance en incluant ceux à venir, alors le sens des actions des hommes s'inscrit dans une chaîne de générations et par ce fait, dépend de la continuation de la société humaine au fil du temps.

Dans le monde actuel, les hommes et les femmes ne se voient que rarement comme les messagers qui à la fin remettent à d'autre le flambeau qu'ils ont eux-mêmes porté plus en avant. Ils échappent ainsi à ce que Marc Augé nomme « une conscience partagée du lien » (Augé, 2003, p.102), cette conscience qui rappelle aux hommes leur dépendance réciproque fondamentale.

Aujourd'hui, nous dit Elias, l'homme a de lui-même une vision erronée, celle d'un être totalement indépendant des autres. Cette exacerbation de l'autonomie individuelle crée une image dans laquelle se reflètent des sentiments de solitude et d'isolement émotionnel tout-à-fait caractéristiques de la structure spécifique de la personnalité des individus des sociétés développées. Et le sociologue de nous rappeler que ces tendances à l'isolement existent dans la structure de la personnalité du mourant lui-même.

Part. II : Du rapport aux êtres vieillissants dans nos sociétés

Aux sources de la mythologie du grand âge

Plusieurs mythes ont édifié les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale, et continuent à irriguer encore aujourd'hui nos perceptions du grand-âge. Puisés dans les textes bibliques, les récits mythologiques ou dans les grands courants de pensée philosophiques, ils sont également façonnés par les valeurs et les idéaux du contexte social qui les a produits. En nous référant à Jacqueline Trincaz nous allons mettre en évidence quelques uns de ces mythes qui sont à l'origine de nos représentations contemporaines.

Le premier point symboliquement rattaché à la vieillesse exposé par l'auteure, est le désir de longévité. La Genèse nous présente la première figure hébraïque des patriarches détenteurs d'une espérance de vie stupéfiante, plus de neuf-cents ans, qui serait le fruit de la volonté de Dieu. Rappelons-nous qu'à l'origine, les hommes et les femmes étaient immortels, mais par l'incident du péché originel l'immortalité leur fut retirée. Ils furent alors touchés d'une malédiction qui diminua peu à peu leur longévité. On retrouve d'ailleurs cette même idée de malédiction dans l'histoire de Pandore, qui pour punir une humanité trop orgueilleuse, « vient semer les maladies cruelles que la vieillesse apporte aux hommes ». (Trincaz, 1998, p.171)

Un autre mythe, celui du rajeunissement, se fonde sur la fontaine de jouvence, « le lac où l'on se plonge pour retrouver dans l'instant sa jeunesse ». (Trincaz, 1998, p.171) Cette cure miraculeuse, aurait le pouvoir d'effacer les marques du temps, d'occulter la progression implacable du vieillissement et de plonger l'être ayant retrouvé son « visage de référence » dans un présent immuable. (Le Breton, 1992, cité par Trincaz, 1998, p.171) Ce mythe a d'ailleurs fortement imprégné notre représentation qui amène à considérer le vieillissement comme « un phénomène contre lequel il faut lutter plutôt que comme une réalité qu'il est nécessaire de penser afin de mieux vivre. » (Caradec, 2007, p.3)

Cette lutte qui s'évertue à neutraliser le processus de vieillissement est symptomatique de l'homme occidental tentant de résister à la fatalité du temps. Bien qu'au IV^e siècle déjà, Hippocrate ait tenté d'amener une conception naturelle et irrévocable du processus de vieillissement, la médecine et ses détenteurs ont persisté dans leur bataille contre les dégénérescences du grand âge. Au moyen-âge « inoculer, transfuser le sang d'hommes jeunes et vigoureux, ou au contraire pratiquer des saignées pour évacuer le mauvais sang, tout va être envisagé » pour inverser le cours de la nature. (Trincaz, 1998, p.173) Au XIX^e siècle, la science se tournant vers les pathologies de la vieillesse, fera du vieillard son nouvel objet d'étude et l'on verra apparaître nombre de traités sur l'art de conserver la santé. Le défi au temps posé par l'homme occidental aura ainsi renforcé une science qui cherche à combler les déficits.

Histoires d'ambivalences

Les mots, les images et autres symboles employés pour parler de la vieillesse sont ambivalents. Ils varient en fonction de la manière dont les transformations du corps sont perçues et des défauts et des qualités qu'on a pu attribuer à la sénescence au cours de l'histoire.

L'Antiquité, la Renaissance et notre époque contemporaine ont vu se succéder des sociétés prônant le culte de la beauté physique. La littérature, au cours de ces trois époques, nous rapporte un vocabulaire teinté de crainte, de rejet et de dégoût pour qualifier l'ultime étape de vie. Dans ces trois périodes historiques, les sociétés idéalisent la beauté physique. Elle est l'apanage de la jeunesse et la vieillesse y est donc perçue comme une malédiction.

Dans des périodes de plus grande spiritualité alors que la beauté ne se résume pas à l'apparence physique, le corps vieux ne fait pas l'objet de dégoût. Au Moyen Âge par exemple, le vieillard représente un double symbole d'opposition entre la sagesse divine et le péché originel humain. « Le vieillard pourra symboliser le bien ou le mal, la vertu ou le vice, le sage ou le fou, Dieu ou Diable (...) ». (Trincaz, 1998, p.177) À cette époque, c'est la dimension morale qui est au premier plan de l'idéal esthétique.

Il résulte de toutes ces ambivalences une difficulté que nous rencontrons aujourd'hui encore, celle de délester la vieillesse de ses clichés.

Devoirs et rôles des anciens

Un certain paradoxe demeure lorsque l'on met en rapport les rôles et les devoirs que les anciens ont cumulés au cours des siècles. D'un côté, il leur est demandé de se concentrer sur des devoirs (méditer, prier, voyager, philosopher, se retirer), qui les marginalisent en les isolant des autres générations ; d'un autre côté, un rôle capital leur est délivré dans les domaines politique, moral et éducatif, où ils sont vus comme les détenteurs de la sagesse, de l'expérience et du savoir. De cette ambiguïté naît l'ambivalence des sentiments que les autres générations portent à leur égard. De la figure du fou et du mendiant à celle du sage et du philosophe, ils peuvent déclencher les passions allant du dégoût jusqu'à la haine, tout en provoquant parallèlement l'admiration et le respect.

Dans notre société contemporaine, alors que le « vieux » est soumis à l'injonction du jeunisme, un devoir prime sur les autres, celui de « conserver un maximum les attributs de la jeunesse, à savoir la beauté, la santé, la forme physique, (...) de ne pas manifester trop de déchéance physique, de ne pas être trop visible dans le paysage social ». (Trincaz, 1998, p.189) Les aînés ne sont admirés que lorsque leur parcours témoigne d'un accomplissement reconnu socialement et qui reflète un dynamisme conforme à la fougue de la jeunesse. Les personnes âgées demeurent toutefois respectées aux travers des événements qu'elles ont vécus et de l'expérience qu'elles détiennent.

Représentations contemporaines

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, l'imaginaire de la vieillesse dans la pensée occidentale s'est bipolarisé. (Caradec, 2012, p.29) D'une part, « une vieillesse en santé » où les êtres vieillissants devaient s'économiser en refrenant leurs pulsions, ce qui leur prodiguait une réputation de sagesse ; d'autre part, « une vieillesse invalide » qui s'arrêtait sur les décrépitudes du corps et l'avènement fatal de la mort. Dès lors, les affabulations contemporaines qui entourent la vieillesse se sont structurées autour de deux figures : d'un côté, l'archétype du *retraité actif*, qui investit son énergie dans les services qu'il rend à ses proches et l'ensemble de la société (le bénévolat et l'attention portée aux petits-enfants en sont deux bons exemples) ; de l'autre, la *personne âgée dépendante*, seule, incapable de se mouvoir, qui est assise sur sa chaise roulante du soir au matin dans l'attente de l'heure

fatidique de sa mort. Ces représentations ont déteint sur notre manière d'appréhender la vieillesse en deux cycles : celui du troisième âge, représenté de nos jours par la catégorie des seniors ; et celui du quatrième âge, qui rassemble les personnes dites « dépendantes ». Il s'est alors créé deux représentations de la vieillesse, l'une pessimiste qui véhicule l'idée du déclin, l'autre optimiste qui valorise le projet du « bien vieillir ».

Dans nos sociétés occidentales, le champ biomédical a fortement influencé la perception déficitaire de la vieillesse, à travers le processus physiologique qui engendre la longue dégradation des fonctions vitales. Ce point de vue est au fondement de l'« âgisme » un concept qui, par analogie avec celui du racisme, désigne les discriminations et les stéréotypes négatifs que subit une personne en fonction de son âge. Cette déviance est fréquente dans les sociétés qui conçoivent l'existence comme un séquençage de la vie en plusieurs étapes : l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte et la vieillesse. Les trois premières sont perçues comme une phase ascendante jusqu'au premiers signes de la vieillesse, qui entraîne l'individu dans une phase descendante, jusqu'à sa mort.

Le point de vue du *bien vieillir*, quant à lui, affirme qu'il est possible de réussir son processus de vieillissement. Il consiste à prévenir la phase du déclin et de la dépendance en préconisant des activités physiques, des dépistages de maladies et une alimentation saine et équilibrée, mais aussi à maintenir un niveau élevé d'engagement du rôle citoyen à travers l'investissement dans le champ associatif, par exemple.

Part. III : Du rapport à son propre être vieillissant

En vieillissant, l'individu se sent comme dépossédé des qualités qui l'enchaînaient à son identité et consolidaient son rapport au monde. De son rôle au sein de la communauté, son statut social ou son allure, il ne subsiste plus que peau de chagrin. « Et avec l'avance en âge, il ne reste que bien peu de temps pour réaliser les rêves ; il n'en reste même plus. Ces pertes successives laissent l'individu nu. » (Simard, 1980, p. 24-25)

À la dégradation de l'image de soi et au rétrécissement du champ d'action et des rêves viennent s'ajouter les disparitions, brutales ou lentes, des « autrui significatifs », engloutissant un à un les repères qui assuraient la continuité du sentiment de soi : « (...) chaque disparition entraîne avec elle un pan de l'histoire personnelle, la trame de la relation diminue, la personne n'ayant pas toujours le goût d'en instaurer d'autres ou de se battre pour maintenir son personnage. » (Le Breton, 2015, p.137)

La marque de non-retour qui imprègne ces différentes pertes annihile tout espoir de lendemains *comme avant*. Le vieillissement ne se conçoit pas comme une « transition vers un nouvel équilibre », mais comme une succession de réaménagements au fil des pertes (Caradec, 2001, p.99), une forme d'adaptation qui s'impose à coups de renoncements et de deuils. David le Breton parle d'un « remaniement de soi et du rapport au monde », un dessein dont on ne peut mesurer l'envergure qu'à l'aune des crises qui jalonnent l'existence humaine. (Le Breton, 2015, p.135)

Expériences du vieillissement

Selon Caradec, il convient de distinguer deux formes d'expériences de vieillissement : « devenir vieux sans être vieux » et « être vieux ». Dans la première forme, le décalage entre vision intérieure et extérieure est manifeste. Elle met en exergue le rôle du regard des autres dans la naissance du sentiment de « devenir vieux ». (Caradec, 2001, p.100) Cette observation rejoint la réflexion de Simone de Beauvoir qui situe l'expérience du vieillir dans « un rapport

dialectique entre mon être pour autrui, tel qu'il se définit objectivement, et la conscience que je prends de moi-même à travers lui. » (1970, citée par Caradec, 2001, p.101)

Une autre caractéristique de cette première forme d'expérience est le souci de ceux qui s'y trouvent de se distinguer des autres « vieux » : par des stratégies discursives (on se dit actif, mobile et ne se laissant pas aller intellectuellement), ou par stratégies d'évitement (on refuse de participer à des activités ne réunissant que des personnes âgées ou de se faire accompagner). Cette première forme d'expérience est aussi désignée comme un « vieillir par accumulation d'âge » selon la formule empruntée à Serge Clément. (1997, cité par Caradec, 2001, p.101)

La deuxième forme d'expérience, « l'être vieux », se rapporte à deux autres manières de vieillir, celle dite « par vieillesse » et qui fait état d'un changement qualitatif dans l'être, et celle dite « par dépendance » et qui renvoie à la maladie ou au handicap. (Caradec, 2001, p.102) Quant à la transition entre un « devenir vieux » et un « être vieux », des enquêtes montrent qu'elle est considérée comme une exclusion de la vie normale. Lalive d'Epinay a relevé trois types d'exclusions en rapport avec l'univers culturel du groupe d'appartenance sociale :

- Exclusion de la grande liturgie cosmique pour les membres de la paysannerie sacrée, se retrouvant dans l'impossibilité de continuer le travail antérieur.
- Exclusion du monde professionnel ou de ses substituts pour les ouvriers et cadres d'une société industrielle valorisant les compétences.
- Exclusion de la quête des plaisirs pour les classes moyennes et supérieures reposant sur une éthique de l'épanouissement personnel.

Cette étude montre que dans chacune de ces sociétés la vieillesse est définie par l'exclusion du projet de vie prévu par cette société pour ses membres. (Lalive d'Epinay, cité par Caradec, 2001, p.102) Elle relève en outre l'importance de la dimension symbolique et culturelle du groupe qui, comme le signale Catherine Simard, constitue l'intermédiaire par lequel l'identité du moi s'exprime : « La culture de la famille, du groupe, du pays est un puits de valeurs sur lesquelles l'individu va modeler ses actes tandis qu'elles lui serviront d'étalon-miroir. » (Simard, 1980, p.23)

Processus relationnel

La sociologie lorsqu'elle s'empare de l'identité, s'efforce d'articuler les deux transactions par lesquelles l'identité se transforme :

- Transaction biographique ou négociation avec soi-même : ce que l'on est par rapport à ce que l'on a été et ce que l'on pense devenir.
- Transaction relationnelle : réaction de l'image de soi renvoyée par autrui.

Une enquête sur la façon dont est vécu l'âgisme, a permis d'observer comment le vieillissement advient au cours des interactions quotidiennes. Différentes remarques sont relatées : celles qui font référence à la lenteur ou à la prudence, ou qui remettent en doute la capacité d'action. À ceci s'ajoute des attitudes, telles que la condescendance ou la protection ou encore le sentiment d'être tenu à l'œil par les proches guettant le signe du lâcher prise. Ces interactions, aussi brèves soient-elles, auront des répercussions sur la définition de soi, puisqu'elles renvoient à l'individu une nouvelle image de soi.

Selon Caradec, l'âgisme interactif a des conséquences indirectes en ce qu'il conduit les personnes qui y sont confrontées à adopter de nouvelles stratégies comportementales, tels que l'évitement des contacts sociaux, ou en se conformant au modèle socialement valorisé de la personne « active ». À cela s'ajoutent les interactions avec les objets qui vont assigner une identité d'âge ou de handicap : rollator, cannes, chaises roulantes... Conçus pour les individus valides, certains dispositifs constituent une discrimination à l'encontre des personnes

affaiblies. Toutes ces interactions auront une répercussion sur la définition de soi. Les difficultés éprouvées lors des interactions avec les gens ou les choses, expliquent pour une grande part le repli sur l'espace domestique, puisque la présence dans l'espace public est dès lors source d'anxiété et d'anxiété.

Autre impact sur la définition de soi, les transitions qui marquent les grandes étapes de l'avancée en âge (retraite, veuvage, entrée en EMS). Dans la visée fonctionnaliste, chacune de ces transitions marque la perte d'un certain rôle social, à laquelle il faudra s'ajuster ou accepter le retrait inéluctable. Dans la perspective interactionniste, les moments de transition provoquent un triple changement perturbateur pour l'identité : la renégociation d'une définition de soi, la mutation de l'environnement relationnel et la déstructuration des routines. Par la perte de repères qu'elle induit, cette triple mutation accentue le risque d'un sentiment de « dépossession de soi », une crise identitaire.

Part. IV : Du rapport à l'institution

Entrée en maison de retraite

Les personnes qui en font l'expérience évoquent l'entrée en maison de retraite comme une rupture par rapport à leur vie précédente. Selon Mallon, « l'inclusion dans la maison de retraite fait en effet passer de manière très rapide d'une vie solitaire à une vie collective, du cadre intime du domicile au cadre plus impersonnel d'une institution conçue de plus en plus comme un service d'accompagnement aux personnes dépendantes, construit selon des normes hôtelières et hospitalières. » (Mallon, 2007, p.252) En ce sens, elle bouleverse les repères de l'existence. D'autant plus, que ce nouvel établissement symbolise pour ses résidents leur dernier lieu de vie, celui où elles mourront.

Nous pouvons, en suivant la réflexion de Mallon, analyser cette étape comme un rite de passage (Van Genep, 1909, cité par Mallon, 2007, p.253) entre le troisième âge et le quatrième âge, « comme le moment, socialement institutionnalisé qui atteste la vieillesse de ceux qui y sont soumis et les intègre au groupe des vieux, et même des vieux 'dépendants'. » (Mallon, 2007, p.253) L'analyse peut être poursuivie sous l'angle du rite d'institution et poser la question de la fonction sociale du rite ainsi que de la signification de sa ligne de délimitation. (Bourdieu, 1982, cité par Mallon, 2007, p.253) Dans ce cas, nous pouvons observer une ligne de démarcation entre les personnes âgées autonomes et celles qui sont dépendantes. À première vue, les professionnels du domaine biomédical sont les garants de cette délimitation, dans le sens où le diagnostic médical d'impotence et de dépendance de l'état de santé des personnes leur appartient. Toutefois, à travers leur regard spécifiquement médical, ils omettent de prendre en compte les déterminismes sociaux. Plusieurs chercheurs révèlent une certaine uniformité des profils des résidents en termes de catégories sociales, ouvriers et employés peuplant la majorité des établissements médicaux sociaux.

Cependant, cette analyse centrée sur la classe sociale des arrivants, uniformise les façons différentes et singulières de vivre cette étape. Pour certains d'entre eux, ce changement de lieux de vie ne représente pas une rupture. En effet, lorsque la personne l'intègre dans la continuité de son histoire personnelle, elle le vit alors comme un « tournant de l'existence ». (Hugues, 1996, cité par Mallon, 2007, p.259)

Mutations

Le fonctionnement des institutions a changé. Nous sommes bien loin des institutions totales décrites dans « Asiles » de Erwin Goffman. (1968) Les pratiques se sont tournées vers « un souci d'humanisation ; la valorisation de l'autonomie et l'octroi de droits aux résidents ; la création de chambres individuelles. » (Caradec, 2012, p.82) De récentes études ont cherché à

comprendre le sens que les résidents donnent à leur existence, comment ils agencent leur quotidien avec celui de l'institution. Elles ont permis de mettre en exergue « la diversité des réactions lors de l'entrée en EMS, qui renvoie à la pluralité des trajectoires antérieures ; les difficultés rencontrées au domicile, qui conduisent certains à porter un regard positif sur leur existence présente ;... » (Caradec, 2012, p.82). Ces changements institutionnels sont dus aux transformations des politiques de la vieillesse qui favorisent le maintien à domicile, ne faisant appel à l'hébergement collectif qu'en dernier recours.

Des lieux de sociabilité...

Aujourd'hui l'institution n'est plus un lieu hermétique. Selon Caradec, trois composantes de la sociabilité peuvent être étudiées chez la personne qui y vit : les relations avec l'extérieur (famille et amis), avec les membres du personnel et avec les autres résidents. En effet, la majorité des personnes en situation d'hébergement continue à entretenir des contacts avec le réseau familial et amical, notamment par des visites de l'extérieur. Les liens avec les professionnels, quant à eux, sont en général instrumentaux et limités ; toutefois, ils participent à étayer le sentiment de reconnaissance de la personne âgée, lorsque celle-ci est respectée dans son intimité et sa singularité. Charpentier parle de négociation dans la relation avec les professionnels de la part des résidents, ceux-ci étant bien « conscients des dynamiques de pouvoir qui sont en jeu. » (Charpentier, 2007, p.88) En dernier lieu, les relations entre résidents « apparaissent comme des relations 'polies à distance', les personnes âgées ayant à la fois le souci d'être sociables et de se tenir à l'écart. » (Caradec, 2012, p.83) La superficialité de ces relations est due à la déprise qui marque l'avancée dans le cycle de vie et « le souci de protection de soi, à la fois contre l'image renvoyée par les personnes plus mal en point et contre les dangers de l'investissement dans une relation qui risque d'être interrompue par la mort. » (Caradec, 2012, p.84)

...et de vulnérabilité

Les caractéristiques des personnes vivant en institution témoignent de « certains facteurs de vulnérabilité qui risquent de limiter leur pouvoir d'agir. » (Charpentier & Jetté, 2005, cité par Charpentier, 2007, p.15) Cette fragilité découle d'une dépendance fonctionnelle plus ou moins avancée. À ceci se cumule une vulnérabilité sociale due au rétrécissement progressif du réseau relationnel. Déjà amoindri, le réseau de ceux qui restent se voit parfois annihilé par les codes de comportement ou de fonctionnement en vigueur, et dont l'accès peut se révéler difficile : « *Oh, ben écoutez, moi je vous dis franchement la vérité... de la visite ? Oui, j'ai mon cousin de Lausanne. L'autre il ne vient plus parce qu'il s'est engueulé avec une infirmière. Une tête brûlée. Elle lui a dit : 'Vous êtes qui Monsieur ?' 'Mon pédigrée, mon Q.I., qu'est-ce que vous voulez savoir ? Je vais trouver ma cousine.' 'Vous êtes qui Monsieur ?' Puis il dit : 'Comment ça ? Mais j'ai pas son mari, ni son amour', qu'il lui dit. C'est ce qu'il lui a dit, hein ! Il a dit : 'Je suis le roi de Prusse'. Il est plus revenu.... Alors je préfère qu'il me téléphone.* » (Mme Laine)

Cette situation particulière « accentue non seulement l'importance des personnes de l'entourage, dont le personnel, mais aussi la dépendance à leur égard ». (Memmi, Grau et al., cité par Charpentier, 2007, p.15) Nous comprenons la difficulté de tisser des liens dans un milieu où les rapports sont fondés sur la dépendance. Malgré le bon accueil réservé aux nouveaux arrivants, ainsi que le réconfort et la sécurité qu'ils trouvent auprès du personnel, la quasi-unanimité des résidents témoigne du sentiment de ne pas se sentir chez soi. Cela s'explique notamment par « le sentiment de dépossession de leur intimité, de leur autonomie et du contrôle de leur quotidien ». (Charpentier, 2007, p.88) Si le fonctionnement institutionnalisé garantit pour certains le sentiment de sécurité, il représente pour d'autres une entrave à la liberté individuelle.

Conclusion

Grand angle

Les mythes de longévité et de jouvence qui ont perduré à travers le temps, nous ont laissé une image ambiguë de la vieillesse. L'ère contemporaine a entraîné une bipolarisation des représentations qui lui sont liées. D'un point de vue pessimiste d'une vieillesse appréhendée sous le mode du déclin à celui optimiste qui défend la possibilité d'une vieillesse en santé, ces visions influencent aujourd'hui la manière dont nous percevons cette période de la vie et ceux qui la vivent. Elles pèsent ainsi sur l'image que la vieillesse se fait d'elle-même, c'est à dire sur le rapport à soi des êtres vieillissants.

Le problème de la mort, qu'il appartient aux vivants de dénouer, est soumis aux sentiments de gêne et aux tabous qui prédominent dans le rapport au trépas de notre civilisation. Murées dans un hermétisme qui passe en sourdine le ressenti des mourants, les personnes du quatrième âge plongent dans un isolement affectif et émotionnel.

La délégation des traitements de la naissance et de la mort au monde biomédical, va exacerber une vision menaçante des limites de la vie, dans laquelle la vieillesse aura tendance à être perçue comme pathologique, et l'agonie comme contagieuse. Ce faisant, le confinement des résidents dans des institutions à la lisière d'un fonctionnement autarcique, comporte le risque de renforcer l'exclusion sociale des aînés.

Plan rapproché

Situer le contexte sociétal et civilisationnel dans lequel s'opère le retranchement de cette catégorie de la population, permet de mettre en exergue l'impact des représentations sur la socialisation des aînés, jusqu'au seuil de l'institution. Ce seuil symbolisant la ligne de démarcation entre autonomie et dépendance, le franchir signifie faire dorénavant partie de la catégorie des « vieux, vieux ».

En accédant à ce nouveau contexte de vie, les personnes se voient estampillées malgré elles d'une nouvelle désignation sociale qui ébranle leur sentiment d'identité : le statut de résident. Le défi sera alors de maintenir au regard des autres, un personnage dans lequel elles se reconnaissent malgré les deuils auxquelles elles sont confrontées.

De l'accompagnement des personnes en EMS

Ici s'ouvre le troisième volet de cette enquête qui va s'attacher à questionner le champ de la professionnalité à partir des pistes tracées en amont. Pour persister dans la dynamique itérative, l'analyse ne pourra se déployer qu'en étant réoxygénée par de nouveaux concepts théoriques... et c'est sans hésitations que nous irons piocher dans les écrits d'Agatha Zielinsky, Martha Nussbaum ou Alex Mucchielli pour éclairer nos prochaines propositions.

Parmi le foisonnement d'informations obtenues par décryptage des données et le rapport théorique de l'île du Grand Âge, nous avons retenu trois faits saillants auxquels nous souhaitons apporter un éclaircissement :

1. *À l'entrée en EMS, les résidentes se sentent destituées de leur pouvoir de décision ou le délèguent à un tiers.*

Le placement en institution est comme emblématique d'un seuil, celui qui marque l'entrée dans le quatrième âge. Les motifs qui vont précipiter cette décision sont fondés sur des critères de perte d'autonomie : « (...) le vieillard a besoin de quelqu'un pour survivre, puisqu'il ne peut plus, du fait de l'altération de ses fonctions vitales, accomplir de façon définitive ou prolongée, les gestes nécessaires à la vie. » (Delomier, 1973, cité par Ennuyer 2013, p.142)

Réflexion : À considérer la personne du point de vue de sa dépendance, on élude sa capacité de choix au risque de la priver de la conscience de son actorialité.

2. *Les résidents cherchent à se distinguer des autres « vieux » pour se défendre d'une assimilation stigmatisante et ainsi préserver leur dignité.*

Les stratégies de distinction sont des remparts de protection face aux dégénérescences incarnées par les « dépendants », celles-ci étant perçues comme contagieuses par les plus « autonomes ». Les dérives de ces stratégies, (l'exclusion, l'évitement, le dénigrement), masquent des peurs qui sont des freins à la rencontre au sein d'une collectivité imposée dans un lieu de vie qui est également un lieu de trépas.

Réflexion : Peur de sa propre finitude, peur de l'aliénation, et sentiment de dégoût face à celui que la bienséance des conventions sociales a délaissé : ces émotions contenues sont autant de barrages à l'émergence d'un sentiment d'appartenance commune.

3. *Partager sa fiction personnelle, pour réactiver un sentiment de soi et maintenir un sens à son existence.*

Les deux espaces d'investigation que sont « la rencontre-tricot » et « le temps de l'entretien » ont révélé un besoin communément éprouvé par les trois résidentes, celui de se raconter. Par cet acte, elles inscrivent dans le regard de l'autre leur propre définition d'elles.

« Le sentiment d'identité est le lieu toujours en mouvement où l'individu éprouve sa singularité et sa différence. Il est l'héritage de l'histoire passée à l'intérieur d'une configuration sociale et affective, et des innombrables identifications dont l'influence ne cesse de se redéfinir au cours de l'existence... ». (Le Breton, 2015, p.182)

Réflexion : L'entrée en EMS est souvent racontée par ceux qui l'ont vécue, comme une rupture avec le mode de vie précédent. Le démantèlement des repères généré par cette rupture provoque un sentiment de « désappropriation de soi ». La personne âgée en situation d'hébergement se retrouve alors devant un nouveau défi : s'adapter à sa nouvelle vie tout en maintenant la dimension intime du *sens de soi*.

PREMIER ÉCLAIRCISSEMENT

Réflexion :

À considérer la personne du point de vue de sa dépendance, on élude sa capacité de choix au risque de la priver de la conscience de son actorialité.

« (...) il est aussi des chemins qui ne mènent nulle part. Des Holzwege, « des chemins de bois », pour reprendre l'expression de Heidegger, des chemins sans cartes où l'on se perd, sans balisage ou dont le balisage a été faussé. Il est des labyrinthes où l'on s'égare et d'où l'on ne peut sortir. »

(Chambrier & Paturet, 2014, p.36)

Les sentiments d'abandon, de bannissement et de rejet révélés par les capsules, indiquent la violence symbolique liée à la décision de placement. Une violence qui, selon Isabelle Mallon, est souvent renforcée par la rapidité de sa mise en œuvre. (Mallon, 2007) Trois façons différentes d'y faire face sont mises en exergue dans les entretiens :

- Face à l'intrusion d'acteurs externes dans la procédure, la vigilance de Mme Laine se rétracte. Dans un mouvement de rémission, elle va se plier à ce qu'elle conçoit alors comme une fatalité.
- En femme d'action, le premier mouvement de Mme Acryl sera le combat. Face au placement qu'elle considère comme un bannissement de la société, elle va tout mettre en œuvre pour conserver une prise sur la décision, même si celle-ci ne se réduira qu'au choix de l'institution.
- Forte d'une expérience antérieure et d'un soutien familial, Mme Soie s'en remettra à ses fils en leur déléguant la procédure de placement.

Constat

Les deux premiers témoignages font état d'un sentiment de destitution du pouvoir de décision. Dans le troisième, la résidente parle d'une délégation. Dans les trois configurations, ce sont des tiers qui instiguent ou émettent le choix d'une destinée qui ne leur appartient pas.

Le pouvoir de l'autorité médicale couplée à l'urgence des situations de placement, mettent les personnes âgées dans une posture de vulnérabilité quand à l'expression d'un choix car, comme le spécifie la philosophe Zielinski, *« le pouvoir de discerner et de décider par soi-même est tributaire de la forme dans laquelle on est (...). Il faut du temps pour intégrer, comprendre les informations pour élaborer une décision. »* (Zielinski, 2011) Exécutée dans une logique gestionnaire qui soustrait la temporalité nécessaire à la maturation de la décision à celle jugée plus considérable de la rentabilité, la procédure d'entrée en EMS sera vécue comme une rupture et non comme un tournant biographique au sens d'Isabelle Mallon. La dissension entre un mode de vie souhaité et une solution imposée par un système d'organisation, va se répercuter sur l'adaptation au nouveau milieu. Méfiance ou mal-être vont ainsi s'immiscer dans le rouage des modalités qui régissent le fonctionnement de l'établissement et engendrer une série de problèmes :

- La difficulté à intégrer la décision de placement rend le deuil du domicile inconcevable aux yeux des résidentes :
« J'avais une gentille régie, en même temps, j'payais 4x4 mon loyer, j'ai toujours fait comme ça. J'ai payé encore quatre fois, j'sais pas pourquoi. » (Mme Laine)
« J'ai payé pour une année avec tout ça le loyer pour des clous, n'est-ce pas ? Parce que ouais, j'ai toujours encore pensé que je pourrais rentrer. » (Mme Acryl)

- L'adaptation au rythme imposé par la vie en collectivité est vécue comme une contrainte :
« *Moi je descends, mais je trouve c'est ridicule de descendre à 11h 30 pour manger à midi.* » (Mme Acryl)
- Le service est sans cesse soumis à des revendications, des critiques, des disputes :
« *Il lui arrive de se disputer avec le personnel de service car ils lui refusent de lui donner plus que trois fois par semaine une madeleine après le dessert.* » (Q.obs.10bis)

Décryptage

La décision d'intégrer un établissement médico-social, devrait selon notre point de vue passer par le libre choix des personnes. Ce postulat interroge la mise en pratique des valeurs de libre-adhésion et de démocratie de l'animation, lorsque celle-ci s'inscrit dans le champ d'une prise en soin de la vieillesse. Pour éclaircir ce point, il nous est essentiel de clarifier les différentes acceptions des notions de « dépendance » et d'« autonomie », dont l'utilisation intensive dans ce champ génère des malentendus. (Ennuyer, 2013, p.139).

Le constat d'une destitution du choix, nous interpelle sur la tension vécue par les résidentes, d'une vieillesse désignée par la perte d'autonomie, dont le reflet est celui « d'une société paradoxale, écartelée entre individualisme et solidarité. » (Ennuyer, 2013, p.151) En effet, alors que la société des individus individualisés prône le dictat de l'autonomie, les personnes vulnérables ayant besoin de quelqu'un pour survivre, se voient très vite stigmatisées comme personnes « dépendantes ». Selon Bernard Ennuyer, la gériatrie a connoté la dépendance négativement, comme une incapacité à vivre seul, alors que son sens premier relève d'une relation nécessaire aux autres, d'une interdépendance, comme le précise à son tour le sociologue Albert Memmi. (Memmi, cité par Ennuyer, 2013, p.145)

« *Elles m'aident à mettre mes bas, des choses comme ça. Ça dépend qui c'est. En tout cas en général, je dois me débrouiller toute seule. Je sais m'habiller tout seule quand même ! Je suis assez grande..* ». (Mme Acryl)

« *Puis je fais attention de pas tomber, parce que...ça sera chaise...assise hein. C'est pas marrant.* » (Mme Laine)

« *Moi je ne fais faire que ce que je ne peux pas faire et en réalité il n'y a rien à faire sauf si ce sont des soins ou des choses comme ça.* » (Mme Soie)

À travers les trois citations des dames Laine, Acryl et Soie, nous observons l'importance accordée au maintien de leur autonomie d'action, comme si ce critère était en mesure d'évaluer leur degré de vieillesse. L'attitude défensive qui émane de leurs propos révèle la menace vivante que représente pour elles le stigmate de la dépendance. Les effets qui en découlent sont de l'ordre du ressentiment : se sentir infantilisée (Mme Acryl), se sentir en danger (Mme Laine), peur de perdre la maîtrise de soi (Mme Soie).

Selon Agatha Zielinski, spécialiste des questions éthiques dans le champ de la santé, le patient est à la fois dépendant et indépendant : le présupposé qu'un sujet soit parfaitement indépendant équivaut au portrait d'un individu idéal, il n'est pas réaliste. L'autonomie ou l'autodétermination absolue est un leurre. (Zielinsky, 2011, conférence)

Morin va dans le même sens : il définit l'autonomie comme « la liberté relative de l'individu au sein d'un groupe constitué par la société; il envisage l'être humain comme un système ouvert qui peut nourrir son autonomie, mais à travers la dépendance à l'égard du milieu extérieur. » (Morin, cité par Ennuyer, 2013, p.139)

Contrairement à l'opposition simplifiante d'une antinomie absolue entre dépendance et indépendance, ces deux points de vue affirment que la notion d'autonomie ne peut être conçue qu'en relation avec l'idée de dépendance.

Le manque de concordance autour de la signification de la dépendance, renvoie à deux représentations de la vieillesse, et à deux éthiques différentes : une vision figée d'un état de vieillesse individuel et biologique, une vision évolutive qui considère la vieillesse comme le résultat d'un parcours social et biologique, « une construction sociale dans une forme d'organisation sociale déterminée. » (Ennuyer, 2013, p.145) Ces visions vont déboucher sur des politiques sociales différentes: dans le premier cas la réponse sera davantage médicale, curative et individuelle, alors qu'elle sera plus préventive, correctrice des inégalités et collective dans le deuxième.

L'animateur en EMS se trouve donc pris en étau entre deux éthiques, celle d'une culture professionnelle médicale et la sienne issue du courant de l'éducation populaire. « L'animation encourage ses groupes à réaliser des projets communs et à participer activement aux décisions qui les concernent. Elle part des déficits sociaux pour inciter les personnes concernées à agir et à prendre des décisions. » (Moser, Müller, Wettstein & Willener, 2004, p.21) Ainsi l'animateur en EMS se trouve dans une posture paradoxale : porteur d'un rôle professionnel qui vise à travers les principes de libre-adhésion et d'empowerment à redonner du pouvoir d'agir, il est en contradiction avec le système hétéronome dans lequel il doit agir.¹⁵

Pour que l'expression d'une liberté de choix soit effective, Zielinski rappelle la nécessité de quatre prérequis :

- Que le choix soit informé
- Que les informations soient comprises
- Que les conséquences soient évaluées
- Que le sujet soit prêt à assumer d'être responsable de ses choix.

Appliquer ces préceptes requiert une éthique partagée par les différents acteurs du système, qui pose l'interdépendance comme fondement de l'action de solidarité. Cette reconfiguration éthique permettrait le rééquilibrage du principe d'autonomie par les principes de bienveillance et de solidarité, comme le suggère Agatha Zielinski. Intégrer la personne le plus tôt possible aux décisions qui concernent sa propre vie dans l'optique défendue par l'éthicienne, serait un premier pas vers une transition sans rupture....Un chemin reconnaissable et qui atténuerait peut-être le risque de se perdre dans le labyrinthe de la démence.

¹⁵ L'hétéronomie est comprise ici selon l'assertion kantienne d'une « soumission à une volonté étrangère. » (Ennuyer, 2013, p.141)

DEUXIÈME ÉCLAIRCISSEMENT

Réflexion :

Peur de sa propre finitude, peur de l'aliénation et sentiment de dégoût face à celui que la bienséance des conventions sociales a délaissé : ces émotions contenues sont autant de barrages à l'émergence d'un sentiment d'appartenance commune.

« Puis, Mémé Blanche est restée debout dans le salon, près de son canapé. Elle regardait devant elle, comme s'il y avait l'horizon, alors que c'était l'horloge, avec son balancier. »

(Melquiot¹⁶, 2010, p.44)

Constat

À diverses reprises, le chercheur a buté sur l'absence de regard entre les résidents, alors que ceux-ci étaient regroupés dans un même espace au sein de l'EMS. *« À leur droite, plusieurs fauteuils sont disposés en demi-cercle plusieurs résidents y sont assis, mais leurs regards ne se croisent pas, ils ont l'air d'être chacun dans leur monde. »* (Q.obs.10 bis) C'est un monde à part qui est décrit, duquel naît une impression d'étrangeté : *« Je me sens étrangère dans cet univers peuplé d'âmes qui sont comme des ballons suspendus que l'on attend de décrocher. Dois-je retenir ma respiration ? »* (Impressions 10-Delia, p.96) Une impression d'éloignement que l'on retrouve aussi chez Mme Laine, lorsqu'elle mentionne la distance ressentie entre elle et les autres résidents :

« Y'en a qui sont : « Bonjour, ça va ? » Ils vous regardent, ils vous regardent, ils sont complètement....loin ! » (Mme Laine)

Ce regard, que l'on décrit comme vidé de présence, renvoie l'image d'un hermétisme qui exclut tout égard pour l'autre. Il instaure une réclusion étanche dont les espaces vacants deviennent les réceptacles des spectres redoutés de la folie et de la mort, comme seules issues à la vie en maison de retraite : *« L'attente est passive, elle est une sidération et s'oppose à tout activité qui est tension vers le monde qui vient »*. (Le Breton, 2015, p.141) Face à cet état de mort apparente qui saisit quiconque ose la traversée vers cet autre monde, les réactions de défense sont plus que compréhensibles. Les résidentes qui, elles, savent qu'elles y entrent « pour de bon », se cabrent dans un mouvement de rébellion. Elles réaffirment le maintien d'une frontière, en revendiquant leurs différences par rapport à leurs compagnons d'infortune :

« Parce que moi je ne suis pas un cas comme un autre, comme on dit. J'me dis mon dieu, y'en a des plus malheureuses que moi qui sont ici, pas ? Plus malheureuses et plus tristes. » (Mme Laine).

« ...parce que moi je suis pas quelqu'un qui reste sans bouger. C'est, c'est quand je suis sans bouger qu'il faut s'inquiéter. » (Mme Soie)

« Non mais, écoutez j'ai des copines, tous dehors. » (Mme Acryl).

Trois plaidoyers que nous entendons comme trois appels à la reconnaissance, chacune d'entre elles pour sa propre humanité revendiquée à travers le rappel de leur appartenance au monde des vivants.

Trois « parades » indices d'une appréhension, celle d'être assimilé à celui qui semble déjà happé par les limbes et dont l'absence de reflet empêche toute forme d'identification; cet autre dont les éructations incontrôlables heurtent les règles de la bienséance ; ce vieillard qui n'est au monde plus que par son corps, un corps-parchemin dont l'inscription du temps

16 Auteur, dramaturge, et directeur du théâtre Am Stram Gram, Genève

affiche outrageusement les signes d'un déclin en cours ; cet autre enfin dont il me faudra, dorénavant, partager le quotidien et peut-être le destin.

«...cette dame ben elle a fait dans ses culottes. Elle m'a dit qu'elle se lavait carrément pas. Je lui ai dit : 'Écoutez vous venez pas... faut vous laver le matin avant de venir à table !'...Rien du tout ! » (Mme Laine)

Le rappel à l'ordre de Mme Laine à sa voisine de table, illustre les limites de la démission de soi aux prises avec la vie collective. Les sentiments de dégoût et de gêne sont alors les conséquences d'une réalité vécue et que vient renforcer le confinement des espaces partagés. La proximité physique nous est dévoilée comme une contrainte à laquelle les résidents se voient régulièrement soumis et dont nous avons nous-mêmes éprouvé les effets :

« Au premier l'ascenseur s'arrête à nouveau. Un résident accompagné d'un aide-soignant monte avec difficulté dans la cabine. Le vieux monsieur est courbé sur lui-même, une goutte transparente pend au bout de son nez. Les deux soignants cherchent un mouchoir. Pas de mouchoir. Mme Acryl fait une grimace et me lance un regard de connivence. » (Impressions 13-Delia, p.101)

Le sentiment de dégoût devient alors le prétexte d'un rapprochement entre deux personnes partageant la même conception de la bienséance....au risque de glisser vers l'exclusion systématique des plus 'abimés'.

Analyse et répercussions

« Dans le dégoût (...) nous rejetons comme source de souillure ces choses (fèces, autres déchets corporels, cadavre) qui sont la preuve de notre propre animalité et mortalité, et donc de notre vulnérabilité dans des domaines fondamentaux. (...) en nous tenant à distance de ces déchets nous contrôlons notre angoisse sur le fait de produire et finalement d'être des déchets, et donc d'être nous-mêmes animaux et mortels. » (Nussbaum, 2011, p.45)

Si l'angoisse éprouvée face à celui qui a perdu la maîtrise de soi peut se comprendre, cette réaction nous surprend en revanche, lorsqu'elle se manifeste face à ceux dont l'allure évoque la vieillesse sans pour autant être « repoussants ». En effet, c'est alors comme si le refoulement de la catégorie « vieillesse », en englobant tous les « vieux », impliquait toute personne vieillissante. Une des explications de cette discrimination des personnes âgées entre elles, nous est donné par l'éclairage de Vincent Caradec. Les formes de revendications observées en amont et par lesquelles les résidentes se distinguent des autres, renvoient aux stratégies comportementales décrites par le sociologue dans le cadre de l'âgisme interactif. Ces stratégies sont mises en œuvre par les personnes qui vivent l'expérience du vieillissement comme un « *devenir vieux, sans être vieux* » pour échapper à l'archétype de la personne âgée dépendante.

Ce clivage entre deux mondes de vieillesse va se répercuter sur la prise en charge dans les différentes strates organisationnelles de l'EMS.

Dans un mouvement qui tend à soutenir une participation du plus grand nombre, le service d'animation va chercher à adapter l'action aux différences de rythmes, de capacités et de désirs des personnes qu'elle mobilise. En piochant dans les données de terrain nous avons relevé l'existence de deux formes de médiations-tricot qui illustrent ce phénomène : la première « *tournée vers l'extérieur* » se déploie tous les mardis dans le quartier ; la seconde, « *tournée vers l'intérieur* » se déroule les vendredis à la salle d'animation, au huitième étage. (Bilan, Léa) Selon l'animatrice, c'est la dynamique de groupe qui différencie ces deux temps d'animation : « *Alors que celle du mardi est portée par un esprit d'ouverture, celle du vendredi s'apparente plus à un esprit de concentration sur soi.* » (Bilan Léa)

L'évocation de ce deuxième dispositif éclaire pourtant la nécessité d'une action sur deux plans parallèles mais distincts, offrant un pont entre les tricoteuses qui vont à l'extérieur, « au petit Café », et celles qui restent à l'intérieur, « au huitième ».

La double formule de l'activité-tricot signale une volonté de cohérence de l'animatrice entre les valeurs fondatrices du projet (tolérance et accessibilité), et le souhait d'assurer leur prolongement à l'intérieur de l'institution. Ces deux dispositifs, précisément parce qu'ils s'adressent à des besoins différents, font écho à la vision polarisée qui émaille les représentations sociales de la vieillesse dont les critères s'établissent sur l'échelle des capacités restantes. Pour analyser la portée de ce dispositif, qui met à l'honneur quelques-uns des principes essentiels de l'animation, il nous revient d'interroger les expériences vécues des tricoteuses et de voir si celles-ci font vivre ce pont entre les deux espaces-tricots. Voici ce qu'en dit Mme Acryl alors que Quentin l'interroge :

« Q. : Vous discutez un peu quand vous tricotez en haut ?

Mme Acryl : On tricote pas beaucoup, finalement vous savez, il y a tous ces gens qui tricotent pas qui sont aussi là. Et tout le monde, il y a toujours le va le vient avec ces chais, voyez ? (...) Ces chaises, vous savez ces gens à côté... moi... » (Mme Acryl).

Mme Acryl laisse transparaître sa crainte d'être associée à un groupe qu'elle-même définit par une incapacité à tricoter, soit à réaliser ce pourquoi il se réunit. La proximité d'une vieillesse incapacitaire provoque chez la résidente un sentiment de gêne, dont la défense s'exprime par une prise de distance avec le groupe.

Pour Mme Laine l'expérience est tout aussi négative, mais elle se situe sur un autre plan :

« Vous savez là-haut franchement faut...pas trop...leur demander...elles s'en foutent hein...faut que le temps passe. » (Mme Laine).

La perte du sens de l'action pour Mme Laine dans cette situation, renvoie à l'idée d'un détournement des préoccupations liées au grand âge : on tue le temps en attendant la mort. Dans cette perspective, la rencontre-tricot « du huitième » apparaît comme une activité à but exclusivement occupationnel, un but dans lequel la personnalité déterminée et travailleuse de Mme Laine ne se retrouve pas :

« Oui, moi je dis bon ben qu'est-ce que vous voulez faire ? Alors on est là-haut et j'ai le vertige ou bien on se regarde...qu'est-ce que tu me regardes toi ? Elles sont méchantes. » (Mme Laine).

Cette dernière précision met en évidence le double malaise éprouvé par la résidente dans cette situation particulière : vertige et impuissance face à l'animosité des échanges dont elle se trouve être ici, par hasard, le témoin.

Ces quelques fragments d'interactions nous rappellent que le principe de tolérance porté en étendard comme valeur démocratique par l'animation, ne peut faire l'impasse sur les peurs qui engendrent un mécanisme de ségrégation entre les représentants des deux formes d'expériences de la vieillesse. Ainsi les plus autonomes peuvent user de leur capacité de choix pour se distancier d'un groupe de plus en plus stigmatisé, ceux qui, à leurs yeux, incarnent la menace d'une vieillesse incapacitaire.

Manque d'identification et peurs contagieuses deviennent alors les leviers d'un choix de distanciation qui comporte le risque de cliver au lieu de rassembler.

Veiller à une humanisation des rapports en replaçant au centre la parole, celle qui ouvre sur le récit d'expériences vécues et démystifie les peurs, c'est peut-être là un des enjeux actuels de l'animation dans le contexte particulier des EMS.

TROISIÈME ÉCLAIRCISSEMENT

Réflexion :

L'entrée en EMS est souvent racontée par ceux qui l'ont vécue comme une rupture avec le mode de vie précédent. Le démantèlement des repères généré par cette rupture provoque un sentiment de désappropriation de soi. La personne âgée en situation d'hébergement se retrouve alors devant un nouveau défi : s'adapter à sa nouvelle vie tout en maintenant la dimension intime du sens de soi.

« Connaître l'humain, c'est d'abord le situer dans l'univers, non l'en retrancher. (...) toute connaissance doit contextualiser son objet pour être pertinente. « Qui sommes-nous ? » est inséparable d'un « où sommes-nous ? » « d'où venons-nous ? » « où allons-nous ? » ».

(Morin, 2000, p.49)

Constat

Nous l'avons constaté en amont, la stigmatisation des personnes vieillissantes opère un retranchement du monde de cette catégorie de la population; le sentiment de ne plus faire partie des choses comme le dit Mme Acryl, en est la ligne de démarcation symbolique, l'expérience vécue du déracinement, le seuil matérialisé.

Piste

L'occasion providentielle de l'entretien ainsi que les rencontres-tricot, ont fourni aux trois dames Acryl, Laine et Soie, la possibilité de réactiver leurs fictions personnelles.

Par le partage de leur histoire singulière, leur « style de présence » et leur « affectivité en acte », elles réitèrent ainsi leur sentiment d'identité. Un sentiment que Le Breton définit comme « une modalité de la conscience qui oriente les faits et gestes ou les pensées et qui ne cesse de se redéfinir selon les contextes. Il change au cours du temps, mais un fil conducteur demeure qui donne la conviction de rester la même personne ». (Le Breton, 2015, p.183)

Ce sentiment de continuité de soi, que le psychologue Erikson désigne comme « sentiment de continuité temporelle », fait partie d'un ensemble d'impressions vécues se rapportant à la dimension intime du sens de soi. (Erikson, cité par Mucchielli, 2015, p.104) Un sens qui dépend d'un certain nombre de processus subjectifs d'évaluation de l'acteur, dont les résultats sont traduits en sentiments. « Ces évaluations renvoient toujours à un contexte pris comme référent essentiel dans l'évaluation de l'activité globale de l'individu ou du groupe. » (Mucchielli, 2015, p.105)¹⁷. Parmi les différents sentiments répertoriés par cet auteur, trois d'entre eux ont retenus notre attention, parce qu'ils renvoient à une facette de soi revendiquée par chacune des tricoteuses : le « sentiment de continuité temporelle » pour Mme Acryl, « le sentiment de force » pour Mme Laine et « la désirabilité sociale » pour Mme Soie.

Chacun de ces sentiments participe à nourrir le sentiment de soi, il n'est cependant pas détaché des autres sentiments, mais en lien systémique avec eux. L'éclaircissement que nous donnons ici n'a pas pour objectif de présenter l'identité globale des personnes interviewées, mais plutôt de refléter une part d'elles-mêmes, à laquelle il leur est nécessaire de se relier pour maintenir le sentiment de continuité de soi.

Voici trois illustrations qui cherchent à donner corps à ces « mises en œuvre de soi ».

¹⁷ Épistémologue, fondateur des sciences de la communication à l'université de Montpellier

1. Le récit biographique de Mme Acryl (sentiment de continuité temporelle)

Lorsqu'elle évoque ses souvenirs, Mme Acryl fait systématiquement référence aux lieux auxquels ceux-ci sont rattachés. Ainsi la contextualisation géographique devient non seulement le repère du souvenir mobilisé, mais elle constitue une sorte de trame topographique de son identité de migrante.

« Donc j'étais à Morat, et puis j'étais euh, non de bleu le nom je ne me rappelle pas sur le moment, maintenant... en tout cas c'était le plus connu, c'était le premier sur place. Le directeur c'était un « Balmer ». C'était vraiment ... Il y avait encore le Manoir, (bégayements) c'était après ce... euh ...ce restaurant (on sent un grand effort pour tenter d'organiser ses souvenirs dans le temps). Parce que c'était très connu surtout pour les poissons et tout ça, et puis euh, lui aussi il était assez connu à Berne, et c'est le concierge de Berne qui nous envoyait les clients ! On avait même Léopold de Belgique qui venait manger chez nous. » (Mme Acryl)

Dans cette illustration, nous observons la diversité des sens que prend la mention du lieu selon le contexte dans lequel il est mobilisé : il indique tour à tour le besoin de déterminer une position (*le premier sur place*), une situation spatiale (*Morat*), une provenance (*le concierge de Berne*), une fonctionnalité (*le restaurant*), une désignation (*le manoir*), une affiliation (*Léopold de Belgique*). À travers ces repères, Mme Acryl se reliera à la trame de son histoire, nous relatant ses premières expériences dans un monde professionnel de prestige, le départ de son milieu d'origine, son aspiration à une mobilité sociale, à une indépendance. Cette observation met en exergue un aspect important qui joue dans la contextualisation de soi : la nécessité de situer en établissant « des points d'ancrage temporels et spatiaux ». (Mucchielli, 2015, p.105)

Mme Acryl relate d'autres expériences qui témoignent de sa quête d'indépendance en mettant des éléments similaires en articulation. Cela nous indique qu'il s'agit d'une « expérience intérieure de référence ». (Mucchielli, 2015, p.106)

«...J'ai travaillé au 'Café de la Rade', dans la rue Plantamour. Il y avait encore le Grand Casino, et à côté il y avait une chose mondiale... comment elle s'appelait, une entreprise internationale... on avait toujours les secrétaires à manger. Moi, j'étais la tenancière si vous voulez. » (D.obs.6)

On voit ici comment l'expérience de son premier travail situe l'origine de sa quête d'indépendance, un trait de son histoire personnelle qu'elle aime à répéter. Ainsi par sa réitération, l'histoire de cette quête s'inscrit dans une continuité temporelle et permet à Mme Acryl de se relier au sentiment d'être soi.

Son image de femme indépendante est corrélée à son habileté à prendre des décisions, une des capacités qui lui aura permis de gravir les échelons du monde du travail. On comprend maintenant pourquoi le sentiment de destitution du pouvoir de décision éprouvé par Mme Acryl lors de la procédure d'admission, a été vécu comme une rupture. Le rapt de son actorialité a entraîné une discontinuité du sentiment de soi, ce que Martial Van der Linden désigne par « désappropriation de soi ».

Dans cette perspective, la réitération de son récit de femme indépendante est la contextualisation de soi. Elle nous signale l'importance que revêt pour Mme Acryl la restauration de son image sociale. Il nous revient à nous, animateurs, de la valider ainsi qu'à tout autre professionnel intervenant à un moment ou un autre dans le processus d'accompagnement de Mme Acryl dans cette ultime étape de sa vie.

2. Le don de soi de Mme Laine (sentiment de force)

Comme nous l'avons relevé dans les capsules, la dimension du *faire* est essentielle pour Mme Laine. Elle nous apparaît comme fondatrice de son sentiment d'identité. Cette impression nous est donnée par l'importance que Mme Laine octroie aux actes. En effet, tout dans sa façon d'être nous indique que sa relation au monde est en premier lieu d'ordre pragmatique. Dans son rapport aux autres, Mme Laine cherche à déceler l'habileté des gens qui l'entourent, leur puissance d'action sur le monde, et nous invite à la retrouver dans ce registre du *faire*.

Dans l'extrait suivant, qui situe le premier contact entre Milena et Mme Laine, on perçoit cette dimension privilégiée, accordée à l'agir pratique :

« Je salue la personne âgée à trois reprises. Elle ne paraît ni m'entendre ni me voir, complètement submergée par son tricot fushia, assorti à la robe qu'elle porte.

Cinq minutes plus tard, elle me demande si je ne possède pas un couteau ou une paire de ciseaux pour couper le fil de son tricot. Je réponds négativement puis me lève et m'approche du stand sur lequel j'en aperçois une paire. Je m'empresse de l'emprunter puis m'approche de la résidente. Elle me tend son tricot et j'en conclus qu'elle souhaite que je le lui coupe. Ce que je fais. Elle me remercie puis se met à discuter avec moi. »
(M.obs.7)

En se débrouillant pour trouver une paire de ciseaux afin de sectionner le fil du tricot de Mme Laine, Milena gagne la confiance de son interlocutrice. À la vue de sa débrouillardise, la tricoteuse sort de son mutisme en la remerciant.

On voit par cet exemple, comment l'action d'*aller chercher un ciseau*, incarne des valeurs associées à la culture ouvrière, précieuses à Mme Laine. L'intention de rendre service qui sous-tend cette action, induit une reconnaissance mutuelle, une forme de solidarité. Cette même solidarité va se réaliser à travers la dimension bénévole de son engagement au projet LPSR :

« M. : Et puis, de tricoter à l'extérieur, dehors, ça fait quoi, ça change ?

Mme Laine : Ça m'a fait drôle, hein...ça change !

M. : Parce qu'il y a tout le monde qui vous voit aussi...

Mme Laine : J'ai dit écoutez Mesdames, Messieurs, moi je fais ça comme ça, comme bénévole ! Il faut demander à la cheffe-là, à la cheffe qui s'occupe de ça. Moi je tricote pour eux. Pour montrer qu'on tricote encore. » (Mme Laine)

La phrase *« moi je tricote pour eux »* exprime la nécessité de redonner. Dans cette perspective le projet LPSR permet à Mme Laine de réaliser une action significative de contre-don à la société. Si elle se donne comme défi la réalisation, en solo, d'un arbre tricoté, c'est parce que cet acte lui offre la possibilité d'exprimer sa reconnaissance aux yeux de tous. De cette façon, Mme Laine accomplit un acte de démonstration, dont le signal *« pour montrer qu'on tricote encore »*, en dit un peu plus si l'on interprète l'acte comme une prise de position face à la vie. Dans cette logique de cohérence, on pourrait comprendre: je tricote pour montrer que j'existe encore.

Le projet LPSR offre donc à Mme Laine « un contexte comprenant les valeurs de l'acteur, mises en perspective avec les potentialités de leur réalisation. » (Mucchielli, 2015, p.108)

Si la résidente y adhère, c'est parce qu'il fait sens à ses yeux. En décidant de se fixer elle-même sa modalité de participation, le but de sa réalisation, ainsi que le sens qui soutient son action, Mme Laine s'octroie une réappropriation du projet. Cette « intentionnalité générale qui sous-tend l'être dans ses efforts de vie » est ce que Mucchielli nomme le *sentiment de force*. (Mucchielli, 2015, p.108) En laissant la possibilité à Mme Laine de faire valoir son actorialité, l'animatrice soutient l'expression d'un sentiment d'identité, et ainsi pourvoit à la

continuité du sentiment de soi. Cette attention à ce que Mme Laine a été durant son existence, est prolongée à travers l'hommage qui lui est rendu lors du discours inaugural de la fête LPSR. S'adressant à la foule rassemblée, l'animatrice en appelle au souvenir de la travailleuse qui s'est investie corps et âme dans le projet avant de rendre son dernier souffle. Cet hommage permet ainsi de fixer post-mortem l'image de soi revendiquée par la résidente, a fortiori ses valeurs. La survenue inopinée du décès ainsi que la personnification de l'arbre tricoté amènent une dimension sacrée à ce don. Mme Laine étant sans descendance directe, celui-ci se destine aux gens du quartier. Ainsi le don de l'œuvre, peut se lire comme une façon élégante de tirer sa révérence au groupe social de son appartenance, le quartier des Pâquis.

3. La désirabilité sociale de Mme Soie (sentiments d'estime de soi, de différence et d'autonomie)

Dans le premier éclaircissement, nous avons pu voir que l'entrée en EMS était vécue par Mme Soie comme une transition plutôt que comme une rupture : *« Ah ben moi c'est mes fils qui s'en sont occupé tout simplement »*. (Mme Soie) On entend dans cette réplique l'évidence avec laquelle Mme Soie a eu recours à l'acte de délégation. Si l'on comprend ce dernier comme une relégation à un tiers de confiance, on s'aperçoit que contrairement aux deux autres résidentes, Mme Soie a su garder la maîtrise de sa situation. Ne laissant transparaître aucun doute sur cette affirmation, elle nous apparaît ici comme douée d'une grande habileté à maintenir sa position.

Lors de l'entretien, alors que nous la questionnons sur son expérience vécue de l'activité tricot, elle n'hésite pas à reformuler et préciser la question :

« Q. : *On est venu vous chercher. Qui c'est qui est venu vous chercher ?*

Mme Soie : *On est venu m'chercher parce qu'on a vu que j'savais l'faire...*

Q. : *Ah que vous saviez faire des pompons ?*

Mme Soie : *Ah, j'sais pas c'est une aide..., un jeune homme comme ça.*

Q. : *Ouais. Qui est venu vous chercher pour participer à l'activité...*

Mme Soie : *Oui pour me d'mander si j'serais d'accord de participer à cette activité.*

J'ai dit : « Oui ». Quand j'sais pas l'faire j'dis : « Non, j'sais pas l'faire. » Et puis quand j'sais l'faire ben si ça m'casse vraiment les pieds j'dis « Oui j'sais l'faire mais j'aime pas ». Alors là, j'fais pas. » (Mme Soie)

Dans cet extrait, l'intention de Mme Soie est de rappeler à notre conscience l'importance de prendre en considération sa liberté d'adhésion à la proposition de l'activité, et de donner à voir comment elle s'en empare pour faire exister son choix. C'est en réévaluant de cette manière sa liberté d'action que Mme Soie va nourrir son sentiment d'autonomie. (Mucchielli, 2015, p.106)

Dans la deuxième partie de la citation, par l'exemplification de ses divers modes de réponses, elle réaffirme son autodétermination. Celle-ci est le signe d'un sentiment d'estime de soi, puisque pour prendre les « bonnes décisions » le sujet doit non seulement se connaître, mais aussi se vouer du respect.

Dans un dernier point, nous observons la reprise en main de la situation de l'entretien par Mme Soie. Reformulations et exemplifications étant les outils communément utilisés par les chercheurs, leur réappropriation par l'interviewée bouleverse nos attentes et ce faisant marque sa singularité. En jouant ainsi du rapport des positions, Mme Soie va étayer son sentiment de différenciation.

Les trois sentiments que nous avons évoqués « sont l'expression de significations qui résultent d'une série de processus de jugements portés par l'acteur sur sa 'désirabilité sociale' (Codol).» (Mucchielli, 2015, p.106) La désirabilité sociale étant désignée par l'auteur comme une attention portée à sa propre influence sociale, à ce qui va impacter son positionnement dans les jeux relationnels, à l'évaluation de sa liberté d'action ainsi qu'au rapport entre une image de soi idéalisée et celle renvoyée par autrui. Cette dernière attention du sujet au regard d'autrui porté sur lui, nous invite à sonder comment Mme Soie réagit dans ces circonstances. Que se passe-t-il lorsque l'image attribuée par un tiers, ne correspond pas à celle qu'elle souhaite se donner ?

«Mme Soie ne tricote pas, mais lorsque D. lui propose de faire un pompon elle est d'accord d'essayer et de faire comme tout le monde autour de la table. Mais elle demande aux animatrices le sens de réaliser des pompons. Ils ne sont pas sensés être utilisés pour la réalisation du projet. Nous en venons à parler parfum. Elle s'est rendue à Manor il y a peu pour acheter un parfum : Belle de jour de Chanel.» (Q.obs.11)

Cet extrait illustre superbement le glissement thématique opéré par Mme Soie lors d'une interaction observée dans le cadre d'une rencontre-tricot. De l'image d'une femme âgée que l'on souhaite voire occupée à faire des pompons, elle entraîne son interlocuteur vers celle d'une femme d'un autre monde, distinguée, séduisante, érotisée. Elle cherche ainsi à rétablir notre perception d'elle et à restituer une image de femme intelligente, qui n'hésite pas à réinterroger l'animatrice sur le sens de son action. En acceptant de « faire comme tout le monde » tout en refusant de se plier à une activité de substitution qu'elle juge « insensée », elle questionne la visée occupationnelle que revêt la proposition de lui faire faire un pompon.

En tant qu'experte d'elle-même, Mme Soie nous rappelle qu'il existe différentes façons d'être au monde. Elle demande à l'animatrice de la reconnaître dans l'image d'elle qu'elle souhaite y présenter et de respecter le rôle qu'elle souhaite y jouer.

Mémoire

Ces trois fragments d'analyse mettent en évidence trois actes déployés et observés in situ pour se relier à un sentiment d'identité et pour lesquels Mme Laine, Mme Acryl et Mme Soie ont mis en œuvre leurs ressources :

- Pour Mme Acryl il s'agit de fixer des repères topographiques et ainsi restaurer le fil de son récit autobiographique.
- Pour Mme Laine ce sera de s'atteler à la production d'une œuvre pour réaliser un acte de contre-don.
- Et à Mme Soie de rappeler au professionnel qui veut l'aider que nul n'est meilleur expert de soi que soi-même.

Nous pouvons lire chacune de ces *mises en œuvres de soi* comme une création singulière et unique, inspirée par des références entrelacées de trois chroniques temporellement distinctes : la première, « biographique », est contextualisation de soi, la deuxième, « historique », relative à une époque, contextualise les représentations en acte dans l'expression de soi ; la troisième n'étant autre que le contexte présent au moment de la mise en œuvre de cette expression.

Au particularisme et à l'originalité de chacune de ces expressions, nous avons repéré une intention commune, celle de donner à voire le maintien d'une certaine maîtrise sur sa situation de vie. Que cette intention nous soit relayée par trois voix de femmes n'est pas anodin. À travers elles, se réaffirme la conquête d'une émancipation encore précaire et se rejoue la partition de leur rôle très ancré, celui de la transmission.

Accompagner les personnes âgées dans le travail de maintien du sentiment de soi, c'est leur redonner les cartes en main pour qu'elles puissent continuer à exister par delà ce qui fait sens pour elles. À nous de leur emboîter le pas.

« Accompagner comme chemin de co-errance consiste, dans la relation et l'accompagnement à autrui, à tenir le fil pour qu'il ne se perde pas dans le labyrinthe et qu'il puisse continuer à grandir, en l'accompagnant dans son errance pour qu'il construise un avenir possible. »

(Chambrier & Paturet, 2014, p.37)

...nouvelles pistes

À propos de l'actorialité

En cherchant à approfondir la situation vécue de la destitution du pouvoir de décision des résidentes interviewées, nous avons buté sur le manque de concordance quant à l'acception des notions d'autonomie et de dépendance dans le champ de la vieillesse. En présence du grand âge, notre regard est comme confiné dans le registre des pertes, tenu en otage par des représentations déficitaires qui se heurtent au dictat de l'autonomie. Prises dans ces antagonismes, les personnes qui ont été évaluées sur des critères de perte d'autonomie, réagissent en dénonçant le déni de leur autonomie de choix, comme si c'était là le seul moyen d'être reconnues dans leur actorialité.

Pourtant l'expérience de la rencontre telle que nous l'avons vécue, nous a démontré que d'autres capacités étaient en œuvre chez les personnes âgées dans l'espace interpersonnel :

« Éprouver de l'empathie pour autrui, lui accorder de l'attention, susciter son intérêt, faire confiance, exprimer de la générosité et de la reconnaissance, partager des émotions, manifester des désirs..... » (Quentin et Delia, *Voix off*)

Réorienter le prisme par lequel on considère nos aînés en dehors du schéma préétabli des pertes, demande à reconsidérer les rapports d'humanité dans les relations d'ordre professionnel:

« (...) plus qu'un être dans le monde, l'être humain est devenu une présence dans le monde, avec le monde et avec les autres. Présence qui, en reconnaissant l'autre présence comme un « non-moi », se reconnaît comme « soi-même ». Présence qui se pense elle-même, qui se sait présence, qui intervient, transforme, parle de ce qu'elle fait, mais aussi de ce dont elle rêve, qui constate, compare, évalue, valorise, qui décide, qui rompt. » (Freire, 2013, p.36).

Comme vient nous le rappeler Paulo Freire, les êtres humains ne sont pas réductibles à leur agentité, mais se définissent d'abord par une présence active au monde et aux autres. Appliquer cette considération aux personnes âgées, signifie se détacher d'une vision figée de la vieillesse pour voir comment chaque personne va, par sa présence singulière en acte, transformer la connaissance que nous avons d'elle. Une ouverture à accueillir la diversité insoupçonnée des particularismes de chacun devient alors le prérequis pour basculer vers une vision évolutive de la vieillesse. Cette dernière n'est donc possible qu'en travaillant à partir de l'expérience que nous livrent les personnes confrontées à l'ultime étape de la vie, dont elles sont, de facto, les expertes.

Envisager l'intervention sociale en incluant le public concerné à la démarche de réflexion, correspond à un mode d'intervention ancrée dans la culture professionnelle de l'animation. Elle vise à redonner aux personnes la conscience de leur pouvoir d'agir sur les situations limites qu'elles rencontrent. Concilier cette approche avec les autres secteurs professionnels en charge du « traitement » de la vieillesse dans un contexte où celle-ci est communément appréhendée comme une pathologie, requiert de rompre le silence autour des spectres que cette vision nourrit. Il s'agit d'être d'accord de s'interroger sur le sens profond des actions que nous menons et de voir ensemble comment celles-ci peuvent entretenir les peurs ou attiser des mécanismes de discrimination. Dans une visée préventive, dont l'objectif serait d'atténuer la dimension anxiogène du milieu de l'hébergement collectif, l'institution pourrait se doter d'espaces dans lesquels ces peurs seraient prises en considération et débattues par tous les acteurs impliqués dans ce système. Le mystère de la mort, l'appréhension de la folie et les réactions de dégoût, parce qu'ils sont communément éprouvables, seraient alors non plus des

freins à la rencontre, mais des lieux de « similitudes » (Métraux, 2011) à partir desquels une conscience humaine commune pourrait se reconnaître et s'édifier.

Piste : Les maisons de retraite suisses sont de véritables viviers culturels où se côtoient des employés majoritairement issus de la migration. Les inviter à partager leur point de vue sur la façon dont notre civilisation et la leur considèrent la vieillesse et la mort, contribuerait à une démultiplication des regards à l'interne du système.

À propos du sens

L'analyse des données a démontré que le sens du projet LPSR a été investi de façon personnelle par les trois dames, Laine, Soie et Acryl, en fonction de leur sentiment d'identité. En effet, chaque mode de participation reflète la singularité de la posture endossée par chacune d'entre elles. Cette réappropriation du sens révèle une capacité bien réelle à entrer dans la proposition de l'animatrice, tout en préservant cependant une cohérence avec le sentiment de soi. Cette ressource nous la désignons comme une autonomie de sens. Son expression nous révèle qu'il existe des espaces de sens imprévisibles et inconnus de l'animateur. Le sens de l'action qu'il défend n'est donc pas nécessairement celui investi par les personnes auxquelles le projet se destine. La conscience de cette diversification des sens pourrait inciter l'animateur à aborder le projet dans une perspective plus inclusive. Il serait alors à même d'intégrer les participants plus en amont, leur conférant ainsi un rôle ou une place dans lesquels ils se reconnaissent.

Piste : Du point de vue de la profession, on peut alors s'interroger sur les possibilités que l'animation en EMS se donne pour collectiviser la question du sens et comment celle-ci peut être intégrée à la dynamique de réalisation de ses actions.

De la réciprocité

Parmis les différents sens que l'analyse a mis en exergue, celui du contre-don nous exhorte à une nouvelle réflexion sur notre professionnalité dans le champ de la vieillesse. En effet, dans une société où la reconnaissance sociale passe en priorité par le travail, la retraite représente le temps du contre-don de cette société au travailleur. Dans une logique de réciprocité, les personnes âgées en situation d'hébergement se retrouvent alors devant un vide quant à la perpétuation de cette dynamique. Il est donc nécessaire d'inscrire le projet d'intervention de l'animation dans la perpétuation de ce rapport de réciprocité avec la société. C'est dans ce sens que l'animation peut répondre à une de ses missions fondamentales, celle de s'atteler à la restauration d'une part de lien social érodé.

Piste : Penser des espace de contre-don avec ces personnes, en leur proposant de construire les objets du don, de choisir leurs destinataires et d'en créer les occasions. Le don devient ainsi un moyen de leur restituer un pouvoir d'agir socialement reconnaissable.

Apprentissages

Évolution du regard sur la pratique professionnelle

- D'une animation dans le secteur de la vieillesse que nous avions pour coutume d'insérer dans une vision palliative, au sens où elle pallie le désœuvrement et la non-reconnaissance sociale des personnes âgées en situation d'hébergement, nous avons bifurqué vers une vision pédagogique et préventive. Pédagogique dans le sens d'une action qui chercherait à conscientiser les situations limites auxquelles l'ensemble des acteurs de l'EMS sont confrontés et préventive dans le sens où elle tend vers un partage de ces problématiques pour ensuite envisager collectivement des pistes de résolution.
- Au lieu de concevoir l'action au gré des pertes, nous envisageons dorénavant de travailler avec les personnes au déploiement de leurs ressources. Pour l'animateur cela signifie de se dépouiller du rôle de leader pour endosser une posture de facilitateur, voir de co-errance. Dans cette optique, le projet n'est plus uniquement pensé par des animateurs et destiné aux personnes, mais envisagé comme une co-construction qui inclut le destinataire dès sa phase de conceptualisation. Ainsi l'animation bénéficiera des apports des personnes avec lesquelles elle travaille et son action gagnera en cohérence.
- Cette façon de concevoir la pratique professionnelle s'inscrit dans une démarche d'empowerment, dont les effets de changement sont à appréhender sur le moyen et le long terme. Le temps de la pédagogie est nécessairement long puisqu'il doit englober tous les acteurs du corps professionnel, chacun avec sa propre culture et avec ses propres certitudes.

Démarche de recherche et aspects méthodologiques

- La double expérience réalisée d'une démarche hypothético-déductive et inductive, nous a permis de réaliser un choix fondé quant à l'approche qui correspondait le mieux à notre curiosité intellectuelle, à une conception heuristique de la recherche et à notre façon de faire « par tâtonnement ».
- L'expérimentation de la démarche hypothético-déductive nous aura permis de nous positionner contre une catégorisation systématique des personnes et d'identifier nos résistances quant à poursuivre dans cette première lancée. C'est au fil des différents niveaux d'expérience mobilisés que nous avons progressivement pu affirmer des positionnements épistémologiques, méthodologiques et éthiques.
- Nous avons pris conscience que le choix d'une démarche méthodologique au sein d'un groupe nécessitait d'abord une clarification des intérêts et motivations de chacun. Cette clarification demandera ensuite à être vérifiée tout au long du processus afin de s'assurer, à chaque étape, que les buts sont toujours communément partagés.
- L'approche ethnographique s'est révélée pertinente pour décrypter les interactions interpersonnelles et de ce fait approfondir notre compréhension des métiers de l'humain. C'est par une progressive démystification du groupe humain observé, que nous avons pu déconstruire notre propre rapport à la vieillesse.

Bilan du processus de recherche

- La découverte de la méthode inductive nous a conforté dans notre dynamique spontanée à mobiliser la théorie tout au long du processus de recherche et nous a autorisé à lâcher notre postulat de départ. Engagés dans une dynamique compréhensive et heuristique, il ne nous était pas envisageable de problématiser autrement qu'à partir des données de terrain. Le cadre théorique « *l'île du Grand Âge* » n'a donc pu prendre forme qu'après un temps de décantation des démarches entreprises en amont : réflexion éthique, prise de distance avec les premières lectures théoriques, premier décryptage des données de terrain. C'est l'ensemble de ces démarches qui nous aura permis de cibler avec précision les thématiques conceptuelles qui allaient constituer le socle du cadre théorique. Sa fonction aura été de situer le contexte de la vieillesse dans nos sociétés et d'établir les balises de raisonnement pour l'analyse.
- Au travers de l'analyse, nous n'avions pas l'intention de vérifier ou d'infirmer une théorie appliquée à une problématique, mais de donner une lecture compréhensive de la réalité par une théorie émergeant des données de terrain. Nous avons donc sollicité la théorie chaque fois que nous souhaitions affiner ou nuancer l'un ou l'autre des aspects problématiques soulevés par le décryptage des données. Ce recours systématique à la théorie nous aura conduit à mesurer la complexité du réel et à concevoir la diversité des possibilités de l'éclairer. Face à une information pléthorique accessible en tout temps, la difficulté aura été de réaliser des choix en cohérence avec notre propre sensibilité et la réalité du terrain.
- Dans une démarche heuristique, la conclusion n'est possible, que lorsqu'une certaine satisfaction intellectuelle est ressentie par l'ensemble des chercheurs impliqués. L'accès à de nouvelles perspectives de compréhension nous offre de nouvelles pistes pour penser l'agir professionnel et ancre notre positionnement.

« Le défi reste cependant, quant à intégrer au sein d'une équipe professionnelle, une démarche réflexive dans la continuité de l'agir quotidien. » (Voix off, Quentin et Delia)

Forme et structure

- Dans notre première expérience en trio, l'éclectisme de la forme de l'écrit a été révélateur d'un clivage de fond lié aux objectifs antagonistes qui ségréuaient alors le groupe : d'une part faire progresser la réflexion par le débat d'idées, de l'autre, s'activer à la production d'un résultat. Ces divergences fondamentales provoquèrent, outre une désynchronisation des rythmes de travail, des tensions qui se soldèrent par une scission du groupe. Cette expérience nous a démontré qu'il existe une étroite corrélation entre l'écriture, le mode de fonctionnement du groupe et les buts poursuivis dans le cadre de la recherche.
- D'une expression écrite qui au départ était individuelle (les trois premiers CT et les observations) nous avons dû, par la suite, faire l'épreuve de nous ouvrir au regard de l'autre pour que l'écriture, vecteur de la réflexion, soit le reflet d'une mise en commun de nos sensibilités réciproques. Cet exercice, dont le premier pallier s'illustre par la forme dialogique de «... *vers une éthique de la rédaction* », s'est poursuivi tout au long de la recherche pour s'approcher toujours plus d'une forme co-écrite. Cette évolution n'aurait pu être possible sans un temps considérable dévolu au débat d'idée qui, par la confrontation de nos points de vue singuliers nous a permis de faire émerger un argumentaire partagé.

- Il est intéressant de noter que plus on avance dans le texte, plus les incursions personnalisées se font rares pour céder progressivement la place à une seule voix commune. C'est grâce à l'acquisition, par la reconnaissance mutuelle, d'une confiance partagée, que nous avons pu passer d'une convention tacite du « nous » à son usage authentique. Si cet apprentissage est parvenu à nos consciences, c'est notamment grâce à la mise en espace de nos sensibilités subjectives dont la progression témoigne de cet alignement entre une volonté éthique et sa réalisation.
- Au niveau de la structure, le plus ardu aura été de réorganiser à posteriori les différents textes issus d'une méthode inductive, selon le schéma académique préétabli : agencer les différentes parties dans un ordre autre que celui de la chronologie de leur réalisation, et trouver un compromis entre cet ordre et le modèle scientifique.
- La structure expérimentale de notre rédaction, qui s'est construite au fil de l'exercice, reflète notre intérêt porté sur le rapport esthétique à l'écriture, notre volonté d'y intégrer le sensible et notre manque de modèle structurel quant à l'approche inductive. Le choix d'explorer le sensible pour le mettre à contribution du sens, était porté par la conviction de son bien-fondé dans le champ de l'humain et par le désir de saisir l'opportunité de la recherche pour expérimenter une autre façon de décrire nos pratiques et communiquer à ce propos.
- Développer l'expression d'une écriture sensée à quatre mains s'est révélé une tâche ardue. L'expérience nous a démontré, qu'avant de s'y atteler, il était nécessaire d'interroger le rapport que chacun d'entre nous entretient avec elle. En effet, la concevoir comme un outil technique ou comme un art sensible n'implique pas les mêmes exigences. Selon nous, dans le cas d'une rédaction qui s'applique à une recherche qualitative, le pouvoir d'une écriture sensible se doit d'être reconnu et admis par les différentes parties, pour pouvoir être cultivé. Une écriture collective demande donc que la fonction qu'on lui attribue soit discutée et prédéterminée de consort.

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, M. (2003). *Pourquoi vivons-nous ?* Paris : Fayard
- Berger, P. & Luckmann, T. (1996). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Masson/Arman Colin
- Caradec, V. (2012). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*. Paris : Armand Colin
- Caradec, V. (2001). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*. Paris: Nathan
- Caradec, V. (2007). Avant-propos. *Retraite et société*, 52. Récupéré, le 17.04.2016 de : www.cairn.info/revue-retraite-et-societe-2007-3-page-4.htm.
- Chabal, M. (11.11.2011). *Réciprocité, échange, lien social*. Récupéré le 12.11.2014 de <http://mireille.chabal.free.fr/>
- Chambrier G. & Paturet J.-B. (2014). *Faut-il brûler les institutions ?* Rennes : Presses de l'EHESP
- Charpentier, M. (2007). *Vieillir en milieu d'hébergement : le regard croisé des résidents*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Corbière M. & Larivière N. (Dir.). (2014). *Méthodes qualitatives, quantitatives et mixtes dans la recherche en sciences humaines, sociales et de la santé*. Québec : Presses de l'Université de Québec.
- De Singly, F. (2003). *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*. Paris : Armand Colin
- Derrida, J. (1967). *L'Écriture et la différence*. Paris : Seuil
- Dewey, J. (2011). *Démocratie et éducation : introduction à la philosophie de l'éducation*. Paris : Armand Colin
- Dibie, P. (1998). *La passion du regard*. Paris : Métailié
- Elias, N. (1991). *Qu'est-ce que la sociologie ?* La Tour D'Aies : éd. De L'aube
- Elias, N. (2012). *La solitude des mourants. Suivi de vieillir et mourir, quelques problèmes sociologiques*. Paris: Christian Bourgeois éditeur.
- Ennuyer, B. (2013). Les malentendus de « l'autonomie » et de la « dépendance » dans le champ de la vieillesse, *Le Sociographe* (HS6), 139-155.
- Frégné C. (2012). La qualification sociologique du lien social. Des orientations concurrentes. *Pensée plurielle* (29), p. 37-49. DOI : 10.3917/pp.029.0037
- Gebauer, G. & Wulf, C. (2004). *Jeux, rituels et gestes*. Paris : Anthropos

- Guillemette, F. (2006). L'approche de la Grounded Theory; pour innover? Récupéré le 01.04.2016 de <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>
- Honnet, A. La théorie de la reconnaissance : une esquisse. CAIRN. Récupéré le 19.07.2014 <http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2004-1-page-133.htm>
- Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi, une tentation contemporaine*. Paris : Métailié
- Loser, F. (2012). *Le journal de terrain selon une perspective esthétique ou quand la pensée se fait sensible*, in : *le journal de bord : un récit en soit ou les traces d'un cheminement*, A. Gohard-Radenkovic (Dir.) et al. Berne : Peter Lang. (p.73-102)
- Luckerhoff, J. et Guillemette F. (Dir.). (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée*. Presses universitaires du Québec. (Article consulté : Plouffe, M.-J., Guillemette, F. La MTE en tant qu'apport au développement de la recherche en arts, p.87-114)
- Mallon, I. (2007). Entrer en maison de retraite : rupture ou tournant biographique ? *Gérontologie et société* 2, (n°121) pp.251-264. DOI : 10.3917/g.s.121.0251
- Martineau S. (2005). L'instrumentalisation dans la collecte de données. *Recherches qualitatives*, h.s. 2.
- Maruyama, M. (1980). Mindscapes and Science Theories. *Current Antropology*, vol.21 (5), pp.589-608. Récupéré le 25.05.2015 de http://heterogenistics.org/articles/Maruyama-Mindscapes_and_science_theories.pdf
- Melquiot, F. (2010). *Blanches*. Paris : L'Arche
- Métraux, J.-C. (2011). *La migration comme métaphore*. Paris : La Dispute
- Morin, E. (2004). *La Méthode*, (vol.6) Éthique, Paris : Seuil
- Morin, E. (2000). *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Seuil
- Moser, H., Müller, E., Wettstein, H. & Willener, A. (2004). *L'animation socioculturelle*. Genève : IES éditions.
- Mucchielli, A. (2015) L'Identité individuelle et les contextualisations de soi. *Le Philosophoire* 2015/1, (n° 43), p. 101-114. DOI : 10.3917/phoir.043.0101
- Nussbaum, M. (2011). *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI siècle ?* Paris : Flammarion
- Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Paris : Presses universitaires de France
- Serre, J.-F. (2013), *la sociologie formelle de Simmel : la ville entre liberté et aliénation (1903)*, récupéré le 20.01.2015 de <http://urbainserre.blog.lemonde.fr/2013/06/10/la-sociologie-formelle-de-georg-simmel-la-ville-entre-liberte-et-alienation-1903/>
- Simard, C. (1980). Identité, vieillesse et société. *Santé mentale au Québec*, vol.5, (n°2), p.22-32 Récupéré le 28.08.2014 de <http://id.erudit.org/iderudit/030073ar>

Trincas, J. (1998). Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale. *L'Homme*. (n°147), pp.167-189, Récupéré le 15.09.2014 de <http://www.jstor.org/stable/23211045>

Vandenberghe, F. (2001). *La sociologie de Georg Simmel*. Paris : La découverte

Zambrano, M. (1988). *Note pour une méthode*. Espagne : Mondadori/ Traduction (2005). Paris : des femmes-Antoinette Fouque

Conférences

Van den Linden, M. UNIGE: «Penser autrement le vieillissement», 15.04.2015

Wulf, C. : « Mimésis », UNIGE, 29.10.2014

Zielinsky, A. (2011) Conférence enregistrée lors de la 9ème Rencontre Lorraine d'Éthique de la Santé, le jeudi 13 octobre 2011 à la Faculté de Médecine de Nancy Amphithéâtre Lepois. http://www.canal-u.tv/video/canal_u_medecine/eles_2011_dossier_medical_et_autonomie_du_patient.7559

Dossier de presse «LPSR»

<http://www.tdg.ch/geneve/actu-genevoise/Aux-Pquis-on-tricote-des-habits-pour-les-arbres-et-les-poteaux/story/10906968>

<http://www.pressreader.com/switzerland/tribune-de-geneve/20140619/282514361610695>

<http://lespaquis.ch/wordpress/?p=150>

Annexes

(Thésaurus)

Annexe I : les repères du lien social (par Delia Higginson)

Les deux « nous » de la sociologie classique

Tönnies, un des pères fondateurs de la sociologie (1855-1936) avait posé la question de la transformation du lien social dès 1887. Dans « *Gemeinschaft und Gesellschaft* », il met en opposition deux types d'idéaux, la « communauté » propre aux sociétés traditionnelles ou holistes, au sein desquelles la proximité et l'interconnaissance des membres est forte, et la « société », dont les relations sont contractuelles et donc davantage impersonnelles.

La forme embryonnaire du premier modèle est représentée par la famille qui « symbolise grâce aux liens de sang, le lien social propre à la *communauté*, et qui échappe à la volonté des individus ». (De Singly, 2003, p.185). Ce modèle privilégie une vie commune où chaque membre occupe dès la naissance une place au sein d'un groupe hiérarchisé. « Tout ce qui est confiant, intime, vivant exclusivement ensemble est compris comme la vie en communauté. » (Paugam, p.10).

Par opposition, dans le modèle de la *société*, les hommes ne sont pas liés organiquement mais séparés organiquement, et choisissent ou non de se lier. Les rapports sont contractuels et non plus fondés sur la confiance. Dans ce second modèle, le lien est à bâtir dans un environnement difficile, puisque chacun est dans un état de tension vis-à-vis de l'autre. La « société » renvoie donc à ce qui est public, elle est le monde, on y entre *comme en terre étrangère*, selon l'expression de Simmel. (Paugam, 2008, p.10). Selon le schéma de Tönnies, le cœur est situé du côté de la communauté, alors que la raison se trouve du côté de la société. De cette lecture dichotomique est né un imaginaire du lien social qui oppose les liens communautaires associés à la chaleur du foyer (amour, affection) à l'idéal d'un lien sociétaire guidé par la raison froide (liberté d'affiliation).

Cette façon de dissocier les différentes facettes d'une même réalité en les opposant a largement marqué la pensée occidentale en imprégnant à nos esprits « un dédoublement du même monde » (Morin, 2000, p.26). Pour Morin, la science doit impérativement s'émanciper du carcan réductionniste instauré par la rationalité cartésienne pour pouvoir s'ouvrir à la complexité des réalités du monde. C'est dans cette perspective que nous invoquons ici les nuances apportées par De Singly à la thèse de Tönnies.

Pour le sociologue contemporain De Singly, « si le lien sociétaire n'emporte pas toute la conviction et si le lien communautaire continue à hanter l'imaginaire, c'est en raison de l'oubli de l'affection dans la représentation des sociétés modernes. » (De Singly, 2003, p.188). L'auteur insiste sur la nécessité de différencier les membres d'une communauté holiste, un espace au sein duquel les individus sont définis d'abord par leur position, de ceux d'une communauté d'individus individualisés.

Il suggère d'appréhender l'homme moderne comme un individu aux appartenances multiples, qui tout en entretenant des relations avec ses proches, revendique aussi des intérêts personnels. Ainsi pour De Singly l'idéal du lien sociétaire consiste « dans une association réversible, à la différence des liens communautaires, définis par un enracinement échappant à la volonté des individus. » (De Singly, 2003, p.193). C'est en réintroduisant l'affection comme vecteur de lien sociétaire, qu'il va esquisser un nouvel idéal du lien social.

Affect

Elias considère que l'interdépendance sociale est indissociable des liens affectifs. « L'homme aspire à rencontrer d'autres hommes, pour ce faire il dépend en grande partie d'autrui. » (Paugam, 2008, p.58). Elias utilise la formule de *valences affectives* pour désigner le caractère plaisant ou déplaisant d'une stimulation émotionnelle, dont certaines vont se fixer alors que d'autres vont rester à la recherche d'un point d'ancrage. Paugam prolonge le raisonnement de l'auteur, en soulignant que « le contraire d'une valence affective est le sentiment de répulsion éprouvé par celui qui est confronté à des personnes qu'il juge indigne ou insupportable de fréquenter, en raison soit de leur apparence physique, soit de l'odeur que dégage leur corps ou encore de leurs comportements sociaux. » (Paugam, 2008, p. 59)

Elias défend donc l'idée d'intégrer dans l'analyse des relations interpersonnelles, les liaisons émotionnelles comme facteurs de lien social. Dans ce sens, l'ensemble du réseau relationnel d'une personne est à considérer comme une toile tissée à partir d'elle et constitutive de son «moi». « Le lien affectif n'est pas extérieur à l'individu. Le décès d'une personne aimée entraîne pour le survivant la perte d'une partie intégrante de lui-même, l'image du « moi/nous » constitutive de son identité se brise et l'ensemble de son réseau relationnel s'en trouve modifié. » (Paugam, 2008, p.59)

La construction identitaire va donc se tisser au fil des liens sociaux établis par l'individu tout au long de son parcours de vie. Le Breton la décrit comme « une trame mouvante de valeurs, de représentations, de modèles, de rôles, d'affects donne les bases du sentiment de soi, construit une histoire propre, un style de présence une affectivité en acte. » (Le Breton, 2015, p.183)

Reconnaissance

Dans le lien qu'il tisse avec les autres, l'individu est à la quête d'une approbation de sa personne. La reconnaissance participe à l'élaboration du lien social. Elle ne se décline pas uniquement dans la sphère du travail, elle est au fondement de toute interaction humaine. Herbert Mead, père fondateur de la psychologie sociale moderne, a démontré la primauté de la perception de l'autre sur le développement de la conscience de soi. « Un sujet ne peut prendre conscience de lui-même que dans la mesure où il apprend à considérer ses actions à travers les échanges qu'il établit avec des personnes, elles-mêmes engagées et orientées les unes envers les autres. » (Paugam, 2008, p.62).

Un point de vue étayé par le philosophe Axel Honneth, dont la description des différentes sphères de reconnaissances a permis de mettre en évidence ce qui, au sein de la société, génère le manque ou l'insatisfaction. « Chaque sujet humain est fondamentalement dépendant du contexte de l'échange social organisé selon les principes normatifs de la reconnaissance réciproque. » (Honneth, 2004, p.1). Ainsi, le mépris et l'humiliation peuvent être lus comme les signes de la disparition de cette relation de reconnaissance. Par l'examen des blessures morales et en s'appuyant sur la psychanalyse de Winnicott, Honneth va identifier trois vecteurs de reconnaissance essentiels à la réalisation de soi : l'amour, le droit et la solidarité.

L'amour correspond à l'expression d'une reconnaissance mutuelle qui se pratique au sein de la famille ou dans le cercle restreint des amis, et que l'on retrouve sous la plume de Ricœur, dans le terme d'« approbation » : Les amis, les amants, (...) s'approuvent mutuellement d'exister.» (Ricœur, 2005, cité par Métraux, 2011, p. 215). Les deux autres modèles de reconnaissance intersubjective, la reconnaissance juridique et l'estime sociale seraient apparus, selon Honneth, avec la modernité, dont l'émancipation des coutumes communautaires aurait provoqué un rétrécissement des cercles d'approbation. Ainsi, à l'individu reconnu comme sujet de droits et de devoirs, (reconnaissance politico-juridique) il est donné de comprendre ses propres actes comme la manifestation, respectées par tous, de

son autonomie. Quand à l'estime sociale, elle participe à inscrire le sujet « à part entière » dans la communauté éthique des valeurs de la société considérée.

Nous apparaît ici une *reconnaissance* charnière dans la transformation de l'individu en personne, comme l'a relevé Michel Billé : « La personne (...) c'est un individu qui joue un rôle sur la scène sociale et que je ne peux, par conséquent, tenter de comprendre qu'à condition de regarder non seulement ce qu'il est mais le rôle qu'il joue, la place qu'il occupe, le statut dont il bénéficie ou dont il souffre, la fonction qu'il remplit, autrement dit, ce qui le relie aux autres. » (Billé, 2006, p.73).

Les reconnaissances mutuelles, placées sous le sceau de l'approbation, de l'égalité des droits et de la solidarité, jouent un rôle essentiel dans l'ordre politique puisqu'elles participent à réguler les rapports interpersonnels. Dans son paragraphe intitulé « mutualité ou mépris », Métraux évoque la parenté entre la reconnaissance mutuelle et le mouvement du don, tous deux fondés sur la réciprocité. Aristote déjà en avait proposé l'articulation, comme en témoigne cette très belle citation de Godbout : « L'amitié, montre (Aristote), la *philia* repose sur la capacité de donner et de rendre, sur la réciprocité (...). Sans amitié, il ne saurait exister de communauté (...), et sans communauté il n'est pas d'ordre politique possible, puisque l'ordre politique a pour objet premier de procurer aux citoyens le seul plaisir qui soit digne des hommes, celui de vivre ensemble dans la reconnaissance mutuelle de leurs valeurs. » (Godbout, 2002, cité par Métraux, 2011, p.214)

Réciprocité

Les trois obligations inhérentes au don explicité par Marcel Mauss, que sont l'obligation de donner, de recevoir et de rendre, en font un principe interactif d'interdépendance. C'est pourquoi on le désigne fréquemment comme le ciment du lien social : « (...) nous nous *devons* les uns aux autres. Cette dette est la base d'une société solidaire, celle qui se reconnaît une dette envers certains de ses membres (...) en raison de leur condition particulière de fragilité. (Billé, 2006, p.77)

Cette relation peut être spécifiée et nuancée par la notion de réciprocité, selon la définition donnée par la philosophe Mireille Chabal : Le mot réciprocité signifie qu'une relation d'un premier terme à un second existe aussi du second au premier. Alors que l'échange implique une opération de « permutation d'objet », la réciprocité se rapporte à une structure relationnelle réversible. Ainsi et parce qu'elle est retournable la réciprocité engendre une valeur éthique alors que l'échange n'en crée point. (Blog de Chabal, 15.01.2015). « Les partenaires d'une relation réciproque occupent chacun les deux places antithétiques qu'on peut analyser comme les deux pôles d'une relation "contradictoire". Par exemple dans la réciprocité des dons, le donateur devient donataire et le donataire donateur. La réciprocité pérennise cette situation de face à face qui permet à chacun de redoubler sa conscience de celle de l'autre.

Le sens naît pour l'un comme pour l'autre de la confrontation de ces deux consciences antagonistes et de leur relativisation mutuelle. Seule la réciprocité permet cette confrontation de la conscience de l'un par celle de l'autre en redoublant et intervertissant leurs positions respectives. » (Blog de Chabal, 15.01.2015).

Annexe II : les repères de la Solitude (par Delia Higginson)

Pour aborder la typologie des espèces de solitude, dans la deuxième partie de son livre, Marie-Noëlle Schurmans distingue deux genres de solitudes qui se déclinent chacune en quatre espèces. (Schurmans, 2003, p.93). En voici les dénominations :

1. *LES SOLITUDES DE REJETS* : ceux qui les expriment ne se situent pas à l'origine de ce qui leur arrive, mais en attribuent la cause à des instances externes. Types : la Perte, l'Exil, l'Écart, la Marge.
2. *LES SOLITUDES DE RETRAIT* : solitudes dont ceux qui les vivent se désignent comme auteurs. Types : l'Initiation, l'Apprivoisement, la Défense, l'Incorporation.

Cette distinction met d'emblée l'accent sur une posture différenciée, induite par la subjectivité du vécu de la solitude, à savoir que celle-ci peut être subie ou instiguée par le sujet. Selon l'auteure, cette différence est essentielle car elle permet de considérer la personne humaine à la fois sous l'angle de son *agentité* et sous celui de son *actorialité*. (Schurmans, 2003, p.56) L'analyse nous montre d'ailleurs que ces différents points de vue engendrent différents types de solitudes. La posture que défend l'auteure est celle d'une prise en considération de la personne comme étant à la fois productrice de sa propre histoire et, parce qu'elle interagit avec la collectivité, contribuant aussi à l'Histoire des hommes. Ainsi c'est dans le jeu interactionnel que vont se produire, s'altérer ou se transmettre les significations qui constituent le sens commun d'une collectivité. Les déterminismes sociaux sont donc à la fois le motif de réactions des humains qui les subissent tout en étant, pour une part, le produit de leur propre création.

1. LES SOLITUDES DE REJETS

Ce premier regroupement s'organise autour de la perception d'une solitude imposée par autrui ou par des événements imprévisibles, qui sont en opposition au choix personnel. La solitude ressentie renvoie à une impression de distance qui serait le produit de circonstances aléatoires comme un deuil, une séparation ou encore une délocalisation qui perturbent le système de relation.

La notion de rejet renvoie donc à l'agentisation, en ce sens que ceux qui l'expriment ne se situent pas à l'origine de ce qui leur arrive. Nous retiendrons deux types de solitudes de *rejet* auxquels notre recherche pourra se référer : la *perte* et l'*exil*.

La perte

Ce type de solitude est caractérisé par l'immédiateté et par le rapport au passé : la solitude ressentie est promise au dépassement. Les principaux événements déclencheurs mentionnés dans ce type de solitude sont les changements de lieux de vie, la désunion familiale et le décès d'un proche. Ces incidents vont provoquer une modification inattendue des routines habituelles de la vie quotidienne, entraînant dans leur sillage une perte de repères. Lorsque les repères affectifs et culturels sont perdus, l'univers semble basculer et l'on se retrouve dans une situation où « sans la familiarité de son rapport au monde, on ne se retrouve plus soi-même ». (Schurmans, 2003, p.96) On se perd donc en même temps que l'on perd son cadre de vie, son environnement patiemment construit.

Les solitudes de *perte* ont pour moteur la rupture d'une norme, celle qui constituait un équilibre pour l'individu : « les marques de son appartenance, un milieu matériellement, socialement et symboliquement organisé qui donne à *ce que l'on est*, un sentiment de stabilité sécurisant. » (Schurmans, 2003, p.98) Cette rupture va provoquer une perturbation de l'être tout entier : il ne sait plus comment être, comment faire, comment parler. Les autres se

retrouvent devant quelqu'un qui n'est plus comme avant et comme par ricochet ceci va se répercuter sur leur propre façon routinière d'être, de faire et de parler : face à celui qui exprime le désarroi, on ne sait plus non plus comment se comporter. La pratique du lien social est donc atteinte. C'est ainsi que l'auteure parle d'une altération de la norme de réciprocité (Schurmans, 2003, p.131). La solitude intervient lorsque le deuil, chez celui qui souffre de la perte doit être traversé, c'est-à-dire lorsqu'il doit redevenir norme. Être intégré pour soi et pour autrui, par le biais d'une transformation identitaire et d'une transformation des habitudes collectives.

L'exil

Les solitudes de l'exil se vivent au quotidien et se racontent au présent : elles ont une étendue temporelle dont on imagine pas la fin. Les événements déclencheurs sont cependant les mêmes que pour la typologie précédente : pertes affectives, cassures familiales, déracinement. Les thèmes récurrents sont de l'ordre du « parler tout seul, ne pas vouloir déranger les autres, ne plus avoir de confident ». (Schurmans, 2003, p. 106). Il s'agit là d'un *exil au creux d'un familial*.

Lorsque la perte est en cours, le discours est teinté de la différence entre un passé bonifié et un présent amputé ; ainsi certains *exilés* disent que le sentiment de solitude vient du souvenir.

« Quelque chose s'est passé qui, par la rupture de la norme, produit le sentiment d'une différence entre avant et après et entraîne le désarroi. Mais contrairement au modèle de la perte, cette différence atteint toujours l'identité et, en outre, touche à des registres multiples et formalisés de la vie en collectivité. » En guise d'exemple, l'auteur cite les problèmes de santé qui se tissent avec des problèmes relationnels, et/ou des deuils, et/ou une délocalisation, et/ou une séparation, qu'ils soient initiaux ou ultérieurs.

L'auteure définit l'*exil* comme une altération du rapport à la structure du lien social dans le sens que la personne concernée est détachée et se détache des rôles formels interactionnels. Elle semble mettre en scène un espace indéfini qui échappe au regard de ceux qui restent insérés dans le système de rôle et d'où le regard peine à saisir ce qui se joue dans le monde des autres.

L'action envisageable implique une reconstruction de la pratique de l'échange et une réinsertion dans les structures qui organisent cette pratique.

2. LES SOLITUDES DE RETRAIT

Le deuxième regroupement opéré par Schurmans est désigné par le terme de *retrait*. Les solitudes qui en font partie sont le fruit d'un choix, d'une démarche personnelle. Ce genre est donc caractérisé par l'actorialité du sujet, un sujet qui désire la solitude en réaction aux événements contraignants. Cette intentionnalité, qu'elle intègre ou non une souffrance, témoigne d'une démarche personnalisée, souhaitée, voire organisée.

Dans le genre du *retrait*, l'auteure différencie quatre espèces de solitudes en fonction de leur temporalité : immédiateté, progressivité, actualité ou dépassement.

Pour notre étude, nous retenons celle qui se situe dans le temps de la progressivité et que l'auteure nomme l'*apprivoisement*.

L'apprivoisement

Le terme d'apprivoisement est lié à l'idée du processus. Selon l'auteure, les récits relevant de l'*apprivoisement* se profilent comme consécutifs à l'expérience de la *perte*, ou encore d'autres espèces de solitudes.

La *solitude apprivoisée* se caractérise par la pratique de moments réflexifs d'isolement intentionnel. Cependant, elle est le fruit d'un apprentissage effectué dans le cadre d'une expérience non-intentionnelle. On peut donc la concevoir comme une expérience déjà vécue à

laquelle on peut se référer. Ainsi, le recours aux solitudes apprivoisées fait état d'une « suspension régulière de la pratique du lien social. » (Schurmans, 2003,p.202)

C'est pourtant à l'intérieur des *solitudes de rejet* que se situe le processus d'apprivoisement : « lorsque ma participation au lien social est mise à mal, mon action consiste à apprendre dans l'épreuve le maniement de l'équilibre entre appartenance et autonomie. »

Il y a donc une filiation complémentaire entre *rejet* et *retrait*, dans le sens que l'expérience d'une solitude non désirée peut déboucher sur un apprentissage qui offre des ressources dans de nouvelles situations. On peut situer l'*apprivoisement* entre les souffrances imposées et l'appropriation d'un savoir, issue d'un travail. Ainsi, ce serait dans la maîtrise de ces solitudes que se forgerait une capacité de renouvellement, d'habilitation.

La notion de choix personnel invoquée ici nous invite à examiner la problématique des contraintes collectives, en terme de facteur limitant. D'après Schurmans, c'est en réaction à ces contraintes qu'on procède à l'apprivoisement. Celui-ci n'est pas le produit d'une toute-puissance, mais s'apparente davantage à un aménagement permettant de survivre.

3. L'ACTION

La typologie des espèces n'est pas une catégorisation hermétique, le fait que les espèces de solitudes s'enchevêtrent, se lient les unes aux autres et se transforment démontre qu'on se situe dans un champ dynamique. « Aucun de nous n'est cantonné dans une catégorie étanche mais se trouve à la croisée de différents cheminements possibles. » (Schurman, 2003, p.212)

Pour l'auteure, les personnes agissent sur le cours de leur histoire. Ainsi, le cheminement peut se lire comme le résultat d'une action. L'action individuelle s'insère dans le cœur de l'activité collective, un monde « *déjà là* », historiquement organisé. Constitué de règles, de normes de conduites, de structures, ce contexte peut être appréhendé à la fois comme contrainte et comme ressource. Le monde *déjà là* est ce qui va déterminer l'agir et va lui permettre de se déployer. Il comporte des balises, que l'individu cherche à reproduire, mais également à contester ou à réorienter. Chacun d'entre nous est donc à la fois *acteur* et *agent*, *produit* et *producteur* du social. Selon les situations, la perception de notre subordination ou de notre pouvoir au monde change. Le diagnostic de la solitude ne peut émerger en-dehors d'une interaction ; c'est dans le rapport à l'autre qu'il se manifeste. Quand on parle d'*altération de la pratique du lien social*, cela signifie que ce qui se passe implique forcément le collectif. (Schurmans, 2003, p.215).

4. DU LIEN SOCIAL

Ce parcours des typologies nous a permis de voir que les différentes espèces de solitudes impactent le lien social de différentes manières. Schurmans présente dans sa conclusion une première affirmation: « L'émergence du sentiment de solitude -que celui-ci soit désiré ou non- relève d'un constat de déséquilibre dans un dynamique de réciprocité. » (Schurmans, 2003, p.261) Pour pallier à cette situation, un travail de rééquilibrage va être entrepris, par similitude ou par diversification.

Par similitude : Il s'agit de la reconstitution d'une pratique préalable ainsi que sur la réaffirmation de la pertinence des principes qui fondent cette pratique.

Par diversification : Il s'agit de l'établissement d'une nouvelle conception de l'échange ainsi que sur la mise en œuvre d'une pratique correspondante innovante.

Pour Schurmans, le lien social existe lorsqu'il y a participation à l'échange. Reconnaître la valeur de ce qui est mis dans l'échange, en l'occurrence celle du contre-don, deviendrait alors le signe d'une conception commune entre les partenaires. Les pratiques de l'échange relèvent de situations à la fois diversifiées et comprises différemment par ceux qui s'y trouvent engagés. (Schurmans, 2003, p.258) En outre, la valeur de ce qui s'y échange ne dépend pas que de la situation, elle dépend essentiellement de la lecture de la situation, soit d'une perception subjective.

Annexe III : les repères de la Mimésis (par Quentin Sottocasa)

La nécessité de l'Autre

Dans toutes les sociétés, le rapport à l'Autre représente une nécessité pour établir des relations entre ses membres. Toutes les formes d'agir mimétiques existent par la présence de l'Autre. À travers l'image qu'il reflète, celui-ci nous permet de prendre conscience de nous-mêmes. « L'œil réussit ce tour de force à nous faire croire qu'il est possible de sortir de nous tout en restant en nous, rien qu'en nous ! C'est lui qui réfléchit l'image et nous pousse à la réflexion. » (Dibie, 1998, p. 23). Une image qui peut nous être ressemblante ou divergente. L'acceptation de la différence est une nécessité dans la formation d'une société qui se veut interculturelle, à fortiori intergénérationnelle. Ceci s'expérimente dans le rapport à l'altérité. Gebauer et Wulf distinguent trois dimensions dans le rapport à l'autre : les jugements de valeurs et les sentiments à l'égard de l'Autre, le rapprochement avec l'Autre, la connaissance de l'Autre.

Ces trois dimensions sont complémentaires et ont en commun d'approuver l'extériorité de l'autre, une acceptation qui exige le dépassement de soi. « La difficulté vient de ce que l'étrangeté nous apeure et que la part de l'Autre qui apparaît à côté de nous vient rompre la certitude que nous étions uniques. » (Dibie, 1998, p. 14). Vivre l'étrangeté de l'autre, c'est aussi découvrir l'autre qui est en soi. Cela demande un travail d'introspection afin de reconnaître les valeurs qui sont les nôtres. L'altérité fait donc référence à notre propre identité. Selon Gebauer et Wulf, deux aspects nous aident à comprendre cette relation :

« - l'unicité de la relation entre altérité et identité due aux différents espaces, constellations et histoires de vie établies en chaque individu ;

- l'historicité du propre et de l'étranger, ainsi que l'historicité de leur relation. » (Wulf & Gebauer, 2004, p. 217)

Il y aurait même un certain danger de ne plus se confronter à l'étranger, de rencontrer uniquement des alter ego. Le développement de l'être humain serait alors réduit dans ses possibilités de transhumance et cheminement, ce qui comporterait le risque de l'enfermer dans une aliénation de lui-même.

« Regarder le monde c'est aussi savoir se dégager de l'univers savant auquel j'ai souscrit et ceci sans jamais le nier car le savoir, s'il n'est clos, augmente toujours la vue. Mais la connaissance que nous allons chercher chez l'Autre doit nous surprendre au point de désapprendre ce que nous croyions savoir. (Dibie, 1998, pp. 15-16)

Le don

« Donner et recevoir sont deux actions physiques ritualisées et symboliquement codées, elles font partie des gestes humains élémentaires ». (Gebauer & Wulf, 2004, p. 141). Ces deux actions illustrent le rapport des hommes au monde en terme de passivité et d'activité. Ainsi, l'acte de donner exprime un rapport actif au monde, tandis que le fait recevoir y symbolise plutôt un rapport passif. Dans l'action de donner, il est nécessaire de se concentrer sur le destinataire de l'offrande. Pour que le don soit réussi, on doit parvenir à se le représenter et l'imaginer. Il faut construire «un rapport à lui, à son caractère, à ses vœux. (Gebauer & Wulf, 2004, p.142) Il revient à la personne qui donne de se rendre semblable au monde intérieur de son destinataire. C'est en ce point qu'il représente une sorte d'agir mimétique. Par cette action ludique, le don symbolise les signes d'un rapport relationnel libidinal entre les hommes, qui exprime le rapport d'affection entre le donneur et le destinataire.

C'est en ce sens que Simmel souligne l'importance sociale fondamentale de ces deux actions que sont l'acte de donner et celui de recevoir. Le don, à ses yeux relève d'une des plus grandes fonctions sociologiques. Il affirme qu'aucune société ne se réaliserait sans cette interaction. « Donner initie donc les relations entre les donateurs et les destinataires. La réciprocité qui est ancrée dans l'échange de dons crée ce que les contrats sont censés produire dans les sociétés modernes: la sécurité dans la durée de l'échange et de la relation sociale. » (Gebauer & Wulf, 2004, p.145)

D'un autre côté, donner renferme aussi l'attente implicite de recevoir en retour. C'est aussi l'invitation à accepter ce qui nous est offert pour devoir ensuite offrir d'avantage en retour. On attend maintenant du destinataire qu'il se rende semblable à celui qui lui a offert un cadeau. Il doit parvenir à égaler voir dépasser l'offrande qui lui a été faite. Par l'acte de redonner, il renversera la dette auquel le donneur l'avait confronté.

Ce jeu peut parfois comporter des effets pervers, violents et dangereux, lorsque le destinataire d'un don n'a pas les moyens de s'acquitter de sa dette. En effet si je n'arrive pas à rendre la pareille, je romps le rapport de réciprocité, de reconnaissance et d'affection que j'ai avec autrui.

Annexe IV : Article de la tribune de Genève (par Xavier Lafargue)

Le tricot pour unir les Pâquis

Xavier Lafargue

Une voix douce, un regard bleu apaisant. Mais gare! Derrière ce petit bout de femme âgée de 27 ans, un formidable dynamisme, qui ravive les couleurs du quartier le plus populaire de Genève. Léa Herquel est l'initiatrice de l'opération «Les Pâquis se rhabillent», un vaste projet intergénérationnel et multiculturel qui a réuni ces derniers mois une foule de personnes autour d'une activité vieille comme le monde, ou presque: le tricot.

Une maille à l'endroit, aucune à l'envers. Le résultat sonne tout juste. Un décor surprenant devant le temple et sur la place de la Navigation où poteaux, bancs, lampadaires, vitraux, arbres, fontaine et même les toilettes publiques se sont parés de teintes chamarrées. Sans compter la passerelle et le plongeur des Bains des Pâquis. Pourtant, «je ne connaissais pas grand-chose au tricot, j'ai appris sur le tas avec une de mes collègues», avoue cette binationale franco-suisse, née à Annecy.

Un EMS au cœur du projet

Arrivée à Genève à l'âge de 12 ans, Léa Herquel y a petit à petit fait sa pelote, pour finalement tomber amoureuse des Pâquis, où elle habite depuis l'an dernier. «Ici, il y a un mélange de nationalités, de cultures, de statuts sociaux que l'on ne voit nulle part ailleurs. Ça m'inspire!» s'enthousiasme-t-elle. Et l'insécurité du quartier? Elle sourit: «C'est animé et je m'y sens au contraire en sécurité. Il ne m'est jamais rien arrivé. Et puis, les gens sont concernés. Quand il se passe quelque chose, ils réagissent.»

Dans un autre registre, c'est bien ce qui s'est produit avec le projet tricot. Léa Herquel en rappelle la genèse: «Il y a deux ans, aux Bains des Pâquis, j'ai vu deux platanes dont les troncs étaient emballés par des tricots. Ça m'a émue. A l'époque, je travaillais à la Maison de quartier et je venais d'avoir mon entretien d'embauche à l'EMS Résidences Notre-Dame. J'en ai parlé comme programme d'intégration pour les personnes âgées.» On est en octobre 2013, et le succès est immédiat. Dans l'EMS, les «pauvres mains qui racontent», pour paraphraser Jacques Brel, ont soudain senti des fourmis dans leurs doigts. «Certaines résidentes n'avaient plus tricoté depuis soixante ans. Elles s'y sont remises, ravies», se souvient l'animatrice.

Le bouche-à-oreille aidant, l'EMS, cœur battant du projet, a vite rythmé la



Léa Herquel devant le temple des Pâquis, où les vitraux se sont parés de couleurs vives grâce aux tricots. LAURENT GUIRAUD

Léa Herquel Bio express

1986 Naissance à Annecy, le 15 octobre.

1999 Ses parents s'établissent à Genève.

2012 Durant sa formation d'animatrice socioculturelle à la Haute Ecole de travail social (HETS), elle fait un stage à l'association Aspasia, qui fête ses 30 ans.

2013 Fin de ses études. Elle travaille alors à la Maison de quartier des Pâquis, avant de rejoindre l'EMS Résidences Notre-Dame, toujours aux Pâquis. Elle emménage dans le quartier.

2014 Inauguration de l'exposition urbaine «Les Pâquis se rhabillent» le 14 juin, pour la Journée internationale du tricot.

vie du quartier et les fils de laine ont tissé le lien social. «Une dizaine d'associations nous ont rejoints, les pelotes arrivaient de partout, même d'Italie, précise Léa Herquel. C'était incroyable, les gens sortaient de leur isolement, se réunissaient pour tricoter.» Pour finaliser l'expo, elle a fait appel à une tricoteuse professionnelle, Ursina Ramondetto, qui tient l'arcade «Knit a bit» aux Grottes: «Ses conseils techniques étaient indispensables.»

Un œil sur le Canada

Samedi passé, près de 300 personnes se sont réunies pour inaugurer cette exposition urbaine, qui demeurera en place tout l'été. Sous la surveillance de sa conceptrice, mais aussi des Pâquisards. «Des dealers m'ont même assuré qu'ils veilleraient sur nos créations, afin de les préve-

nir d'éventuelles déprédations», confie Léa Herquel.

Elle-même prendra du repos du côté de l'Andalousie. Adepte de boxe thaïe, cette grande voyageuse, également fan de montagne, lorgne l'Argentine pour 2015, après être allée en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud (déjà). A coup sûr, elle gardera aussi un œil sur le Canada, où des associations de tricoteuses créent des écharpes dont elles entourent les arbres. «Les gens qui ont froid peuvent s'en servir», relève Léa Herquel, qui rêve déjà d'adapter ce concept: «Aux Pâquis, beaucoup de gens veulent désormais poursuivre l'activité tricot. Confectionner des écharpes, et pourquoi pas des couvertures ou d'autres choses pour venir en aide aux personnes dans le besoin permettrait de prolonger notre action.»

Annexe V : Grille d'entretien

Grille-mémo pour les entretiens de Mmes Laine, Acryl et Soie (09.12.2013)

Introduction

Remerciements de nous accueillir

Présentation : 3 étudiants en travail social, on a choisi de venir la rencontrer, on aimerait bien avoir son point de vue sur le projet LPSR

Confirmer si enregistrement, ok ? On peut aussi l'arrêter à tout moment si elle le désire.

« Si certaines questions ne vous inspirent pas, vous n'êtes pas obligé d'y répondre. »

Garantir l'anonymat

Thématiques

La vie en EMS- journée type ?

- Est-ce que vous pouvez nous décrire comment se déroule une journée à l'EMS ?
(Quelles sont les activités plaisantes ? Est-ce qu'il y a des choses déplaisantes ?
Est-ce que vous faites des rencontres ici ? Personnel, résidents, visites...
Quelle est votre relation au quartier : promenades, commerçants, voisinage ?)

L'Entrée en EMS- depuis quand ?

- Comment ça s'est passé pour vous, l'entrée en EMS ?

L'Activité tricot

- Rencontres lors de cette activité ?
- Comment ça se passe quand vous tricotez ?
(Quand ? À quoi vous pensez ? Est-ce que vous tricotiez avant ? Si oui, de quelle manière, pourquoi, avec qui ? Dans quel but ? Vous voyez toujours ces personnes actuellement ? Auto-détermination choix motif, couleurs, fourniture laine, on lui amène, elle va la chercher ? Vous nous montrez vos réalisations ?)

L'Espace public

- On se remémore la fête aux pâquis «la Rue est à vous».
(C'était comment cette fête ? Qu'est-ce que ça fait de tricoter dehors ? Rencontres ? Souvenirs ? Tricot de l'arbre ? D'où vient cette idée ?)

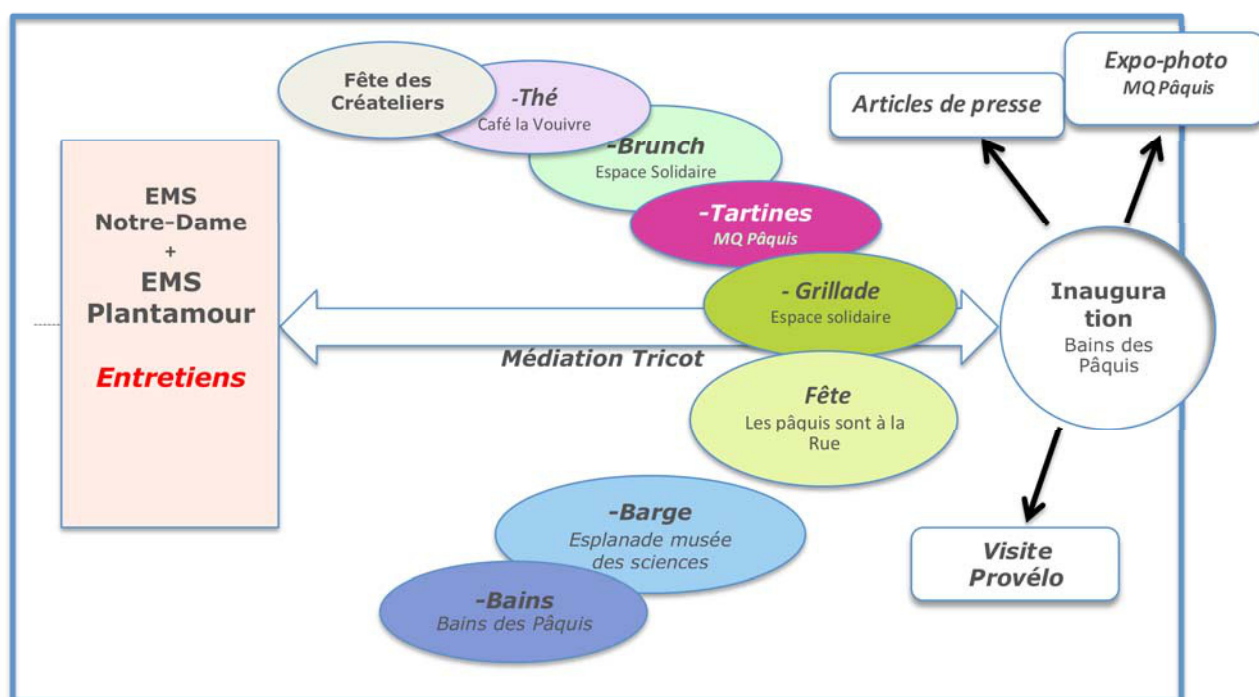
Avant/Après

- Pourquoi participez-vous au projet ?
(Qu'est-ce que vous apporte la participation au projet ? Inauguration, assemblage ? Et, après... d'autres projets ?)

(page 2)

Annexe VII : Schéma des investigations sur le terrain

PROJET LPQRS



Annexe VIII : Observation à la Résidence (par Quentin Sottocasa)

Il est 9h25, je suis devant la façade de l'EMS. Le bâtiment donne directement sur la route de Lausanne. Je reste un certain temps à observer ce devant. Il est en relief, les fenêtres ressortent de l'avant de l'immeuble. Une fissure est présente au milieu de la façade, elle me donne l'impression que le bâtiment a été séparé en deux, comme lors d'un tremblement de terre. Je m'approche de la porte vitrée et rien ne se passe. Je recule de deux pas, m'avance de nouveau face à la porte pour être vu du voyant lumineux, mais rien à faire, la porte est verrouillée. Je regarde autour de moi et remarque qu'un interphone est présent à ma gauche, à côté duquel il est écrit : « appuyer pour sonner ». Juste au-dessus, je peux voir un globe oculaire caméra comme dispositif de sécurité. Cela me rappelle ma dernière visite au poste de police que j'ai réalisée pour entretien dans le cadre d'un module de cours.

J'appuie sur l'interrupteur afin d'enclencher la sonnette. Le son de l'interphone se fait entendre. Après une dizaine de secondes, la porte s'ouvre. J'entre dans un sas. À ma gauche, je peux voir un bureau d'accueil. Je me dirige vers la deuxième porte vitrée pour sortir du sas. J'arrive dans un hall d'entrée. Je croise du regard plusieurs résidents. L'un d'eux est assis sur un fauteuil adjacent à l'entrée. Je lui adresse un bonjour en mimant un sourire. Je lis sur son visage tout d'abord une émotion de surprise, mais elle laisse la place ensuite au retour de mon sourire accompagné d'un bonjour énoncé avec un ton silencieux, tout juste audible.

Mon regard se porte ensuite sur un homme en fauteuil roulant qui vient dans ma direction depuis la salle du fond qui semble bien être la cafétéria. Il se déplace à l'aide de ses pieds en faisant glisser le sol sous les roues de son fauteuil. Son avancée n'est pas rectiligne, il slalome entre les murs du couloir. Lorsqu'il en vient à porter son regard sur moi et qu'il est arrivé à une distance que je juge assez proche pour pouvoir entendre mes paroles, je le salue et lui adresse un sourire. Il s'arrête un court instant, puis rabaisse sa tête vers le sol pour continuer son errance au fond du couloir sur ma gauche. Je décide de m'asseoir sur un des fauteuils présents dans le petit hall d'entrée en laissant deux fauteuils d'écarts avec celui où est assis l'homme qui m'a salué. J'ouvre mon carnet de note et commence à noter mes observations. Je vois une personne sortir du bureau d'accueil avec une blouse blanche, elle se dirige en direction de la cafétéria. Une jeune demoiselle aux longs cheveux bruns sans uniforme vient chercher le monsieur en fauteuil qui est à présent arrêté au bout du couloir face au mur. Elle se baisse afin de rapprocher sa bouche au plus près de son oreille et lui dit quelque chose tout en lui caressant le dos de façon circulaire. Elle hoche ensuite la tête et s'empare des poignées arrières du fauteuil, lui fait faire demi-tour pour reconduire le résident en direction de cafétéria. La demoiselle revient après deux minutes accompagnée d'une dame plus âgée. Je croise son regard. Elle se dirige vers moi et me demande si elle peut m'aider. Je lui explique la raison de ma présence en lien avec le projet de Léa «*les Pâquis s'habillent*». Elle me demande si je souhaite qu'elle annonce mon arrivée à cette dernière. Je lui réponds que je souhaite d'abord attendre l'arrivée des deux autres chercheuses.

Les deux dames s'éloignent en direction de la cafétéria. Mon regard se pose de nouveau sur celui de mon voisin de fauteuil. Je vois qu'il regarde en direction de la porte d'entrée. Je tourne ma tête et aperçois une silhouette dans le sas d'entrée. À l'ouverture des portes, je

reconnais Delia, elle balaie du regard le hall d'entrée et finit par croiser mon regard. Son visage s'illumine en un sourire radieux, je prends conscience qu'elle m'a reconnue. Je me lève, approche ma joue de la sienne et nous nous faisons la bise. Elle adresse ensuite un bonjour à mon voisin en lui souriant, il lui répond de même. L'homme au fauteuil roulant revient dans notre direction. Elle le salue en souriant mais il réagit de la même manière que face à moi, cinq minutes plus tôt. Il continue son chemin sinueux vers le bout du couloir. Delia me fait part de sa surprise quant au dispositif d'accueil sécuritaire : « On est aux Pâquis, quand même ! » Je l'entends sous le sens de la dérision, mais il est vrai que l'image que les médias donnent de ce quartier est assez peu sécuritaire. Elle sort ensuite des biscuits sans gluten de son sac qu'elle compte offrir à Milena, qui nous en a fait profiter hier, ainsi que la semaine dernière. Elle me donne ensuite une photocopie de la grille d'observation que nous avons réalisé la veille. Mon regard se porte ensuite à l'extérieur du sas d'entrée. Je reconnais Milena, qui me reconnaît. Elle prend le temps de finir sa cigarette. Un homme en blouse blanche se dirige alors vers la sortie et lui ouvre la porte. Nous nous saluons à tour de rôle en nous faisant la bise. Milena propose ensuite d'aller boire un café, le temps des trente minutes qu'il nous reste. Nous nous dirigeons vers le comptoir de la cafétéria. Delia commande trois cafés. La serveuse prépare la commande et demande à un jeune homme en blouse blanche de nous trouver trois tables. Ça me surprend j'aurais cru pouvoir moi-même choisir notre emplacement. Il commence par déplacer une chaise vers une table au coin au fond à droite. Lorsqu'il s'apprête à en prendre une deuxième, il s'interrompt subitement et plonge sa main droite dans sa poche, il en sort un téléphone portable et regarde l'écran tout en pianotant sur les touches du clavier. La serveuse ayant fini la préparation de notre commande nous invite à la suivre jusqu'à la table que son collègue a commencé à préparer pour nous. Elle pose le plateau avec les trois cafés et ramène la troisième chaise manquante. Milena choisit le siège face au comptoir, je prends celui qui tourne le dos aux résident-e-s de la table d'à côté. Après avoir bu nos cafés et que Delia ait offert son sachet de biscuits réalisé avec ses enfants, la responsable du service d'animation vient à notre rencontre. Elle nous souhaite la bienvenue et nous prévient qu'elle va informer Léa de notre arrivée.

Après un moment, je voit l'animatrice arriver à l'entrée de l'espace cafétéria. Elle se rend à la table de plusieurs résidents et les salue les un-e-s après les autres. Elle finit par la nôtre nous nous levons et nous faisons la bises. Elle nous répète ce que nous avons décidé la veille à savoir que deux d'entre nous : Milena et Delia interviewerons Madame Laine dans sa chambre pendant que j'observerai l'animation qui aura lieu au troisième étage. Je lui réponds que je souhaiterais plutôt observer les interactions entre les résident-e-s dans la cafétéria. Les rencontres y étant, selon moi, moins formalisées, se réalisant sans le travail de médiation d'un animateur. En effet, il m'intéresse d'observer comment les résident-e-s interagissent au quotidien de façon informelle.

Nous nous rendons dans la chambre de Mme Laine. L'animatrice tape à la porte annonce sa présence et demande si elle peut entrer. Suite à la réponse positive de la résidente elle passe un badge sur la serrure de la porte et l'ouvre. Elle s'avance vers le lit de Mme Laine et lui demande si elle est d'accord de nous laisser entrer. Après acquiescement nous la rejoignons au cœur de sa chambre. Elle est assise sur une chaise à côté de son lit face à la télévision. Un tricot est posé sur son lit. Elle s'en empare et le dépose sur sa table de chevet. Nous

approchons d'elle afin de la saluer. C'est la deuxième fois que je la rencontre. Je décide de lui serrer la main. Léa lui explique que Milena et Delia vont l'interviewer pendant que j'observerais les résident-e-s à un autre endroit. Léa et moi quittons la salle pour nous rendre au huitième étage. Nous arrivons dans la salle d'animation. L'endroit est illuminé je remarque la présence de plusieurs résidentes qui ont le sourire. À une table une dame est entrain de peindre des rouleaux de papier toilettes en vert. À la table qui se trouve à sa droite, deux résidentes sont en train de jouer à un jeu de société. À leur droite, plusieurs fauteuils sont disposés en demi-cercle, plusieurs résidents y sont assis, mais leurs regards ne se croisent pas, ils ont l'air d'être chacun dans leur monde.

Tout à droite de la salle, il y a un coin cuisine avec une table. Un homme et une femme d'une quarantaine d'année s'affaire en cuisine. Léa m'explique qu'ils confectionnent un repas gastronomique d'aliment passé au mixeur. À leur gauche, c'est l'atelier bricolage et l'atelier jeu de société. Elle me dit qu'elle va maintenant commencer la lecture du journal avec le groupe rassemblé en demi-cercle. Elle me demande ce que je souhaite observer : le huitième étage, le hall d'entrée ou la cafeteria. Je choisis la cafeteria. Elle m'accompagne au rez-de-chaussée pour m'annoncer au service de maintenance du lieu. Une fois cela effectué nous nous saluons.

Je décide de m'asseoir à la même table que celle autour de laquelle nous avons pris le café, mais face au bar à la place qu'occupait Milena. Je commence par réaliser un plan de la disposition des tables dans la salle et des gens qui y sont assis. Je remarque une présence essentiellement féminine. Les résident-e-s lisent le journal (tribune de Genève, matin, 20minutes), soit fixent un point dans l'espace du regard, soit balaient la salle du regard, ou encore somnolent par intermittence. Il n'y a peu d'échange visuels et verbaux. Chacun paraît être dans sa propre bulle hermétique. C'est alors que je vois une dame s'approcher du hall d'entrée en marchant. Elle se rend à la table et salue une des résidentes qui y est assise. Elle commence à lancer la discussion sur des achats qu'elle est sur le point d'effectuer. Elle compte acheter une paire de bottines qui est au rabais. Elle les a déjà commandées. Elle arrête de parler et se met à chanter au rythme de la musique. Je viens de remarquer qu'une musique d'ambiance était présente. Elle regarde le journal que son interlocutrice est en train de lire. Elle débute une conversation sur les titres. Elle rompt la conversation et se remet à chanter sur la mélodie de « *stand by me* ». Sa voisine de droite se met à taper du pied au rythme de la musique. La dame se relève et se dirige vers moi. J'arrête de noter. Elle s'avance lentement et ne me quitte pas des yeux. Elle s'empare de la chaise qui se trouve en face de la mienne de l'autre côté de la table. Elle s'assoit lentement perpendiculairement à moi. Elle me demande si je fais mes devoirs ?

Je lui réponds qu'effectivement. Elle me demande ce que j'étudie. Je lui réponds que je suis étudiant en travail social. Elle m'explique que sa fille est pharmacienne à Lyon et qu'elle a effectué huit années d'étude pour obtenir son diplôme. Sept années de pharmacie et une année d'homéopathie. Son frère, quant à lui était un professeur de philosophie reconnu de l'université de Nanterre. Sa façon d'enseigner était appréciée par sa simplicité de la part de l'ensemble de ses étudiants. Elle m'évoque d'ailleurs un anecdote à son sujet. Il était un grand ami de Patrick Bruel. Lors de son enterrement, ce dernier ayant perdu son père à l'âge de trois

ans, l'aurait choisi lui comme père de substitution. Il pleurait comme un bébé lors de la cérémonie, elle s'en souvient comme si c'était hier.

Je lui fais la remarque qu'elle est bien habillée pour ne pas dire très coquette. Elle porte un chapeau en forme de casquette sur la visière sont déposées trois fleurs roses. Son visage est peu ridé et maquillé, elle porte des lunettes bleues ainsi qu'une paire de boucle d'oreille en or. Autour de son cou plusieurs collier d'or et de perles se laissent entrevoir. Des bracelets encerclent ces poignets. Une veste qui ressemble d'avantage à une blouse de travail brune a l'air de protéger ses habits de la saleté, elle est tachée et trouée. Un vieux monsieur vient alors dans notre direction et décide de s'asseoir dos à la dame. En repoussant la chaise pour rapprocher son fauteuil de la table, il bouscule le siège de Madame Soie à plusieurs reprises. Celle-ci s'écrie « Aïeaaaa ! ça va pas ou bien, vous ne pouvez pas faire attention. L'homme ne s'excuse pas et commence à lire son journal.

Je fais la remarque qu'il y a beaucoup de personne dans l'EMS. Elle me répond qu'en tout ils sont 80 résidents et qu'elle connaît les prénoms de tout le monde. A côté d'eux, il y a énormément de gens qui gravitent : les aide-soignant-e-s, les animateur-trice-s, les techniciens, les personnes qui s'occupent de laver le linge, la conciergerie, le service de restauration... Je lui demande comment s'est de vivre ici ?

Elle me répond que la décoration est jolie, le changement des draps est effectué tous les jours, ainsi que le linge de bain. En plus de ça elle a la change de se faire livrer au quotidien un bouquet de fleur de la part de son fils. Avant, elle habitait à la résidence d'Hanna aux Anières. Mais l'institution a fermé et ses enfants ont été obligés de lui trouver nouveau lieu de résidence. Ils ont eu la chance de pouvoir choisir la chambre du dernier étage qui donne vue sur le jet d'eau.

Un cri me fait perdre le fil de la conversation. Une des résidentes geint à répétition. Après plusieurs tentatives, je crois entendre à l'aide. Mme Soie continue de parler de son fils elle m'explique qu'il est pilote d'avion. Mais derrière nous les cris continuent. J'hésite d'agir, me lever pour comprendre la raison de ces cris. Mme Soie hausse alors la voix et s'écrie : « Elle la ferme ou j'y vais ! » Une jeune aide-soignante se dirige vers la dame qui pousse des cris. Elle ne sait pas quoi faire. Elle tente d'entrer en relation avec elle mais rien n'y fait. La dame continue de crier. De mon côté, je me sens obligé de fixer mon attention sur mon interlocutrice d'en face, de peur de lui manquer de respect. Lorsque cette pensée me vient à l'esprit, Mme Soie se lève et tente d'actionner la poignée de la porte vitrée sur notre gauche. N'y arrivant pas, elle demande de l'aide, mais une aide-soignante l'informe qu'elle ne peut ouvrir la porte, sinon ça donnerait froids aux autres résidents de la cafétéria. Mme Soie s'exclame : « Qu'ils sont chiants ceux-là ! » Elle se lève alors et quitte la cafétéria pour aller fumer une cigarette à l'extérieur.

Le silence revient... avec l'indifférence et l'anonymat. Les visages ne semblent plus habités par des regards. J'observe l'homme en face de moi. Il lit son journal en faisant rouler son fauteuil d'avant en arrière comme une forme de stéréotypie. Il le plie et commence à se curer le nez. Il regarde la table d'en face et se replonge dans sa lecture.

Je regarde la dame qui est derrière lui, elle semble plongée dans un sommeil. L'arrivée d'une résidente piétonne attire mon attention. Elle vient d'arriver. Elle salue le monsieur qui siège à ses côtés. Elle s'assoit à l'endroit où était assise Mme Soie avant qu'elle me rejoigne. Elle se met à lire le journal. J'entends le bruit des pages qui se tournent dans le silence.

Le silence est interrompu par le cri de la même dame qu'il y a cinq minutes. Une aide-soignante se dirige lentement vers la résidente qui crie. Elle s'arrête devant elle et l'appelle : « Mme M....Mme M...., vous m'entendez Mme M. ? » Cette dernière a la tête penchée vers l'arrière elle regarde le ciel. L'aide-soignante lui dit : « je ne suis pas au ciel Madame M., je suis devant vous ! ». La résidente redresse la tête. L'aide-soignante lui dit : « Dites-moi ! » Madame M. reste muette et fixe le regard de l'aide-soignante. Cette dernière lui demande : « Vous voulez ma photo Madame M. ? » L'aide-soignante se met à rire. Elle reprend son calme et conclut la relation : « voilà Madame M. »

Le silence se réinstalle. Une dame arrive en marchant dans ma direction, elle est soutenue par le bras d'une aide-soignante qui l'assoit sur la table qui se trouve à ma gauche. Une fois la résidente assise, l'aide-soignante s'en va. La résidente commence à se dandiner. Elle touche son petit sac à main beige. Elle décide de l'ouvrir pour y prendre un mouchoir. L'homme assis en face d'elle la regarde chercher dans son sac à main. Au moment où elle relève son regard dans sa direction il se remet à lire. L'instant d'après la dame fixe son sac pour refermer la fermeture éclair. Durant ce court instant, l'homme sort le nez de son journal et la regarde. Il tourne la tête dans ma direction, mon regard se porte alors sur la dame qui lui fait face. Elle entreprend de se lever, doucement elle se redresse prend son sac à main par la lanière et s'en va pour quitter la cafétéria. Une aide-soignante arrive dans sa direction et vient à sa rencontre. Elle la prend dans ses bras et lui fait la bise. La soignante la prend par l'épaule et la reconduit à l'endroit où elle était assise. La dame suit les instructions du corps de l'aide-soignante et se rassoit en face de l'homme qui lit son journal.

Annexe IX : Mme Laine

N° 10. Impressions - Entretien de Mme Laine, 10.12.2013 (Delia Higginson)

Entrée

Le bâtiment se situe sur la rue de Lausanne, dans le secteur nord du quartier des Pâquis. Il reste quelques minutes avant le rendez-vous pour l'entretien de Mme Laine, une pensionnaire octogénaire de la résidence Notre-Dame. La bouche un peu pâteuse, en quête de pastilles à la menthe, j'avise un bureau de tabac situé juste en face. Je vérifie que la boutique soit ouverte en glissant furtivement un regard par la porte vitrée recouverte d'affiches publicitaires, guettant une source de lumière qui m'indiquerait une présence. Mon regard intercepte un halo discret qui distribue un peu de clarté dans la minuscule pièce. Je pousse la porte. Une boîte de carton cornée est posée sur le comptoir sommaire, elle contient quelques paquets de bonbons maladroitement alignés selon la couleur de leur emballage. Derrière la planche de formica, une femme souriante m'interroge du regard. À ses pieds, un gros chien roux couché relève la tête et m'observe. Contre le mur du fond, quelques boîtes de cigarettes sont rangées soigneusement me rappelant que je suis belle et bien dans un bureau de tabac.

Je taille une bavette avec la femme, ses propos sont teintés d'une onde chaude qui me fait plaisir à entendre :

« Vous êtes du quartier ? »

« Non je n'y habite plus depuis trois ans, mais je vous connais, je vous ai déjà vue promener votre chien. »

Elle me sourit, et m'appelle « *ma belle* », me tend l'unique paquet de menthol qui garnit son magasin. Dans son sourire et sa gentillesse il y a quelque chose qui me fais voyager dans les îles lointaines, Haïti, Cap vert. En quittant la boutique, je suis à nouveau saisie par le froid mordant du mois de décembre. Je goûte ce petit moment de contraste, faisant répercuter la douce chaleur de ce sourire coloré dans l'horizon matinal.

Coincée entre les immeubles du début du siècle passé, la façade de la résidence s'érige dans son étroite robe grise et contemporaine. Flanquée de mini boîtes-fenêtres qui se projettent comme des pustules saillantes au-dessus de la rue, scindée en son milieu d'une faille gigantesque et noire, délire d'architecture que je refuse d'interpréter et qui rappelle l'éclectisme du quartier. J'enjambe les rails du tram en vérifiant l'heure sur mon portable : il est neuf heures trente. Devant l'entrée une double porte vitrée m'arrête. À ma droite, un bouton de sonnette surmonté d'un globe noir suspend mon geste. La vue de cette caméra me surprend, on n'entre pas ici comme dans un moulin. La première porte se referme derrière moi et je me retrouve, l'espace de quelques secondes piégée dans un sas vitré. À gauche au fond du bureau, un homme me salue d'un mouvement large de son bras droit, et pousse le bouton qui actionne la deuxième porte. Je pénètre dans le hall d'entrée. Sur la droite un banc invite le visiteur à l'attente. Quentin y est assis, il m'accueille de son sourire jovial et avenant. Je m'installe à côté de lui en prenant de ses nouvelles. À notre droite, une nouvelle porte vitrée s'ouvre sur la salle à manger. Un homme âgé en complet brun, passe devant nous en s'appuyant sur son rotator. Je lui lance un « *bonjour !* » sonore. Il marque un temps de surprise, s'arrête pour me regarder et me répond poliment. Il passe son chemin. Une jeune femme sort du bureau et passe devant nous, sans nous adresser ni regard, ni parole.

Nous apercevons Milena dans la rue, elle s'approche du bouton de sonnette en nous lançant des œillades enjouées. Nous l'observons en riant procéder aux différentes étapes qui vont lui

permettre de nous rejoindre. Sonner, remarquer la caméra, attendre, passer la première porte, attendre dans le sas quelques secondes, passer la deuxième porte.

Nous la saluons chaleureusement. Plusieurs personnes passent, sans prêter la moindre attention à notre présence. D'un commun accord, nous nous dirigeons vers la salle à manger. Nous passons la troisième porte vitrée. Sur notre gauche, un mur percé de hublots ronds dresse la frontière entre la cafétéria et la cuisine.

Je jette un œil à travers l'un d'entre eux, et y aperçoit des aides de cuisine gantés, affairés à la préparation du repas.

Nous nous dirigeons vers le comptoir et j'interpelle une femme en tenue de service, pour lui demander si nous pouvons prendre des cafés. Plusieurs personnes âgées sont rassemblées autour d'une table, elles se font face en silence. La plupart d'entre elles sont assises dans des chaises roulantes. Je demande trois cafés, la serveuse nous les prépare et nous les pose sur une table qu'un résident vient de quitter. Nous la suivons docilement, un peu surpris de la méthode. Derrière Quentin, une paroi mobile ornée de plantes vertes coupe l'immense salle à manger en deux, créant un semblant d'intimité. Je suis fascinée par les allées et venues du personnel en blouse blanche, chacun semble affairé. Les résidents sont déposés autour des tables, chacun semble avoir une place bien définie. Une dame en chaise fait un mouvement pour se décaler, un aide vient la remettre à sa place. On assiste à une sorte de mécanique précise, qui semble réglementée selon le rôle des personnes en présence. Peu de mots sont échangés. En face de moi, la table des résidents est plombée par un lourd silence. Je tente d'intercepter un regard, chacun semble plongé dans ses pensées, certains ne semblent même plus penser, le regard perdu dans le vide, éteint. D'autres grappillent minutieusement les dernières miettes de leur petit déjeuner. Quelques-uns se donnent l'air captivés par la lecture du *Matin Bleu*, le journal maintenu à hauteur de visage, comme un bouclier protecteur.

Ici, on est tenté de s'aligner, de se caler sur l'ambiance, pour ne pas « faire tache ». Comme les personnes sont très discrètes, nous baissons un peu le ton, histoire de ne pas perturber davantage l'orchestration de cette atmosphère réglementée. Notre engouement matinal, la joie de se retrouver pour faire avancer notre recherche, tout cela est comme instinctivement retenu: nos voix se font plus basses, nos gestes plus petits. Je me sens étrangère dans cet univers peuplé d'âmes qui sont comme des ballons suspendus que l'on attend de décrocher. Dois-je retenir ma respiration ?

Enfin, la responsable de l'animation vient à notre table, et d'une poignée de main fonctionnelle nous souhaite la bienvenue. Elle nous dit qu'elle va annoncer notre arrivée à Léa.

Une résidente placée juste à côté de Quentin, tente d'attirer son attention, en lui susurrant un timide « *bonjour* ». Il ne l'entend pas, alors je lui fais remarquer. Léa arrive et nous accueille un peu plus discrètement que d'habitude. Je la sens tenue par un protocole qui la confère dans un code de conduite précis. Elle aimerait nous offrir le café, mais pour cela elle doit aller demander la permission, elle s'éclipse, et revient bredouille, c'est compliqué... de toute façon nous avons déjà réglé les consommations.

Nous l'informons de la répartition des tâches que nous nous sommes fixés, et nous assurons de son accord: Quentin aimerait réaliser une observation dans différents espaces de rencontres de la résidence, tandis que Milena et moi, nous irons réaliser l'entretien avec Mme Laine. L'animatrice acquiesce et nous emmène vers l'ascenseur. Nous montons ensemble chez Mme Laine. Léa frappe à sa porte avant d'entrer. Elle entre la première et nous présente à la résidente.

Mme Laine est assise dans un fauteuil de la résidence, juste à côté de son lit face à la télévision allumée. À sa gauche, une table ronde en bois. Contre le mur du fond, une commode à miroir. Elle nous accueille gentiment, chacun d'entre nous contourne le lit pour s'approcher d'elle et lui serrer la main. Elle reste assise dans son fauteuil pendant que Léa lui réexplique la raison de notre venue. Je crains que nos soyons envahissants, avec notre matos,

nos manteaux et nos gants, nos sacs, et notre attente. J'aimerais m'accroupir à ses côtés pour me mettre à sa hauteur.

Lorsque Léa et Quentin sont sortis, Madame Laine nous dit de nous asseoir. Nous formons comme un petit cercle autour d'elle, Milena, à son côté gauche, dos à la fenêtre, et moi en face, dos à la commode. La télé continue de diffuser l'émission en cours pendant que nous nous installons pour l'entretien.

Impressions durant l'entretien

Madame Laine parle très volontiers mais ne répond pas toujours aux questions que Milena lui pose. Par exemple, elle ne sait pas à quel projet Milena fait allusion, lorsque celle-ci évoque l'activité tricot. Mme Laine la confond avec l'activité du jour d'avant, la confection de décors pour le sapin de Noël avec les enfants du quartier. Elle dévie très rapidement des questions et nous partage ses préoccupations, les problèmes de santé et d'argent sont des thèmes qui reviennent souvent. Elle est apparemment issue d'un milieu modeste, car elle évoque à plusieurs reprises, sa débrouillardise et son mode de vie avant de venir à la résidence. Elle a un langage très populaire dont je ne comprends pas toujours les expressions. Elle se différencie des autres résidents, elle n'aime pas participer aux activités de groupe, car ils ne parlent pas et que ça l'ennuie.

Pendant l'entretien, nous lui avons demandé de couper le son de la télévision. Elle a déposé son tricot en cours, des chaussettes pour le fils d'une de ses voisines, et le prend en main que quand nous en parlons, pour nous le montrer.

Elle n'évoque pas le sentiment de solitude, mais nous nous apercevons qu'elle côtoie peu de monde, que ses liens avec des personnes extérieures de la résidence sont très rares : elle évoque son neveu de Lausanne qui vient quelques fois lui rendre visite. Son chien lui manque, mais elle a gardé l'habitude de sortir le matin dans le quartier pour aller faire quelques emplettes, qui sont à hauteur de l'argent dont elle dispose.

Nous avons de la peine à conclure l'entretien, car elle apprécie visiblement la conversation. Elle nous remercie de la visite en disant qu'elle a eu du plaisir à nous rencontrer.

Réflexions - méta

Dans notre démarche de recherche, j'ai plusieurs fois observé que celle-ci participait à rompre l'isolement des personnes que nous rencontrons. Notre méthode participative, nous engage spontanément dans une dynamique relationnelle, dynamique qui suscite d'autant plus d'intérêt de la part de personnes pour lesquelles les moments d'échanges avec autrui sont rares. Notre position se différencie de celle des autres professionnels qui encadrent les personnes âgées, en ce qu'elle nous offre une plus grande liberté dans les interactions, puisque nous ne sommes pas représentatifs d'une fonction déterminée par l'institution. Ainsi, lorsque nous prenons congé d'elles, les personnes rencontrées, expriment fréquemment le désir de nous revoir.

N°10. Impressions Mme Laine- Entretien du 10.12.2013 (Milena Lambelin)

Pour commencer, j'ai beaucoup apprécié l'accueil de cette personne âgée. Nous recevoir dans sa chambre semblait l'enchanter, la flatter et elle a été très attentive à bien répondre à nos questions. Je crois que cet entretien a été bénéfique à son estime d'elle-même. Elle s'est probablement soudain sentie écoutée (spécialement parce qu'elle nous a dit ne pas pouvoir beaucoup parler avec les autres résidents), a pu s'exprimer et s'est probablement sentie importante, sa biographie semblant nous intéresser.

Toutefois, j'ai eu l'impression qu'elle ne cernait pas toujours bien les questions et répondait en racontant une anecdote à laquelle elle s'accrochait fortement et qui n'était pas forcément toujours en lien avec la question de départ.

Mme Laine est très bavarde et il n'était pas toujours évident de l'arrêter, de la couper dans ses paroles lorsqu'elle s'éloignait du sujet de départ et que je souhaitais l'y « ramener » ou poser une nouvelle question. Lorsque je lui parlais du « projet » elle ne semblait pas toujours comprendre qu'est-ce que j'évoquais. Il fallait prononcer « Léa » et « tricot » pour qu'elle appréhende le sujet que nous évoquions.

Malgré son âge relativement avancé (85 ans), elle paraît avoir toute sa tête et cela a été un grand avantage pour le bon déroulement de notre entretien. Toutefois, comme elle avait pu me le confier aux « Pâquis sont à la rue », elle perd la mémoire. Malgré cela, elle m'annonce se rappeler de m'avoir rencontrée lors de cette journée, il y a deux mois et demi.

Dans l'ensemble, je conserve de très bonnes impressions quand à cet entretien, effectué avec Delia, avec laquelle nous avons pu, chacune à notre manière, lui poser des questions et émettre certaines paroles.

J'ai été surprise de constater que pour une personne de cet âge-là, parler pendant 1h30 ne semblait pas la fatiguer. Au contraire, lorsque je lui ai dit qu'il était bientôt l'heure du repas et que nous allions nous arrêter, elle a continué à s'exprimer, comme si elle ne pouvait plus s'arrêter.

Pour terminer, il me semblerait très riche de pouvoir effectuer d'autres entretiens avec une ou plusieurs tricoteuses. Je pense notamment à l'« argovienne » qui apprécie tout spécialement s'exprimer et serait certainement ravie de pouvoir répondre à nos diverses questions.

Annexe X : Mme Acryl

N° 13. Impressions- Entretien de Mme Acryl, 21.01.2014 (Delia Higginson)

L'arrivée

J'arrive avec un peu de retard, à L'EMS ce matin... j'avais égaré mes clés dans la buanderie avant de grimper sur mon vélo.

Après avoir appuyé sur le discret rectangle qui sert de bouton de sonnette, j'attends devant la porte qu'on m'ouvre. L'attente me paraît longue. À travers le double vitrage qui sépare la rue du bureau d'accueil, j'aperçois le « portier » occupé au desk avec une personne. Pendant que je patiente, le souvenir de ma précédente visite en ces lieux me revient à l'esprit : on entre pas ici comme dans un moulin, mais plutôt comme dans un secteur à haut risque. Mon esprit hésite entre « Sécurité » et « protection ». Je me dis que les deux vont de pair.

L'homme au desk jette un regard vers moi et traverse le bureau pour actionner la commande d'ouverture des portes. Je me glisse dans le sas de verre et rejoins Quentin qui lit un livre dans le hall d'entrée. Je le salue, m'assois en face de lui et lui explique la raison de mon retard. En face de moi, une résidente est assise, le regard perdu dans le vide, les mains accrochées au déambulateur posé devant elle. Je lui adresse la parole avec toute la gaieté du matin, comme si je voulais lui faire partager la fraîcheur du dehors. Je plante mon regard dans le sien, pour attirer son attention. Elle me sourit en me répondant que « *ça va pas trop mal* », « *qu'on fait aller* ». Sur la table basse devant nous est posé un pot de géraniums un peu fanés. Je lui demande si elle se sent comme les géraniums.

Le bureau de l'animatrice

Quentin m'informe que nous avons rendez-vous dans le bureau de l'animatrice. Il me montre d'un geste où il se trouve, juste un peu plus loin, en face des ascenseurs. Nous nous levons, souhaitons une bonne journée à la dame et nous dirigeons vers le bureau, où nous sommes attendus. L'animatrice responsable se lève et nous souhaite le bonjour. Elle en profite pour nous montrer une armoire dont les étagères sont recouvertes de piles de tricotés bien rangés. L'étagère du haut est pleine à craquer : c'est la contribution d'une seule personne, Mme Laine que nous avons interviewée avant Noël. Nous prenons de ses nouvelles, elle est toujours hospitalisée et d'après l'animatrice « *ça ne va pas bien du tout.* » « *En tout cas nous réaliserons son arbre pour elle, comme prévu, et si elle n'est plus là, ça fera un bel hommage* ».

L'animatrice nous accompagne au 5^e étage où réside Mme Acryl. Il y a beaucoup de va-et-vient, les chariots encombrent le corridor, le personnel s'active. Je remarque des silhouettes peintes qui ornent les murs, des personnages stylisés, sans visages, le tout très coloré. Je me dis que c'est sympa d'avoir peint des scènes de rues dans ce corridor. Ça apporte une touche de gaieté.

Mme Acryl est devant la porte de sa chambre, elle prend congé de l'aide soignante. Elle nous voit, ça y est son « rendez-vous » est arrivé. L'animatrice nous introduit et nous dit qu'elle sera en colloque et qu'elle ne nous verra probablement pas à notre départ. Sur le seuil de la porte de la chambre, je m'adresse à Mme Acryl, lui demande si nous pouvons entrer. Elle paraît heureuse de nous voir, elle se souvient de nous, de nos précédentes rencontres à la « *Vouivre* ».

L'entretien

La chambre dégage une atmosphère de vie. Une table recouverte d'une nappe rouge à motifs floraux est couverte d'affaires, dont deux vases contenant des bouquets de tulipes fraîches. Le lit est encore défait, la porte de la salle de bain est restée ouverte. Un petit bureau encombré d'une pile de papiers sous laquelle dort un « lap top » fait face à une fenêtre aux rideaux jaunes. Au fond, posé en diagonale, coupant le coin du mur, un immense écran plat surplombe un meuble noir dans lequel je discerne des tasses et des livres amassés en vrac. À côté du lit, une autre table croule sous des piles de livres et de paperasse. Une armoire à trois portes couleur bois vient compléter ce joyeux paysage.

Mme Acryl s'assoit au dos du lit, sur une chaise qui fait partie du mobilier de la résidence. Je prends pour ma part la chaise rembourrée du bureau et Quentin prend une chaise de cuisine. Je demande à Mme Acryl si elle sait pourquoi nous sommes venus. Elle hésite. Je précise ma question. Elle me dit « ah, *pour parler de tricot !* » comme si c'était une évidence. Je lui réexplique le but de notre visite. (*J'ai oublié de me présenter en tant que personne, de lui dire mon nom, comme si cela n'avait pas d'importance, aïe !!*) Quand nous lui évoquons le travail social et si elle sait ce que c'est, elle nous dit que si elle nous avait rencontré avant, elle ne serait pas ici maintenant !

Nous lui demandons si elle est d'accord qu'on l'enregistre. Je lui dis que c'est plus simple pour la transcription et que ce ne sera pas diffusé.

Elle commence à parler sans que nous ayons le temps de lui poser une question. Durant tout l'entretien, il nous sera difficile de la conduire à évoquer le présent, l'EMS, cette chambre qui dorénavant est son lieu de vie. Si Mme Acryl aime évoquer le passé, les souvenirs, il lui est plus difficile de parler de son quotidien à la résidence, comme si elle n'admettait pas tout à fait cette réalité. Je repense à la « *présentation de soi* », et comme nous avons tous tendance à nous présenter sous le meilleur des visages. Je connais déjà des bribes de la vie de cette dame, des anecdotes qu'elle m'avait racontées lors des rencontres tricots. Ici c'est différent, d'abord le contexte de la chambre, et puis il n'y a que nous trois. Et nous sommes ici pour la questionner, alors nous tentons d'orienter ses dires vers des sujets qui sont difficiles, alors que dans les observations participantes, la discussion était plus libre, moins formelle, forcément.

Ce qui a été extrêmement intéressant durant cet entretien, c'est qu'au fil de nos questions, elle nous a dévoilé la part sombre de son existence. Un enfant mort en bas âge, dont elle n'a pas voulu parler d'avantage ; la difficulté, au retour de sa convalescence, d'accepter le fait de pas retourner vivre chez elle, la « peur » que provoque en elle la folie des autres résidents. J'ai bien senti que pour une personne de son rang, il était important de conserver la dignité d'une personne « normale » dans le regard de l'autre. Elle a exprimé le désir de vivre sa vie comme autrefois, de fréquenter le club de gym de son quartier, de participer au loto avec les aînés « normaux », de manger au restaurant, d'entretenir une conversation « normale », de marcher en ville dans la foule. Elle a insisté sur son besoin de sortir quotidiennement, pour marcher, par tous les temps, pour goûter à l'atmosphère trépidante de la ville. À ces dires, je me suis souvenue de sa passion pour le sport, pour le ski notamment qu'elle avait évoqué lors d'un rendez-vous de tricot.

Elle nous partage aussi ses soucis de santé, la récente bronchite, ou était-ce une pneumonie, ou encore... elle cherche ses mots, se lève, s'approche du bureau où elle a griffonné sur un bout de papier le mot « virus »... ah oui virus ! C'était un virus.

Tricot

Quand nous évoquons le tricot elle nous dit qu'elle a mal au bras, qu'en ce moment elle ne tricote plus. Elle nous montre sa main, au bas du pouce la trace enflée d'une contusion. « *On m'a retrouvée le matin au pied du lit, inerte* ». Ce qu'elle apprécie avant tout, c'est de sortir au café. Je comprends que le tricot pour elle, c'est un prétexte pour rencontrer du monde en-dehors de l'EMS. Elle nous dit qu'elle n'a pas fait de rencontres au sein de l'établissement, elle ne veut pas se lier aux « autres », ces « compagnons d'infortune » qui la laissent indifférente. Elle n'a jamais tricoté sauf dans sa tendre enfance alors que c'était une activité qui se pratiquait à l'école. Quand je lui demande quand elle a arrêté de tricoter, elle ne sait pas me répondre. Elle dit qu'à son époque toutes les femmes tricotaient des layettes pour les bébés, mais pas elle...

(Je repense à cet enfant qu'elle a perdu, au fait que les tricoteuses de tous bords m'ont toujours évoqué le lien entre cette activité et la naissance de l'enfant. Y aurait-il une corrélation entre cet événement biographique et le fait qu'elle n'ait pas tricoté comme les autres ?).

Lorsque Quentin essaie de lui parler du groupe des tricoteuses, comme cercle d'appartenance, elle ne comprend pas à quoi il fait allusion. Son refus d'être assimilée aux autres résidents de l'EMS l'empêche visiblement d'y accéder. Elle évoque aussi les moments de tricot à la salle d'animation, au huitième étage. Elle n'aime pas y aller, personne ne parle, et puis on voit toujours le même paysage : le « *jet d'eau* » dit-elle, comme si c'était une banalité. On a le sentiment qu'il ne s'y passe rien.

Prendre congé

Je la sens éprouvée par l'entretien, je lui tends un verre d'eau. Nous lui exprimons notre reconnaissance. Pour lui dire au revoir je l'embrasse tendrement. Quentin lui suggère de l'accompagner à la salle à manger. Nous quittons la chambre tous trois, ensemble, et allons prendre l'ascenseur. Il s'arrête au quatrième, une femme en blouse blanche s'engouffre. Elle salue Mme Acryl d'une voix forte, un peu exagérée. Elle me regarde et me demande si je suis sa nièce. Au premier, l'ascenseur s'arrête à nouveau. Un résident accompagné d'un aide-soignant, monte avec difficulté dans la cabine. Le vieux monsieur est courbé sur lui-même, une goutte transparente pend au bout de son nez. Les deux soignants cherchent un mouchoir. Pas de mouchoir. Mme Acryl fait une grimace et me lance un regard de connivence. En sortant, nous la saluons encore une fois. La responsable de l'animation est là, nous lui faisons un retour enthousiaste de notre entrevue. Elle regarde le visage de la résidente et au vu de son expression, dit que c'était sûrement un plaisir pour elle aussi de nous avoir rencontrés.

À l'air libre, le premier mot qui me vient à l'esprit est celui de « souffrance ». Je ne m'attendais pas à voir autant de souffrance. Quentin partage mon avis. Je lui dis que j'aimerais inviter Mme Acryl au restaurant, pour la remercier.

Annexe XI : Mme Soie

N° 14. Impressions- Entretien de Mme Soie, 29.01.2014 (Quentin Sottocasa)

C'est le branle-bas de combat. J'ai passé la nuit sur Lausanne et me suis levé tôt ce matin pour arriver à Genève à 8h15, remonter chez moi au Petit-Saconnex pour prendre l'enregistreur et redescendre jusqu'aux Pâquis afin d'arriver à l'heure (9h45) à notre rendez-vous à l'Ems pour interviewer Mme Soie. Malheureusement le bus trois est en retard sûrement à cause de la neige qui commence à tomber. Avec 10 minutes de retard le bus arrive en fin à l'arrêt de la Tourelle devant chez moi. Je saute dedans, me trouve une place assise et essaye de retrouver mon calme en concentrant ma respiration sur mon bas-ventre. Arrivé à la gare Cornavin vers 9h45, je reçois un message de Delia qui me dit qu'elle m'attend dans la petite boulangerie portugaise à côté de l'EMS. Je suis surpris. Les deux derniers rendez-vous nous nous étions retrouvés directement à l'Ems et j'étais en avance. Le fait de nous retrouver dans un espace neutre avant de pénétrer dans l'EMS me permet de profiter pleinement de Delia avant le début de notre entretien. Nous prenons des nouvelles l'un de l'autre. Elle m'explique comment se déroule le début de son stage à l'hôpital des enfants aux HUG dans l'espace d'animation le «Cybermentalo». Juste avant que nous quittions le café-boulangerie, j'exprime le besoin de redéfinir avec elle plus clairement nos rôles respectifs lors de l'entretien, qui est chargé de poser les questions et qui s'occupe de relancer la personne si l'on n'a pas fait le tour de la question. Nous convenons que je me chargerais de poser les questions et Delia relancera Mme Soie.

Nous sortons de la boulangerie et sonnons à l'entrée du bâtiment où résident les personnes âgées. Quelqu'un nous ouvre, mais je ne sais pas qui. J'aperçois Léa (l'animatrice) à l'entrée de la cafétéria qui vient à notre rencontre. Elle nous dit qu'elle est à la recherche de Mme Soie. On va se balader dans la maison en essayant de la retrouver, car elle doit sûrement être en train de marcher. Nous nous rendons au deuxième étage en direction du fumoir, mais ne la trouvons pas. Nous montons au septième, à l'étage de sa chambre et Léa demande au personnel soignant s'ils l'ont aperçue. Un aide-soignant réagit d'une manière qui m'a marqué. L'animatrice lui demande directement en l'apercevant : « Vous auriez pas vu Mme Soie ? » Et lui la regarde, marque un silence et lui répond : « Bonjour. » Léa lui répond : « Bonjour ... Comment allez-vous...vous ne savez pas où se trouve Mme Soie ? » L'aide-soignant a demandé comme une reconnaissance de sa personne aux yeux de l'animatrice. Comme si elle pouvait aussi prendre le temps de reconnaître sa présence en le saluant, sans se concentrer uniquement sur l'absence de Mme Soie.

Enfin, une aide-soignante nous dit qu'elle est peut-être chez la coiffeuse. Nous descendons au rez-de-chaussée, sortons de l'ascenseur et prenons à gauche. Au bout du couloir, j'aperçois le salon de coiffure. Je reconnais Mme Soie, alitée, le visage tout détendu. Delia et moi attendons à l'extérieur, tandis que l'animatrice entre saluer la coiffeuse et la résidente. Nous regardons dans le silence deux peintres qui sont en train de repeindre les murs du rez-de-chaussée. Le geste du pinceau glisse délicatement. Nous commençons à échanger quelques mots. Quelle quantité de travail il leur reste à faire! Nous leur demandons, comment c'est un EMS comme cadre de travail : C'est calme et silencieux.

Mme Soie nous rejoint. Son visage a rajeuni de dix ans depuis la dernière fois que je l'ai vue. Nous nous présentons. Elle se souvient d'avoir rendez-vous avec nous aujourd'hui pour discuter du projet « *les Pâquis se rhabillent* » et de son quotidien à l'EMS. Elle nous demande si ça nous convient de réaliser l'entretien dans le fumoir du rez-de-chaussée. Je trouve l'idée

excellente, le fumoir étant un espace informel, où beaucoup de choses peuvent se dire. Lorsqu'on y vient, on est fumeur, avant d'être aide-soignant, résident, directeur ou visiteur.

Nous nous asseyons autour de la table et enclenchons l'enregistreur. Très vite au cours de l'entretien, des personnes interrompent notre conversation en entrant avec fracas dans le fumoir. J'angoisse un peu de la qualité sonore qu'aura l'entretien lorsque nous le réécouterons. Par moments, Delia décide d'arrêter l'enregistrement.

Mme Soie est selon moi la personne qui a été le plus à propos dans ses réponses. Je ne me suis pas senti perdre le fil de ses pensées. Elle avait quand même parfois tendance à enjoliver son récit en mettant de l'eau de rose sur chaque événement.

À la fin de l'entretien, elle nous invite à visiter sa chambre en nous montrant la vue magnifique qu'elle a sur le jet d'eau. Elle nous présente ensuite les multiples albums photos où figurent les membres de sa famille. Elle nous parle de ceux et celles qu'elle tient dans son cœur et les autres avec lesquels elle a plus de peine. Les compagnons de Mme Soie manquent à l'appel, aucun ne figure en photos.

N°14. Impressions Mme Soie- Entretien du 29.01.2014 (Delia Higginson)

J'ai rendez-vous avec Quentin à 9h45. Comme je meurs de faim et que je ne l'aperçois pas, je m'engouffre dans la boulangerie portugaise qui se trouve à deux portes de l'entrée principale de l'EMS. Quand il arrive, je suis en train de mordre dans une boule à la crème vanille, qui me fait oublier la descente en vélo dans les tourbillons de neige.

À notre entrée, l'animatrice nous accompagne : « *Nous allons chercher Mme Soie! Elle se balade* ». Nous montons au quatrième, il y a là un espace fumoir... un grand balcon qui donne au sud. Personne. L'animatrice se rappelle soudain que la résidente avait rendez-vous chez l'esthéticienne. Retour case départ. Au fond du corridor une porte est entrouverte. L'animatrice nous précède. Elle se tourne vers nous avec une expression que je comprends comme de la tendresse affectueuse : « *Elle se relaxe* », nous dit-elle. Mon regard glisse à l'intérieur de la petite salle, il y a là trois résidentes et une coiffeuse. J'aperçois une forme allongée sur une sorte de chaise de barbier, un linge de bain tiré jusqu'en-dessous du menton. La peau du visage brille dans la pénombre. On dirait un masque de cire que le temps aurait figé là. Dans le corridor les peintres repeignent les murs en blanc. La résidente a la bouche entrouverte et les yeux clos, elle paraît être dans un moment d'intense relaxation. Je suis un peu déçue que l'animatrice la bouscule. Je n'aime pas réveiller les gens. Madame Soie s'avance d'un petit pas lent et rythmé au bras de l'animatrice. Nous la saluons. L'animatrice lui propose que nous réalisions l'entretien dans la chambre de Madame. Je m'adresse à Mme Soie et lui demande si elle est toujours d'accord de nous consacrer son temps. Elle me répond en disant que si elle n'y tenait pas, elle nous l'aurait fait savoir. On sent quelqu'un de très affirmé... « *quand je m'engage...* ».

Finalement Madame Soie dit préférer le fumoir du rez-de-chaussée. En passant dans la cafétéria, elle interpelle la serveuse par son prénom : « *Rosa vous voulez m'apporter un capuccino ?* ». Nous traversons la salle à manger. Au fond, une double fenêtre s'ouvre sur un espace bâché. Il y fait un froid de canard.

Madame Soie s'allume une cigarette avec un allume-gaz blanc posé sur la table. Durant l'entretien plusieurs résidents viendront nous « tenir compagnie » dans ce sas, pour en griller une. Une soignante dépose même une dame en chaise qui ne parle pas, la tête renversée vers le plafond, les yeux perdus dans les brumes célestes. Je lui tends régulièrement le cendrier et guide sa main afin qu'elle puisse y faire tomber la cendre. Ce va-et-vient me crispe un peu. Parviendrons-nous à entendre les paroles de Mme Soie alors que la porte claque à chaque arrivée, à chaque départ. Je m'efforce de rapprocher l'enregistreur de sa bouche lors des perturbations, du coup me voilà transformée en reporter, avec un micro qui va de l'un à l'autre : Quentin, Mme Soie, Quentin.... » etc. J'ai les pieds gelés et me demande ce que je fais ici. Ce matin en sortant tôt de chez moi un éclat de soleil orange et doux comme dans les aubes de montagnes se profilait à l'horizon. Une fine bande à l'est, entre les Voirons et le Mont Blanc, coupée en haut par de lourds nuages neigeux.

Quentin dirige l'entretien : il emmène avec diligence la résidente sur les traces de son histoire, de son vécu, de ses ressentis. Une fois de plus, la thématique du tricot est difficile à aborder, les réponses provoquent des enchaînements sur des thématiques différentes : la famille, la santé, par exemple. Mme Soie aime bien se différencier des autres résidents. De plus elle a su se faire reconnaître de tous : « *Ils m'appellent la diva* ». Elle manie le français avec beaucoup de précision et n'hésite pas à me reprendre quand mes phrases sonnent faux à ses oreilles. Elle utilise des expressions françaises que je n'ai, pour ma part, jamais entendues, mais dont je peux facilement deviner le sens.

J'ai été un peu choquée de constater que Mme Laine qui nous avait beaucoup parlé de Mme Soie, n'était aux yeux de cette dernière qu'une résidente parmi d'autres, avec laquelle elle a eu à faire, mais sans plus. Je me souviens de l'admiration exprimée par Mme Laine à son égard..... Avant de prendre congé nous allons visiter sa chambre, « *la plus belle de l'établissement, selon l'infirmière.* »

La chambre

Un vase contenant une eau squameuse héberge quelques reliques desséchées de bouquet ... « *le fleuriste me livre le vendredi à 7h30* », quel jour sommes-nous aujourd'hui. Je ne sais plus... je mesure mon état de fatigue et de stress provoqué par le début de mon stage en pédiatrie il y a deux jours. Nous faisons le tour des photos de famille qui ornent les murs sur trois cadres de liège, chacun suspendu à un point cardinal différent de la chambre. Heureusement, Quentin à l'air de suivre, il remet les noms des petits enfants, des fils, des frères, sur les images présentées. Un meuble attire mon regard. C'est une commode, ou plutôt un genre de « coiffeuse », remplie de flacons de parfums et de cotons ... il évoque le maquillage, la poudre, et la coquetterie « haut de gamme ». Suspendu ostentatoirement à un bougeoir fantaisie, un emballage arbore ses 4 lettres rutilantes : *DIOR*. Du coup je me remémore notre traversée de la salle à manger, où Madame Soie évoquait les Champs Élysées... *Ah, Paris !*

Je me dis que tout évoque le théâtre chez cette personne, de la première impression de masque sur le fauteuil de l'esthéticienne, jusqu'à l'emphase de ses commentaires, lorsqu'elle est

entourée de public. J'ai l'impression que cette mise en scène de soi, est un peu sa manière de survivre dans cet univers aux antipodes des feux de la rampe.

Nous la raccompagnons à la salle à manger. Sa voisine de table n'est encore pas là. Mme Soie m'explique que cette résidente ne mange pas la soupe et que du coup, elle arrive plus tard...un modus vivendi qu'elle déplore avec virulence.

Une femme pomponnée style « Berlusconi » s'approche, nous salue et s'assoit en face de Mme Soie. Ici le masque va encore plus loin, c'est au bistouri qu'il a été figolé....